

SCRATCH



RHONDA HELMS



Rhonda Helms

SCRATCH

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Claire Allouch

Milady

Dédicace

*Ce livre est dédié à mon mari et mes enfants.
On ne peut pas rêver de meilleur soutien !
Vous êtes la lumière de ma vie.*

Chapitre premier

— Est-ce que tu as la nouvelle chanson de Dogface Thirty ?

La fille me souriait d'un air condescendant tout en hurlant pour que je l'entende. Trop bronzée et perchée sur des talons, elle tapait du pied sur les marches qui montaient vers mon box.

— Tu la connais sûrement, ajouta-t-elle. Tu sais, c'est celle où il dit dans le refrain : « *I wanna bounce your big...* »

— Oui, merci, je vois de quoi tu parles, l'interrompis-je avec un sourire poli.

Je détestais cette chanson, débile et misogyne, mais ça n'avait pas d'importance.

— Je la passe dès que je peux, conclus-je.

— T'as intérêt, tout le monde attend ça. Ah oui, et tiens, c'est pour toi.

Elle fouilla dans son sac, en sortit une énorme liasse de billets, et attrapa un dollar qu'elle posa sur ma platine. Puis, avec un geste faussement amical de la main, elle s'éloigna en roulant des fesses dans sa microjupe, la plus courte de toute la boîte.

— Merci, c'est trop généreux, marmonnai-je alors qu'elle s'éclipsait.

J'aurais bien levé les yeux au ciel, mais après tout, elle n'était pas obligée de me donner quoi que ce soit. Donc, c'était mieux que rien.

Sans m'entendre – ou peut-être qu'elle s'en moquait – elle disparut dans la foule en transe qui s'agitait au son des basses qui s'échappaient à plein volume de mes haut-parleurs.

Je remis mon casque pour m'occuper de la transition avec la chanson suivante, un nouveau tube dubstep indé. Si certains des clients pouvaient se montrer aussi prétentieux que la jolie demoiselle qui venait de me demander un titre, la plupart étaient des gens super qui appréciaient la musique variée que je leur proposais. Ils n'hésitaient pas à s'approcher, un verre à la main, sourire aux lèvres, et à me glisser dix dollars pour me remercier d'avoir programmé un morceau qu'ils aimaient. Dans cet endroit, le week-end, je ne voyais pas passer la nuit.

Et je devais bien admettre qu'amener la foule à ce degré de folie était à la fois euphorisant et hypnotique. En exauçant les désirs de cette assistance en manque de bonne musique, je sentais s'établir un lien puissant. Ce que je ne m'autorisais jamais sur le campus, ni ailleurs. Là, dans mon box en surplomb, je pouvais les regarder tout en restant à l'abri du chaos.

Je vidai mon verre d'eau citronnée, secouant mon débardeur bleu pour rafraîchir mon buste ruisselant de sueur. Mais pas trop fort, pour éviter de dévoiler les cicatrices de mon ventre. Le *Mask*, une des boîtes les plus branchées de la région de Cleveland, était rapidement surchauffé à cause de la foule, mais ce soir-là, la température était encore plus élevée qu'à l'accoutumée. Seulement une heure après avoir commencé ma session, je ruisselais déjà. Peut-être que si je choisissais des tenues plus courtes et plus légères, comme les autres filles, je serais plus à l'aise. Mais c'était hors de question.

Justin, l'un des barmen, vint m'apporter un nouveau verre d'eau.

— Tiens, Casey, me dit-il avec un sourire.

Ses cheveux aux pointes teintés en roux, étaient coiffés à la perfection, et il portait un jean moulant avec un tee-shirt noir ajusté. C'était un garçon intelligent, qui savait utiliser son corps comme un atout : toutes les filles lui couraient après.

Bien qu'il préfère les hommes, il n'avait aucun problème à se laisser draguer en échange d'un bon pourboire.

— Ah, tu lis dans mes pensées, remerciai-je en attrapant un glaçon pour m'en frotter la nuque.

J'avais remonté mes cheveux, mais le bout de ma queue-de-cheval venait quand même se coller sur ma peau moite.

— Il fait encore plus chaud que d'habitude, commentai-je.

— Sal m'a dit que le climatiseur avait lâché, expliqua-t-il avec un rire moqueur. Je me demande bien quand il se décidera à le réparer...

— Sans doute jamais, dis-je, amusée. Ça lui rapporte plus d'argent que les gens meurent de soif ! Il n'est pas bête.

Trois mois auparavant, j'avais répondu à une offre d'emploi : une boîte de nuit située à deux pas de mon campus recherchait un DJ à temps partiel. L'établissement venait d'ouvrir en fanfare, et Sal m'avait aussitôt fait forte impression en tant que gérant plein de jugeote. Petit, trapu et ne mâchant pas ses mots, il avait commencé par me regarder en frottant son crâne chauve.

— Toi, tu es DJ ? Tu n'es pas un peu jeune, ma puce ?

C'est vrai que je ne faisais pas mes vingt et un ans, et que par conséquent, les gens avaient tendance à ne pas me prendre au sérieux. Mais, deux ans auparavant, lorsque j'avais donné un coup de main à mon cousin John comme DJ au mariage d'un parent éloigné, je m'étais aussitôt sentie accro. J'ai économisé pendant plusieurs mois pour m'acheter du matériel d'occasion, et je me suis mise à travailler régulièrement avec lui.

C'est William qui a repéré l'annonce de Sal et m'a encouragée à tenter ma chance. Mais quand j'ai vu le haussement de sourcils dont me gratifiait Sal, j'ai bien compris qu'il était sceptique.

— J'ai une collection de disques absolument incroyable, et je dispose d'un équipement complet. Je suis fiable, bosseuse, et je m'y connais en musique. Si vous souhaitez que votre boîte crève le plafond très vite, je peux vous aider, lui ai-je assuré en le regardant droit dans les yeux.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de dire ça. Était-ce le désespoir ? Une façon de cacher ma peur ? Je l'ignore, mais j'avais de bonnes raisons de vouloir ce job. J'en avais vraiment besoin. Assez pour tenter de l'enfumer en me faisant passer pour la crème de la crème.

Sal est resté pensif un moment, puis il m'a tapé dans le dos avec un grand éclat de rire.

— Tu as du cran, petite. On va faire un essai ; on verra bien ce que ça donne.

Trois mois plus tard, j'étais encore là.

Un groupe de jeunes femmes fit une entrée tumultueuse, bras levés, poussant des hurlements. Leurs vêtements les dévoilaient plus qu'ils ne les couvraient, et elles avaient l'air d'être déjà salement éméchées, alors qu'il n'était que 23 heures. J'espérais qu'elles ne provoqueraient pas trop de chahut. L'une d'elles portait un diadème et une écharpe : elles fêtaient soit un enterrement de vie de jeune fille, soit un anniversaire. Selon toute vraisemblance, elles allaient me demander une chanson particulièrement salace en son honneur. Mais je savais que je pourrais compter sur un bon pourboire,

je m'empresserais donc d'accéder à leur demande.

Justin revint me trouver, tenant à la main une bière légère, l'air mystérieux.

— C'est pour toi, annonça-t-il en posant le verre sur la desserte.

— Euh... merci, mais tu sais bien que je ne bois pas d'alcool.

Jamais en travaillant, et rarement le reste du temps, même à la maison. Quand on est bourré, on a tendance à proférer des vérités qu'on regrette par la suite.

— Ce n'est pas de ma part. C'est l'un des mecs, là-bas, qui te l'envoie, expliqua-t-il avec un signe de tête vers le bar.

Quelqu'un m'offrait un verre ? Je suivis son regard, mais la foule était si dense que c'était impossible de savoir qui était l'auteur de ce geste.

— Je te remercie de me l'avoir apporté en personne.

— Je n'aurais loupé ta réaction pour rien au monde, lança-t-il avec un clin d'œil goguenard.

Pas étonnant : ça n'arrivait jamais. J'évitais les tenues sexy, me tenais en retrait, et ne jouais pas de mes « atouts ». Je préférais m'exprimer à travers la musique.

Mais ça n'avait pas empêché que quelqu'un me remarque...

— Il est super mignon, en plus. Si tu n'en veux pas, tu peux me le laisser, plaisanta Justin avant de repartir vers le bar.

À la fois flattée et gênée, je sentis mon cœur s'emballer. Qui était mon mystérieux bienfaiteur ? Fallait-il le remercier ? Paraîtrais-je impolie si je ne le faisais pas ?

D'une main tremblante, je levai mon verre en direction du bar. Je ne voyais pas le garçon en question, mais je supposais que mes remerciements ne lui échapperaient pas. Je pris une petite gorgée par politesse avant de reposer la pinte sur ma table.

Pendant deux heures, le temps sembla s'envoler. Malgré la chaleur qui ne cessait de grimper, la boîte était bondée, avec une ambiance de folie. Quelques filles de mon cours de finances étaient passées me saluer. Je m'étais efforcée de sourire et leur avais proposé de programmer des chansons de leur choix.

C'était le moment de faire une pause. J'avais besoin de me dégourdir les jambes. Après avoir lancé mon CD de mix et indiqué à Justin que je sortais quelques minutes, je m'étais fauilée par la porte de derrière. Il ne faisait guère plus frais dehors, mais une petite brise soufflait dans l'allée. Je m'appuyai contre le mur de brique, mon verre d'eau à la main, pour profiter de cet instant de répit.

La plupart du temps, l'allée était peuplée de fumeurs et parfois de couples ivres, occupés à s'embrasser lascivement sans la moindre pudeur. Mais pour une fois, tout était calme, et ça me faisait du bien. Je pris une profonde inspiration et roulai la tête pour me détendre le cou.

Soudain, une voix grave, surgie d'un coin sombre, rompit le silence.

— Euh... je peux me mettre là ?

Je sursautai si violemment que je m'aspergeai les bras. De l'autre main, je vérifiai que j'avais bien mon couteau dans ma poche. Bien entendu, je ne l'avais jamais utilisé, mais mieux vaut prévenir que guérir – surtout quand on est seule avec un inconnu.

— Qui est là ? demandai-je d'une voix qui ne trahissait pas ma nervosité.

Un garçon aux cheveux noirs sortit de l'ombre, les mains levées pour signaler qu'il venait en paix. Grand, vêtu d'un tee-shirt blanc et d'un jean élimé, je l'avais déjà vu : il était dans mon cours de philo. Je ne me souvenais plus de son nom, mais je n'avais pas oublié ses yeux verts brillants, qui m'avaient frappée lors du premier cours, deux semaines auparavant. Il avait échangé quelques blagues d'initiés avec la prof, qui en avait pleuré de rire. Personne dans la salle n'avait compris de quoi ils parlaient...

Contre toute attente, son humour bizarre n'avait pas découragé les filles : il avait réussi à en attirer deux, qui s'asseyaient de part et d'autre de lui et l'assaillaient de regards coquins. De ma place, juste derrière lui, je devais vraiment m'appliquer pour ne pas me laisser distraire par ses épaules larges et sa taille fine. Les deux filles ne cessaient de glousser, ce qui avait l'art de me taper sur les nerfs.

Il s'avança, un sourire désabusé aux lèvres, et s'arrêta à quelques mètres de moi. Il se passa une main dans les cheveux, sans réussir à les lisser réellement. Je ne pus m'empêcher de remarquer ses bras musclés.

— Désolé, je ne voulais pas te faire peur. Il fait une chaleur infernale, là-dedans...

— Il ne fait pas tellement meilleur ici, répliquai-je d'un ton mesuré.

J'étais en nage. Je tentai d'afficher un air détendu : il avait un comportement tout à fait correct, mais je préférais quand même le garder à l'œil.

Il jeta un bref regard au verre d'eau dont j'avais renversé la moitié.

— Je t'aurais envoyé autre chose, si j'avais su que tu n'aimais pas la bière.

Oh, c'est lui ?!

— Ah, merci. Mais pourquoi est-ce que tu m'as offert à boire ? demandai-je sans prendre le temps de réfléchir.

Oh non, j'étais toujours tellement maladroite... malpolie, même. Certes, je ne voulais pas l'encourager, mais ce n'était pas une raison pour me comporter comme une malotruie. Grand-maman m'aurait fait les gros yeux, si elle avait su.

— Et pourquoi pas ? rétorqua-t-il avec un sourire.

Incapable de trouver une réponse intelligente, je me contentai d'une grimace.

— Tu t'appelles Casey, n'est-ce pas ? On est dans la même classe de philo. Je suis assis juste devant toi.

Mains dans les poches, il se balançait un peu, l'air détendu.

Ainsi, il m'avait remarquée. Je frémis à l'idée que l'intérêt que je lui portais était réciproque.

— C'est la première fois que je rencontre un DJ. Comment est-ce que tu choisis les morceaux que tu passes ?

Il alla s'appuyer contre le mur en face de moi, bras croisés, vibrant de curiosité.

— En fait, je mélange ce qui me plaît à moi, et ce que les gens ont envie d'entendre. Donc, j'alterne les tubes et des trucs plus confidentiels.

J'étais tellement perturbée que ça devait me donner l'air bête. Je n'avais pas l'habitude qu'on me regarde avec tant d'avidité, tout en m'accordant tout l'espace dont j'avais besoin.

Bien sûr, ce n'était pas la première fois que je me faisais draguer. Après tout, du moment qu'on est une fille, ça arrive forcément. Mais je me montrais toujours tellement mal à l'aise que les mecs ne

tardaient pas à laisser tomber. Cette fois, c'était différent. Il acceptait ma bizarrerie et gardait un ton amical qui ne me menaçait pas.

Je me détendis un peu.

— J'ai bien aimé la chanson où la basse et le synthé se répondaient, comme un dialogue. Je ne l'avais encore jamais entendue.

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux. Je voyais très bien de quel morceau il parlait : je l'avais composé moi-même.

C'était la première fois que j'osais faire ça : passer une de mes créations. J'avais bossé dessus pendant des semaines. J'avais prévu une autre chanson à intercaler en vitesse si jamais celui-là ne donnait rien. Mais le public avait continué à danser sans problème.

Avec un signe de tête, le garçon s'écarta du mur et se dirigea vers la porte.

— Je ferais mieux de rentrer, sinon mes potes vont croire que je me suis fait agresser, dit-il en riant.

— Moi aussi. Merci encore pour la bière.

Il se tourna vers moi, sourire aux lèvres. Ses dents luisaient à la lumière des lampadaires. Justin avait raison : ce type était vraiment mignon, me dis-je, le cœur battant. Et assez perturbant, aussi. Je n'arrivais pas à le cerner.

Alors qu'il allait disparaître par la porte, je l'arrêtai :

— C'est quoi ton nom, déjà ?

J'avais honte de demander, mais ça m'aurait embêtée de ne pas le savoir.

— Daniel, répondit-il par-dessus son épaule. À lundi, Casey.

Il s'enfonça dans l'obscurité, avalé par la nuit noire du mois de septembre.

Je repris mon verre à moitié vide pour retourner dans mon box de DJ. Pendant le reste de la soirée, j'eus bien du mal à ne pas regarder dans sa direction.

Je savais qu'il ne fallait pas, mais je n'arrivais pas à me le sortir de la tête.

Chapitre 2

Je détestais le lundi.

Je me frottai le front en réprimant un soupir. Tout le monde était penché sur son livre, mais je ne comprenais pas un traître mot de ce que je lisais. Mme Wilkins nous avait demandé de prendre connaissance du passage sur le Surhomme de Nietzsche dans notre manuel et d'écrire un commentaire : ce concept était-il ou non pertinent dans la société d'aujourd'hui ?

Une réflexion bien trop profonde pour mes neurones de bon matin. La prochaine fois, je me blinderais de café avant le cours. Ça ne me permettrait peut-être pas de comprendre ce qui se disait, mais au moins je serais bien réveillée.

Devant moi, Daniel était penché sur son bureau. Je devinais ses muscles à travers le tissu vert foncé de sa chemise. De toute évidence, lui n'avait aucun mal à saisir ce que la prof attendait de nous. Même les deux filles qui l'entouraient étaient en train d'écrire. Je doutais un peu qu'elles soient occupées à répondre à la question.

Je pris une profonde inspiration et relus le passage, une phrase après l'autre. Le cours, qui ne durait que cinquante minutes, touchait à sa fin. L'esprit envahi de pensées négatives, je sentis mon cœur se serrer. Si j'avais déjà tellement de mal à comprendre au tout début du semestre, qu'est-ce que ce serait dans deux mois, quand on serait plongés jusqu'au cou dans les théories les plus obscures ? Certes, je pourrais toujours changer d'option au semestre prochain, mais ça décalerait l'obtention de mon diplôme. Je n'allais pas baisser les bras.

— Vous finirez ça à la maison. Recopiez-le au propre, et n'oubliez pas de l'apporter mercredi, rappela Mme Wilkins sans prêter attention aux protestations sourdes qui fusaient au fond de la classe.

Elle referma son cahier et se mit à fourrer d'énormes piles de papiers dans son sac en tissu, assorti à sa jupe noire et rouge. Comme toujours, elle avait tressé son abondante crinière en une natte dans le dos. Elle devait détenir le record du monde du nombre de tuniques teintées à la main.

Mme Wilkins était une dame âgée qui refusait catégoriquement la plupart des nouvelles technologies, prétendant qu'elles abrutissaient la population en créant des addictions et un repli sur soi. J'avais même entendu dire qu'elle avait une vieille machine à écrire dans son bureau, et que l'administration avait mis un an avant de la convaincre d'utiliser le système informatique de l'université. Comme elle était titulaire, elle se sentait en position de force.

— À la prochaine séance, vous aurez une interrogation, vous avez intérêt à réviser. Vous pouvez partir, conclut-elle sèchement.

J'étais à la fois soulagée et abattue. J'allais certainement passer tout le trimestre le nez dans mon manuel de philo. Je cherchai dans mon téléphone une playlist entraînante et mis un écouteur dans l'une de mes oreilles.

— Quel cours affreux ! soupira Daniel en se tournant vers moi, un grand sourire aux lèvres.

Les joues en feu, je tentai de ne pas le dévorer des yeux. Je devinais chaque muscle de son torse sous sa chemise.

— Je ne sais pas comment je vais m'en sortir, avouai-je.

Il rangea son manuel dans son sac et remonta l'allée entre les tables vers la porte. Je pris garde à ne pas marcher trop près de lui. Je ne voulais pas qu'il s' imagine que je le suivais.

Mais il ralentit pour m'attendre. Je choisis de laisser pendre mon deuxième écouteur sur mon épaule.

— Tu en penses quoi, toi ?

— De quoi tu parles ?

— Du Surhomme. La question pour mercredi.

— Donne-moi d'abord ton point de vue.

J'aurais pu parier cent dollars qu'il avait une bonne réponse. Et s'il me la communiquait, je pourrais peut-être m'en servir.

— Tu me plais ! déclara-t-il dans un éclat de rire rauque.

C'était la première fois qu'un garçon me disait ça, avec tant de légèreté. Comme s'il avait parlé de son parfum de glace préféré.

« Tu me plais. »

Je rougis de plus belle.

— Tu dis tout ce que tu penses, on dirait ?

Il ouvrit la porte du bâtiment pour me laisser passer. Un vrai gentleman, avec ça. J'allais de surprise en surprise. J'éteignis ma musique et rangeai mon téléphone dans ma poche.

— Pourquoi est-ce que je devrais me taire ? La vie est trop courte pour faire des mystères.

Nous marchions sur le trottoir dans un silence agréable. Quelques voitures roulaient dans la rue. Les oiseaux, cachés dans le feuillage épais des arbres qui bordaient la rue, gazouillaient à qui mieux mieux, mais je n'y prêtais pas attention : la présence magnétique de Daniel m'en empêchait. J'avais vraiment besoin d'un café, mais je n'avais pas le temps de repasser chez moi.

Je décidai de me rendre au *Coffee Baby*, le meilleur coffee-shop de Berea. Pour un prix très raisonnable, on pouvait y acheter d'énormes viennoiseries, et les quantités de café étaient plus que généreuses. C'était le paradis des étudiants sérieux.

— Où tu vas ? finis-je par demander.

Il avait certainement un autre cours.

— Mes cours ne reprennent qu'en début d'après-midi, et je n'ai rien à faire d'ici là.

Je m'arrêtai. Bien qu'il soit encore tôt, le soleil était déjà accablant.

— Mais alors... qu'est-ce que tu fais ici avec moi ?

J'étais terriblement mal à l'aise. Je n'avais pas envie qu'il reste près de moi, me forçant peu à peu à m'ouvrir. Ma vie ne regardait personne.

Il se tourna vers moi. Dans la lumière qui filtrait à travers les branches, son visage était marbré d'ombres et un peu verdâtre.

— J'ai comme l'impression que je te tape sur le système... Tu préfères que je m'en aille ?

— Non, pas du tout, me hâtai-je de bredouiller, honteuse de mon hostilité.

J'étais prête à me montrer aussi franche que lui. Oui, il me mettait mal à l'aise. Mais en même temps, il dégagait un charisme qui incitait à l'écouter, à désirer que ses yeux se posent sur vous. Je l'avais ressenti dans l'allée derrière la boîte de nuit, mais aussi lorsqu'il prenait la parole en cours. À présent, j'étais devenue la cible de cet étrange pouvoir.

Et je ne comprenais pas pourquoi.

Il changea son sac d'épaule. Il avait des taches de rousseur sur les bras et le nez. Curieux mélange d'air enfantin et de charme viril.

— Tu as quelque chose de prévu ? J'aimerais bien t'inviter à boire un verre.

Je devrais décliner, maintenir notre relation à ce stade-là : intéressante sans être trop proche. Pas trop personnelle. Mais je ne pus m'empêcher de répondre :

— C'est moi qui t'offre un café si tu me donnes un coup de main pour le devoir de philo.

Qu'est-ce qui m'était passé par la tête ? J'étais aussi surprise que le jour où j'avais affirmé à Sal que j'étais le DJ qu'il lui fallait. J'avais beau tenter de la faire taire, une partie de moi avait gardé son franc-parler d'antan. Ce n'était pourtant pas faute d'essayer de mettre ma vie sur des rails...

Mais il n'y avait pas de mal à passer un peu de temps avec un camarade de promo. Et si je parvenais à sortir la tête de l'eau en philo, je serais moins stressée. Voilà tout.

Il acquiesça avec un sourire.

Arrivés au *Coffee Baby*, il ouvrit la porte devant moi. Il faisait délicieusement frais et une odeur de café flottait dans la pièce. Je poussai un soupir de soulagement en sentant la sueur refroidir sur ma peau. Je suivis Daniel vers une table dans le fond, et nous prîmes place sur des chaises bancales.

Daniel se laissa aller contre son dossier, les bras croisés, interrogateur.

Je détournai les yeux. Il avait un regard si perçant que la vie devait lui apparaître avec une abondance de détails insupportable. Comment faisait-il pour ne pas trouver ça épuisant ?

— Qu'est-ce que tu prends ? m'enquis-je.

Il suivait du doigt les irrégularités du bois de la table. Fascinée, je ne pouvais me détacher de ses mains d'artiste. La gauche était tachée d'encre.

— Tu es gaucher...

— Eh oui, j'utilise ma mauvaise main ! répliqua-t-il en riant.

— Quoi ?

— Autrefois, être gaucher était mal vu. On pensait même que c'était un signe du diable. On contraignait les enfants à écrire de la main droite, quitte à devoir les battre.

— Quelle connerie !

— Le monde n'est pas tout rose. Les gens font des choses affreuses, parfois sans raison.

Ça, j'étais au courant. Je me rembrunis aussitôt. Je n'aurais pas dû venir. J'allais lui payer un café et partir, et ma vie reprendrait son cours normal.

— Tu es où, là ? demanda-t-il en se penchant pour me regarder.

Je me levai d'un bond. J'avais la chair de poule.

Ce n'est rien, c'est juste le froid. À cause de la clim. Tout va bien. Prends ce café et tire-toi en

vitesse.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Machinalement, je me passai la main sur le côté gauche du ventre. Ma cicatrice, profonde, était perceptible à travers mon tee-shirt ample. Remarquant que Daniel suivait ma main des yeux, je m'immobilisai aussitôt.

— Un café noir, s'il te plaît.

Avec un signe de tête gêné, je me dirigeai vers le comptoir. Il allait me prendre pour une folle. Il fallait que je reprenne le contrôle de mes émotions.

Pendant que l'employé, un gars très grand et blond que je n'avais jamais vu, préparait les deux boissons, je m'appliquai à respirer calmement, inspirant par le nez et expirant par la bouche. Comme grand-maman me l'avait appris.

C'était toujours efficace. Je croyais entendre sa voix dans mon oreille, et je me détendis. Je sentais mes muscles se décontracter l'un après l'autre. Grand-maman m'avait prévenue que les crises de panique pourraient être déclenchées par des détails insignifiants, et que je ne m'en débarrasserais sans doute jamais. Ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'en être consciente et de ne pas me laisser submerger.

Plus facile à dire qu'à faire. D'un autre côté, c'était son propre fils qui m'avait fait ça, donc sa douleur devait être presque égale à la mienne.

Mon téléphone vibra dans ma poche. Voyant s'afficher un texto de ma grand-mère, je ne pus m'empêcher de sourire. On aurait dit qu'elle lisait dans mes pensées ! D'un autre côté, à présent qu'elle savait envoyer des messages, elle ne s'en privait pas. Elle était plutôt douée avec les nouvelles technologies. Grand-papa, à l'inverse, refusait de toucher un téléphone portable.

Il va faire beau aujourd'hui, alors n'oublie pas ta crème solaire. Ça serait dommage d'abîmer ta peau claire ! Bises, Grand-maman.

Je pouffai de rire. Ça m'amusait toujours de voir qu'elle signait ses textos. Elle n'avait pas encore compris que je savais de toute façon que c'était elle. Je répondis que j'allais me méfier du soleil, et sentis le reste de ma tension se dissiper.

L'employé poussa deux gobelets dans ma direction. Je lui glissai quelques pièces et lui dis de garder la monnaie. Son air distant fut aussitôt remplacé par un sourire sincère. Je n'avais aucun mal à savoir combien il peut être pénible de travailler au contact des clients.

Je posai les consommations sur la table d'une main sûre. J'étais fière de moi : j'avais repoussé l'attaque de panique. Je savais que ça ne serait pas aussi facile la prochaine fois, mais j'avais bien l'intention de profiter de mon succès.

Un jour à la fois. Je devais me concentrer sur l'instant présent.

— C'est délicieux, commenta Daniel, manifestement surpris.

C'était la première fois qu'il venait, alors ? Je hochai la tête et bus à mon tour une gorgée. Il était très fort, juste comme je l'aimais.

— J'ai passé des heures et des heures ici, ces trois dernières années. Après le déjeuner, quand tout le monde lutte pour ne pas s'endormir, il y a de la queue presque jusque sur le trottoir.

À présent que ma crise d'angoisse était passée, je pourrais en profiter pour avancer sur ce travail de philo. Il fallait bien que je m'en occupe à un moment ou à un autre, de toute façon. Je sortis mon cahier et le manuel. J'étais soulagée que Daniel n'ait pas émis de commentaires sur mon comportement, et je ne voulais pas lui laisser l'occasion de s'y intéresser plus avant.

— Ça ne t'embête pas si je te pose quelques questions sur le Surhomme ? J'aimerais bien prendre des notes en même temps. Tu as l'air de comprendre bien mieux que moi de quoi il s'agit.

— Je t'en prie.

— OK, dis-je après m'être raclé la gorge. Pour commencer, c'est quoi, en fait, un Surhomme ?

— Tu as l'art de poser des questions subtiles, répondit-il en riant aux éclats, avant de se lancer dans une explication patiente.

Il me fallut un moment pour saisir toutes les nuances de son propos. Certes, c'était assez compliqué, mais je dois aussi admettre que l'odeur fraîche de son eau de toilette ne m'aidait pas à rester concentrée. Il était tout près de moi, penché sur le manuel, pointant du doigt une phrase ou une autre, et ça me donnait des frissons.

Je ne parvenais pas à détourner les yeux de ses doigts, à cesser d'observer la façon dont il bougeait un peu sur sa chaise, le souffle doux qui s'échappait de ses lèvres entrouvertes. Chaque centimètre carré de ma peau était troublé par sa proximité, c'était gênant.

Je n'avais jamais été aussi réceptive à un autre être. C'était déconcertant. Magnétique.

— Pour résumer, on peut dire que le Surhomme, c'est l'homme idéal selon Nietzsche. Il ne se sent pas obligé de faire comme tout le monde. Ce n'est ni un suiveur, ni un meneur. Il a des idées et des croyances à lui, et il n'essaie pas de les imposer aux autres. Pour Nietzsche, Dieu n'existe pas. Donc chaque homme doit se créer sa morale. Tu comprends ? demanda-t-il, les yeux brillants d'enthousiasme.

J'acquiesçai en silence. Je commençais à saisir le concept, mais il fallait que je m'éloigne de ce garçon avant de commettre l'irréparable. Comme de lui dire que j'aimais son odeur, par exemple, ou qu'il me faisait me sentir toute drôle.

— Euh... oui. Je crois que j'ai saisi. Mais je dois y aller, maintenant. Merci pour ton aide. Toute seule, ça m'aurait pris des heures...

Baissant la tête pour éviter son regard, je laissai tomber mes affaires dans mon sac.

— Je t'en prie. J'espère qu'on aura l'occasion de se refaire ça bientôt, dit-il avant de boire une gorgée de son café, qui devait être froid.

Il n'y avait pas touché pendant qu'il me parlait.

Incapable de répondre, je toussotai. Est-ce que j'avais envie de le revoir ? À ma grande surprise, oui. Mais au lieu d'en convenir, je me contentai d'un haussement d'épaules vague, le remerciai encore, et me dirigeai vers la sortie, déposant dans une poubelle mon gobelet à moitié plein. En franchissant le seuil, je jetai un dernier regard vers le fond de la salle.

Daniel avait toujours les yeux rivés sur moi, les traits empreints d'une émotion indéchiffrable.

Chapitre 3

Ma chanson était presque finie.

Les yeux rouges, je me concentrai sur la liste de pistes dans mon ordinateur, cliquant pour en écouter certaines. Je fouillais parmi les samples que j'avais créés ou achetés ces dernières années. La musique électronique est aussi difficile que n'importe quelle autre forme de composition. Il m'arrivait de chercher le bon sample pendant des heures. Si rien ne me satisfaisait, je le composais moi-même.

Le morceau que j'étais en train de terminer était un peu plus mélancolique que ce que j'écrivais d'habitude. En général, je mettais beaucoup de basses et une mélodie qui leur répondait. C'étaient d'excellents ingrédients pour une diffusion en boîte de nuit. Mais ce jour-là, mon inspiration était différente. J'avais envie de quelque chose de plus évocateur.

J'avais été réveillée deux heures plus tôt par un cauchemar, encore plus brutal que d'ordinaire. Dans mon rêve, je me trouvais dans une pièce sombre ; les lits jumeaux étaient entourés d'un halo blafard. Ma sœur Lila tournait vers moi son visage livide, maculé de sang. Nous étions toutes deux étendues sur le sol entre nos lits, les membres écartés dans des positions étranges, comme deux marionnettes qu'on a laissées tomber brusquement.

Lila ouvrait la bouche, mais du sang en coulait et je ne comprenais pas ce qu'elle voulait me dire. J'essayais de ramper vers elle, mais la douleur dans mon ventre était si vive que je ne pouvais pas bouger. J'appuyais la main sur la blessure dont le sang coulait à flots. Elle tentait une dernière fois de proférer un son, puis son regard devenait vitreux alors qu'elle rendait son dernier soupir.

C'est alors que je m'étais réveillée, trempée de sueur, le visage ruisselant de larmes. Mes couvertures gisaient sur le sol, mon oreiller était déformé à force d'avoir été agrippé, et je m'étais mordu les lèvres pour ne pas crier.

Après plus de huit ans, on aurait pu croire que ces rêves ne me faisaient plus rien. Que je les sentais venir, que je n'avais plus peur. Il n'en était rien : c'était toujours le même choc, la même horreur.

Prenant une gorgée d'eau, je repoussai ce souvenir et me concentrai sur ma tâche. L'expérience m'avait appris que si je travaillais jusqu'à ne plus en pouvoir, j'arrivais à me rendormir pour grappiller quelques heures de sommeil supplémentaires. Après un café, j'avais assez d'énergie pour affronter la journée. Sachant que je devais aller bosser au *Mask* dans dix-huit heures, j'avais intérêt à avoir mon quota de repos.

Ajustant mon casque sur mes oreilles, je lançais un sample, une voix féminine qui chantait en français. Le timbre était léger, aérien, les mots comme une caresse. La première fois que j'avais entendu cette voix, j'en avais eu des frissons. Ça irait à merveille avec mon sample de cordes. Je l'ajoutai à mon morceau, que j'avais intitulé *I'm Haunted* en attendant de trouver mieux.

Soudain, une main vint se poser sur mon épaule. Terrifiée, je me levai d'un bond, le souffle court. J'arrachai mon casque et fis volte-face pour mieux distinguer mon assaillant.

Megan, ma colocataire, me dévisageait, effrayée, les cheveux en bataille. Derrière elle, la porte de ma chambre était ouverte, révélant le couloir sombre.

— Ça va ? me demanda-t-elle. Ta musique m'a réveillée... J'ai frappé à la porte, mais tu ne m'entendais pas, avec ton casque.

Elle avait une marque d'oreiller sur la peau sombre de sa joue. Mon cœur commença à se calmer.

— Tu m'as foutu les jetons, avouai-je, la main sur la poitrine. Je suis désolée. J'étais en train de...

Je jetai un regard à mon écran, où ma composition était toujours affichée. Megan se pencha vers l'ordinateur, curieuse.

— C'est quoi ? Du travail ? Il est 1 heure du matin, tu sais.

— Hum... rien d'important. Je tuais le temps, c'est tout. Désolée de t'avoir réveillée.

Je n'avais jamais parlé à Megan de la musique que j'écrivais. Elle avait des peluches sur son lit, des tas de portraits d'elle et ses amies sur les murs de sa chambre, alors que je n'avais pas décoré la mienne. J'avais juste disposé quelques photos de mes grands-parents ici et là. Inutile de préciser qu'on pouvait difficilement être plus différentes que nous deux.

Nous étions en colocation depuis quelques mois : Megan avait publié une annonce dans le journal de la fac. Bien qu'elle soit beaucoup plus sociable que moi, sortant deux ou trois fois par semaine, elle me fichait la paix. Ça me plaisait.

Mais du coup, nous nous connaissions à peine. Nous ne fréquentions pas les mêmes endroits : à vrai dire, je préférais passer mes soirées à la maison, dans ma chambre. Ça m'allait bien comme ça... jusqu'à ce moment précis. Parce qu'à en croire sa tête, je l'avais vexée.

— On dirait de la musique, sur ton écran, dit-elle. Je jouais de la clarinette dans un orchestre, au collège. Tu étais en train de composer ? Je ne savais pas...

Elle semblait à la fois peinée, et pleine de regrets. Je rougis, coupable et gênée.

— Ce n'est pas grand-chose... Je fais ça quand je...

Je me repris juste à temps. J'avais failli lui parler de mes cauchemars. Qu'est-ce qui se passait dans ma tête, ces jours-ci ?

— ... quand je n'arrive pas à dormir. Je compose un peu pour tuer le temps. Il doit y avoir un problème avec mon casque : je suis navrée de t'avoir réveillée.

— Oh, soupira-t-elle, déçue. Tu sais, comme tu restes toujours dans ta chambre, je ne sais jamais vraiment ce que tu fais. On dirait que tu n'aimes pas traîner avec les autres... même moi. Alors que ça fait des mois qu'on est colocataires, maintenant.

Ma culpabilité augmenta d'un cran, me vrillant l'estomac. Elle avait raison. Chaque fois que ses amies venaient chez nous, je m'enfermais dans ma chambre, mon casque sur les oreilles, les yeux au plafond.

Je reculai pour m'appuyer sur le bureau.

— Je ne voulais pas... Je veux dire...

Merde, j'étais nulle. Dire que je croyais qu'elle et moi, on était d'accord. Au lieu de ça, elle pensait que je la rejetais. Et on ne pouvait pas le lui reprocher.

— Je suis vraiment désolée, finis-je par soupirer.

Elle hocha la tête, toujours vexée. Mes excuses ne lui suffisaient pas.

— On pourrait faire un truc ensemble ? Un de ces quatre. Bientôt, proposai-je pour me faire

pardonner.

Elle était déjà venue en boîte quand j'étais aux platines, mais ça ne comptait pas comme une sortie.

— Tu veux bien ? demanda-t-elle, soudain peu sûre d'elle.

J'acquiesçai, un peu rassérénée. Au point où j'en étais, j'aurais accepté de faire l'ascension du mont Fuji avec elle. Je m'étais sentie vraiment mal en la voyant si triste.

— J'ai une super idée : il y a une soirée jeudi..., dit-elle en secouant ses boucles.

Je ne pus réprimer un grognement. Ce n'était pas la première fois qu'elle me demandait de l'accompagner à une fête sur le campus.

— Euh... je pensais plutôt louer une comédie romantique et faire une orgie de glaces.

Un tête-à-tête à la maison me permettrait d'éviter de me confronter à mes difficultés sociales. Et comme ça, je serais sûre de ne pas avoir de crise d'angoisse.

— Mais il y aura plein de mecs super mignons, roucoula-t-elle en s'approchant de moi.

Ses cheveux et ses yeux bruns brillaient dans la lumière de mon écran.

— Il faut absolument que tu viennes. Tu ne peux pas rater ça ! Je te maquillerai, et te prêterai des habits. Je vais te transformer en véritable femme fatale. Allez, juste une fois ! Ensuite je te laisserai tranquille.

Refuser ferait de moi la pire connasse de tous les temps. Je l'avais réveillée, après l'avoir repoussée pendant des mois. Pas la peine de lui donner l'impression que j'avais une trop haute opinion de moi pour accepter de me montrer en public avec elle. Peut-être qu'elle me ficherait la paix après ça. Elle penserait que je m'ouvrais à elle, et je n'aurais qu'à lui cacher mes secrets.

— D'accord, je vais venir.

Il faudrait juste que je finisse mes révisions en fin d'après-midi le jeudi. Et avec un peu de chance, je ne serais pas obligée de rester tard.

— Super ! s'écria-t-elle. Bon, je vais retourner me coucher. J'ai une interro d'algèbre demain matin. Je sais bien que je vais me planter, mais c'est pas une raison pour me pointer avec une gueule de déterrée.

Je me permis un petit ricanement. Comme si Megan pouvait ne pas resplendir. Elle était grande, avec une silhouette sublime et une peau parfaite. Il émanait d'elle un charisme fou. Et pour ne rien gâcher, elle était étudiante en maths. Un esprit affûté dans un corps de rêve.

— Tu ne vas pas le regretter, promit-elle, sensible à mon désarroi. Je resterai près de toi. On va bien s'amuser, tu verras.

Je la serrai contre moi pour dissimuler ma gêne, puis elle sortit en refermant la porte. Je me remis au bureau pour éteindre l'ordinateur. Mon humeur créative s'était envolée, remplacée par un sentiment de désorientation.

Cherchant à m'occuper les mains et l'esprit, je classai les papiers qui traînaient sur ma table. C'était un vieux meuble, mais comme il venait de mon grand-père, je m'efforçais de le garder rangé et en bon état.

Ensuite, je me glissai dans mon lit, les yeux rivés sur les ombres au plafond jusqu'à ce que mes paupières se ferment d'elles-mêmes.

J'avais décidé de mener une vie tranquille, stable. Prévisible. Mais j'avais l'impression que tout était sur le point de voler en éclats. Et je n'étais pas certaine d'y être prête.

— Quel dommage que tu aies refusé de porter une jupe, soupira Megan en m'examinant de la tête aux pieds.

Nous étions sur le trottoir devant le local d'une fraternité, aux abords du campus de Smythe-Davis. Des étudiants allaient et venaient en riant. Je vibraï au son des basses qui s'échappaient par la porte.

— Écoute, j'ai déjà fait des compromis.

La jupe qu'elle avait voulu me forcer à enfiler n'était pas plus longue qu'une ceinture, et elle me suggérait de l'assortir d'un string. Mais exhiber mon intimité ne faisait pas partie de l'éventail des possibles. J'avais donc exigé de porter mon jean délavé, tout en acceptant un tee-shirt moulant orné du message « I <3 Bacon » en lettres roses pailletées.

Megan m'avait aussi maquillée et coiffée. À ma grande surprise, elle avait réussi à ne pas me déguiser en « Barbie fait le trottoir ». Elle s'était contentée d'un maquillage smoky pour souligner mon regard, et avait remonté mes cheveux en un chignon négligé duquel s'échappaient des mèches légèrement ondulées. C'était à la fois chic et décontracté ; il faudrait que je lui demande de s'occuper de mon look plus souvent.

— Heureusement, tout le haut du corps est super sexy, commenta-t-elle en me prenant par le bras. Allez, viens, on va se bourrer la gueule.

— Ouh là, protestai-je en m'arrêtant net. C'est pas trop mon genre, tu sais.

— OK, OK, tempéra-t-elle. Juste une bière pour te détendre un peu. Une ou deux, c'est tout. En plus, c'est du pipi de chat, dans ces fûts. Les étudiants sont des gros radins, au cas où tu n'aurais pas remarqué. Oooh, regarde, c'est Bobby ! Il est tellement mignon...

Le jeune homme en question, très bronzé, portait le maillot de son équipe de football américain. Il se tenait avec d'autres joueurs, sourire aux lèvres, sur la pelouse devant la maison. Ils levèrent leur verre dans un toast bruyant, et entonnèrent un hymne sportif dopé à la testostérone, avant de franchir la porte d'entrée.

Nous nous approchâmes à notre tour, derrière un groupe de filles qui bavardaient avec animation en sirotant des boissons.

Entendant une chanson à la mode, Megan se mit aussitôt à danser. Elle ne pouvait s'empêcher de lancer des regards furtifs à Bobby.

Après quelques minutes, je soupirai et l'incitai à faire ce dont elle rêvait.

— Allez, va lui parler...

— Mais je ne veux pas te laisser tomber.

— Ne t'en fais pas pour moi.

— Si je te lâche une seconde, tu vas t'enfuir.

— Non, pas du tout, bredouillai-je en rougissant. Je vais rester. Un petit moment, en tout cas.

— Promis juré ?

J'acquiesçai. Son visage s'éclaira, et elle pressa ma main dans la sienne.

— Merci. C'est vraiment super sympa de ta part. Maintenant, va vite te chercher une bière. Tu verras, tu seras plus à l'aise...

Elle s'éloigna vers Bobby et engagea aussitôt la conversation.

La musique était rythmée, puissante. Je la sentais battre dans mes veines. Un peu trop forte et déséquilibrée, et les enceintes n'étaient pas de la meilleure qualité, mais ce soir-là, ce n'était pas moi le DJ. Au lieu de penser au travail, j'allais tenter de m'amuser.

Une seule bière. Je pourrais la déguster lentement avant de m'éclipser. D'ailleurs, Megan avait sans doute raison : ça m'aiderait à me détendre. Ça ne serait pas de refus, avec mes mains qui tremblaient et mon estomac qui faisait des nœuds... Je pris quelques inspirations tout en observant la pièce bondée. Je reconnaissais quelques garçons avec qui j'étais en cours. Ils draguaient un groupe de filles. Certes, je me doutais que l'endroit serait surpeuplé, mais je ne m'y étais pas suffisamment préparée.

Mon look semblait bien terne comparé à celui des autres filles. Toutes arboraient des tenues semblables à celle de Megan : mini-jupes fluo, hauts moulants ou décolletés jusqu'au nombril...

— Eh, tu veux une bière ? proposa une voix masculine dans mon dos.

Je me retournai. Le type me détailla de la tête aux pieds en souriant jusqu'aux oreilles. Il n'était pas vilain, avec ses cheveux blonds ébouriffés et ses yeux bleus, mais c'était le genre de mec à jouer de ses atouts pour multiplier les conquêtes.

C'est du moins l'impression qu'il me faisait. Mais j'étais peut-être injuste.

— Euh... je vais aller me servir. Merci quand même.

Une fille ne doit jamais accepter un verre d'un inconnu, même s'il paraît gentil.

— Il va y avoir un concours de tee-shirt mouillé, reprit-il en regardant mes seins. Je pense que tu devrais t'inscrire. On offre cent dollars à la gagnante.

Il souriait à présent jusqu'aux molaires.

Comme quoi, la première impression est parfois la bonne. Ce type est un gros relou.

— Merci, je crois que je préfère gagner ma vie autrement, rétorquai-je en tournant les talons.

Sans lui laisser le temps de réagir, je me dirigeai vers le jardin, où devait se trouver le fût de bière.

J'allais me servir un verre. Si je restais là une heure ou deux, Megan ne pourrait pas se plaindre. Ensuite, je rentrerais à la maison où je me blottirais avec un bon livre. C'était gagnant-gagnant.

Dans le patio, une petite brune se tordit la cheville sur ses talons compensés et tomba sur moi, m'éclaboussant les cheveux avec son gobelet.

— Désolée, gloussa-t-elle alors que je l'aidais à se redresser. Eh... mais on se connaît !

En effet, on s'était déjà croisées. C'était l'une des deux filles qui passaient leur temps à tenter de convaincre Daniel de coucher avec elles, à grand renfort de battements de cils.

— On est ensemble en philo, complétois-je en essuyant la bière qui me coulait sur les joues.

Megan s'était donné tellement de mal pour rien ! À présent, je puis le houblon...

— Ah oui, c'est ça, renchérit-elle en lissant le débardeur qui lui moulait la poitrine. Tu participes au concours de tee-shirt mouillé ? Ça va être trop marrant ! Au fait, moi c'est Amanda.

— Casey, répliquai-je de mon ton le plus poli avant de m'éloigner.

Amanda me suivit alors que je m'approchais du fût et remplissais un gobelet. Elle me tendit le sien, que je remplis également. Non qu'elle en ait besoin. Mais je suppose qu'elle voulait remplacer le précieux liquide dont elle m'avait arrosée.

— Ce qu'on s'emmerde, dans ce cours ! grommela-t-elle avec une petite moue. Je ne comprends rien du tout. Je crois que je vais lâcher l'affaire.

Le soleil commençait à se coucher, et la température fraîchissait très légèrement. Une brise légère me caressa le visage, m'arrachant un soupir de plaisir.

— C'est quoi, tes autres matières ? Tu es en quelle année ? me demanda Amanda en se désaltérant.

Je bus à mon tour et me dirigeais vers le fond du jardin, loin de la foule dense qui dansait et bavardait en son milieu. Peut-être que si je me concentrais sur ma bière, je n'aurais pas besoin de beaucoup lui parler. Aussitôt, je me reprochai cette pensée. De toute évidence, elle essayait de se montrer sympa, mais on n'avait vraiment rien en commun.

— Je suis en quatrième année de commerce. Donc je n'ai quasiment plus que des cours d'éco ou de gestion, à part quelques options.

Partout fusaient des rires, les gens s'embrassaient, échangeaient des sourires, bavardaient. Pour une raison bizarre, j'en eus le cœur serré. Peut-être que je les enviais, et que j'aurais voulu me défaire de mon obscurité intérieure.

— Je suis en troisième année, m'informa Amanda en lorgnant un grand type noir qui passait non loin. Bordel, ce mec est gaulé comme un dieu... Tu as vu ses muscles ? Oh ! Regarde qui vient d'arriver ! C'est Daniel, le gars qui est en philo avec nous !

Le cœur battant la chamade, je pris une gorgée de bière, espérant dissiper ma nervosité. Une douce torpeur vint se répandre dans mes membres. Je baissai les yeux vers mon gobelet : il était presque vide. J'étais tellement anxieuse que je l'avais descendu en dix minutes.

Merde.

Daniel s'était arrêté sur le pas de la porte. Il était grand, puissant, et encore plus attirant que d'habitude. Ses cheveux noirs étaient un peu ébouriffés. Il portait un jean et un tee-shirt noir orné du logo d'un groupe grunge des années 1990.

— Je vais lui parler, déclara Amanda sans se rendre compte de mon état. Est-ce que j'ai l'air bien ?

Elle lissa une nouvelle fois son tee-shirt tendu à craquer sur ses seins.

— Tu as surtout l'air de quelqu'un qui va dévorer sa proie, fis-je remarquer en riant.

— C'est exactement ça ! pouffa-t-elle. C'est bien mon intention ! À plus !

Elle fonça sur Daniel, trébuchant à plusieurs reprises sur ses talons démesurés.

Je ne pus retenir un petit rire. Qui s'arrêta net lorsqu'elle arriva devant Daniel et lui posa une main sur le torse. Il l'accueillit avec un sourire chaleureux et ils se mirent aussitôt à bavarder. Je me sentis envahie par des sentiments amers. Je ne voulais pas la voir le draguer. Ni l'inverse.

Je retournai d'un pas déterminé vers le fût pour reprendre une bière. Mes perceptions étaient à la fois engourdies, et bizarrement alertes. Je sirotai mon verre lentement, bien décidée à ne pas l'engloutir d'une traite comme le précédent. J'avais l'impression d'entendre mon sang battre dans mes oreilles, irrégulier comme une mélodie un peu fausse.

Et ce n'était pas seulement l'alcool. C'était lui.

Si j'avais su qu'il serait là, je serais sans doute restée à la maison. Puis je me mis à rire de moi : j'étais ridicule, à essayer de me faire toute petite et d'arrêter de le regarder. Comme si je pouvais lutter. Il m'attirait, depuis le début.

Daniel se détourna d'Amanda et balaya l'assistance du regard. Enfin, il me vit et garda les yeux rivés sur les miens. La gorge serrée, les bras hérissés par la chair de poule, j'étais assaillie par une bouffée de panique.

Mais qu'est-ce qui me prenait ? Pourquoi est-ce que je me laissais aller à boire, à m'intéresser à lui ? C'était complètement stupide. Il fallait que j'étouffe ces émotions.

Daniel se tourna de nouveau vers Amanda, à qui il adressa quelques mots avant de se diriger vers moi à travers la foule. Je ne parvenais pas à le quitter des yeux. L'effet de l'alcool s'accroissant, mon corps me semblait léger, aérien. J'avais l'impression que mes membres s'étaient allongés. Je me sentais bizarre, un peu excitée, pleinement consciente de tout ce qui m'entourait. Et contrairement à ce que j'aurais pu croire, c'était une sensation très agréable.

D'une main, je m'agrippais à la barrière, et de l'autre, je serrais convulsivement mon gobelet en plastique rouge. Soudain, je n'avais plus envie de fuir. Mon angoisse s'évanouit.

Je ne ressentais plus qu'un violent désir d'être plus près de lui.

Chapitre 4

Daniel s'arrêta à quelques pas de moi, radieux, et me dévisagea quelques instants.

— Que fait une fille comme toi dans une soirée comme celle-ci ? demanda-t-il, désinvolte.

— Et tu arrives à séduire les demoiselles, avec ce genre de clichés ?

— Jusqu'ici, ça n'a jamais marché, avoua-t-il.

Il alla se servir une bière avant de revenir près de moi.

— Sérieusement, je vais parfois dans des fêtes, et je ne t'y vois jamais.

Je me contentai de hausser les épaules. Sa présence me donnait de délicieux frissons.

Ce n'est qu'un garçon comme les autres, me sermonnai-je. *Pas de quoi être nerveuse.*

— Je ne sors pas des masses.

C'était une façon de voir les choses. Je repris une gorgée de bière.

— Ça m'étonne que tu ne sois pas chez toi, en train d'inventer un nouveau concept philosophique, ajoutai-je.

— *Bibo ergo sum*, rétorqua-t-il.

— Euh... c'est du latin, non ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je bois, donc je suis. Tchou ! répondit-il en cognant son gobelet contre le mien.

Je le regardai prendre une gorgée, puis me forçai à détourner les yeux, m'absorbant dans la contemplation de ses chaussures. Encore ces Converse. Elles étaient usées, confortables. Il devait aimer être dehors, bouger.

— Qui t'a convaincue de venir ?

— Ma colocataire, expliquai-je avec un sourire résigné. Elle est dans le coin. En train de s'amuser, d'être sociable et rigolote.

Je rougis. La bière me donnait chaud. Je devais luire comme une lanterne.

Des cris suraigus s'élevèrent au fond du jardin. Nous nous tournâmes pour voir ce qui se passait. Une bande de garçons balançait des seaux d'eau sur une rangée de filles, révélant leurs seins sous le tissu mouillé. Un peu plus loin, Megan, agrippée à son footballeur, l'embrassait à pleine bouche. Il la serra contre lui.

Je rougis de plus belle, et reportai mon attention sur le profil de Daniel, les pommettes saillantes dans les rayons obliques du couchant. Il secoua la tête avec un rire incrédule en contemplant le concours. Une sensation délicieuse me parcourut la peau.

— Il faut toujours que ces soirées finissent dans la débauche, commenta-t-il avec un soupir.

Il me regarda de ses yeux d'un vert brillant.

— Oui, et dire que j'ai raté ça pendant des années, quel dommage !

— Oh, tu viens de faire une blague ? s'étonna-t-il, la main sur le cœur. Est-ce que ça veut dire que tu

commences à apprécier ma compagnie ?

— Ne nous emballons pas, répondis-je avec un soupir théâtral. Il va falloir encore beaucoup de citations latines pour me conquérir.

Ouh là ! C'était vraiment moi, cette fille qui flirtait comme ça avec un garçon ? Je n'aurais pas cru ça possible... Mais il y avait quelque chose en lui qui me donnait envie de trouver la repartie à ses remarques humoristiques. Et la bière ne devait pas y être pour rien. Le remède idéal pour être à l'aise en société.

— Casey ! s'écria une voix stupéfaite.

Je me tournai pour découvrir Megan, en compagnie de son footballeur, les yeux rivés sur Daniel et moi avec un intérêt non dissimulé. Elle me décocha un clin d'œil qui se voulait discret, mais c'était vraiment raté et je ne pus retenir une grimace.

— Vous faites quoi, tous les deux ?

— On discute, marmonnai-je. Euh... je te présente Daniel Griffin. On est ensemble en philo. Daniel, voici ma colocataire, Megan Porter. Et...

Merde, j'avais déjà oublié le prénom de son copain.

— Bobby Ellison, compléta Megan, radieuse. Il joue dans l'équipe de football américain.

Je me retins de lever les yeux au ciel. Ça aurait été difficile de ne pas comprendre que ce type en maillot de football jouait au football. Mais Megan avait un faible pour ce garçon tout en muscles, et ce n'était pas à moi de juger.

— Enchantée, me hâtai-je de dire.

Bobby me répondit par un signe de tête et se remit aussitôt à dévorer Megan des yeux. Il lui passa un bras autour de la taille et l'attira contre lui.

— Vous parliez de quoi ? demanda Megan avant de pouffer parce que Bobby l'embrassait dans le cou. Hum, c'est délicieux... mais j'aimerais pouvoir me concentrer !

Ça devenait vraiment gênant. Je lançai un regard à Daniel.

— Nous discussions de citations latines, déclara-t-il d'un ton dégagé. Et un peu de philosophie. Nous étudions Nietzsche en cours, et il a écrit des choses fascinantes sur Dieu et sur la morale. Est-ce que tu connais un peu sa pensée ? Je serais curieux d'avoir ton point de vue sur la question.

— Euh..., répondit Megan, l'œil vague sous l'effet de cette entrée en matière soporifique. Non, pas vraiment. Je suis en maths, moi, tu sais. Bon, on va aller se resservir une bière et papoter un peu à droite, à gauche. On vous laisse à votre palpitante conversation.

Quand ils furent repartis, je pus enfin me laisser aller à rire.

— Félicitations ! Tu es très efficace. Elle s'est littéralement enfuie.

— Elle n'a pas les mêmes goûts raffinés que nous, c'est tout. Est-ce que tu te plais dans cette soirée ? me demanda-t-il en posant les mains sur la barrière de part et d'autre de moi, m'emprisonnant entre ses bras.

— Pas trop, avouai-je en me frottant le creux de la poitrine.

Il y avait trop de bruit, je n'arrêtais pas de me faire bousculer... ce n'était vraiment pas le lieu pour moi. Même la bière ne parvenait pas à me détendre complètement.

— J'ai une idée, lança Daniel. Tu veux qu'on parte ?

Je restai un instant incapable de réfléchir, puis je scrutai son regard. Il ne semblait pas avoir de mauvaises intentions. Mais pouvais-je lui faire confiance ? Ce n'est jamais sûr de quitter une soirée pour suivre un type. Surtout quand on ne le connaît ni d'Ève ni d'Adam.

Il s'écarta, me laissant respirer.

— Je connais un endroit où on est tranquille pour parler, ajouta-t-il. Tu n'auras qu'à envoyer un texto à Megan pour lui dire où on va.

Mon inquiétude devait se lire sur mon visage. Mais il était assez attentionné pour tenter de dissiper mes craintes. Je finis mon gobelet avant de le jeter dans une corbeille. Fallait-il y aller ? Ou valait-il mieux rester là ?

— Tu peux rester, si tu préfères, déclara-t-il comme s'il lisait dans mes pensées. Je crois que le concours de Miss tee-shirt mouillé va commencer.

Il avait raison, je ne pouvais pas en supporter davantage. J'envoyai un texto à Megan pour lui dire que je m'absentais une petite heure. Puis, enfonçant les mains dans les poches de mon jean, je levai les yeux vers Daniel.

— Je te suis.

— Un cinéma de plein air ? m'étranglai-je lorsque Daniel gara son épave sur le parking, trois quarts d'heure plus tard.

Je ne savais même pas que ça existait encore. Pour moi, c'était un vestige des années 1950...

— Pourquoi ? Tu n'aimes pas les films ? répliqua-t-il en riant.

En tout cas, il ne m'avait pas menti : nous n'étions pas seuls. Quelques autres voitures étaient dispersées devant le gigantesque écran blanc. Une brise légère entra par ma fenêtre ouverte, faisant voler mes cheveux autour de mon visage.

— Bien sûr que si, répondis-je de mon air le plus sage.

Je parvenais à maintenir une apparence de calme, mais j'avais l'estomac qui faisait des nœuds. Et mon cœur n'était pas revenu à son rythme normal depuis que nous avons quitté la soirée, malgré l'attitude respectueuse de Daniel. Il avait allumé l'autoradio pour meubler les silences crispés, et n'avait pas cherché le contact physique.

— Qu'est-ce qu'ils projettent, ce soir ?

— Aucune idée, avoua-t-il, m'arrachant un éclat de rire. Je sais qu'ils sont ouverts toutes les nuits tant que la température le permet, donc je me suis dit qu'on pouvait tenter notre chance.

Il paya l'entrée et trouva une place vers le milieu de l'espace. Il n'y avait pas d'autres voitures tout près, mais on n'était pas isolés pour autant.

Je commençai à me détendre. Daniel ne faisait toujours aucun mouvement pour s'approcher. Il semblait parfaitement décontracté. Il coupa le contact et accrocha le haut-parleur sur la portière, laissant pendre son bras par la fenêtre.

Puis il se pencha vers la boîte à gants et en sortit un énorme paquet de M&M's.

— Tu as faim ?

— Tu gardes du chocolat dans ta voiture ?

— Pas toi ?

— Mais ça ne fond pas ? demandai-je en regardant le sachet d'un air sceptique.

Il avait fait une température caniculaire toute la journée, même si l'atmosphère avait un peu fraîchi depuis une heure.

— Sans doute un peu, mais c'est quand même bon.

Il fouilla de nouveau dans la boîte à gants pour attraper deux cuillères en plastique emballées.

— Tiens. Ça sera mieux comme ça.

Je le dévisageai, les yeux ronds.

— Tant que tu n'as pas mangé du chocolat fondu à la petite cuillère directement dans le paquet, tu ne connais rien de la vie, déclara-t-il, solennel. Il n'y a rien de meilleur.

Après tout, j'adorais le chocolat. Avec un haussement d'épaules, je déballai une cuillère et fourrai le sachet dans le cendrier de la portière. Il ouvrit le paquet de M&M's et puisa une bouchée de chocolat fondu. Les lèvres serrées, je ne faisais pas un geste.

Daniel donna un petit coup de langue sur la pointe de sa cuillère sans me quitter des yeux. Je sentis tout mon corps se tendre de plus belle, mais la sensation était différente. Sa façon de lécher son chocolat était très sexy. Il faisait ça avec détermination.

Avec un plaisir pur.

Je frissonnai. Impatiente de me changer les idées, j'enfonçai à mon tour mon couvert dans le sachet.

— Hum, c'est plutôt bon, admis-je, la bouche pleine.

C'était un peu dégoûtant, certes, mais c'était toujours mieux que de gaspiller.

L'écran s'illumina. Après quelques pubs pour les stands de nourriture du cinéma, je reconnus le générique d'ouverture de *Blanche-Neige*.

— Retour en enfance..., commenta Daniel.

Blanche-Neige. Ça faisait une éternité que je ne l'avais pas regardé. Quand on était petites, Lila et moi, on passait le DVD en boucle. Un été, notre mère avait failli en devenir cinglée. On adorait voir les animaux faire le ménage chez les nains. Lila enfilait sa plus belle robe, et elle chantait, un plumeau à la main, devant la télé.

La gorge nouée, j'avais du mal à avaler ma bouchée de chocolat. Je reposai ma cuillère.

— C'est quoi, l'aliment que tu détestes le plus ? s'enquit Daniel.

— Hein ?

La question était si bizarre qu'elle m'arracha à ma tristesse.

— Moi, c'est la noix de coco, expliqua-t-il. Je n'en mangerais pour rien au monde, même cachée dans un gâteau.

— Même pas avec du chocolat ? Moi, j'adore ça.

— Beurk, non. C'est un produit du diable, répliqua-t-il en mimant le dégoût.

— Pour ma part, c'est le ketchup.

— Comment peux-tu ne pas aimer le ketchup ? Tu es sûre que tu es américaine ? Je ne sais pas si on

va pouvoir se fréquenter... Tu vas devoir rentrer à pied si ça continue comme ça, décréta-t-il en me montrant la porte.

— Arrête ! Le ketchup masque le goût des aliments ! protestai-je en riant.

— Pas du tout. Au contraire, il vient rehausser les saveurs naturelles.

Nous restâmes un moment silencieux, détendus, devant *Blanche-Neige*.

— Tu es en fac de quoi ? me demanda-t-il soudain.

Manifestement, il faisait partie de cette catégorie de garçons qui veulent tout savoir dès le premier rendez-vous. Je ne savais pas trop quoi en penser. En général, ils ont tendance à être un peu lourds, mais pour l'instant, il n'avait posé aucune question indiscreète.

— De commerce, répondis-je en me forçant à faire taire mes craintes. Je compte passer mon MBA un peu plus tard, après avoir travaillé quelques années. Et toi ?

— Qu'est-ce qui t'intéresse dans le commerce ?

— Eh bien... il y a beaucoup de débouchés. Je n'aurai pas de mal à trouver un emploi. J'ai déjà commencé à chercher.

— D'accord, mais qu'est-ce qui t'intéresse, toi, dans ce domaine ? Qu'est-ce qui te donne envie de bosser là-dedans ?

— Ce n'est pas une question d'envie, répliquai-je, les joues en feu. C'est une question de sécurité. Je veux être certaine de trouver un bon poste. Je vais acheter à boire. Qu'est-ce que tu veux ?

— Un Coca, s'il te plaît.

Je me ruai hors de la voiture, puis tentai de marcher calmement vers le stand. Pourquoi est-ce que je réagissais comme ça ? Je n'avais aucune raison d'avoir honte. Ce n'est pas parce qu'on ne choisit pas une filière qui en jette, comme le tressage sous-marin de paniers d'osier, ou le latin de cuisine, qu'on ne s'épanouit pas.

Je ricanai intérieurement. La sécurité de trouver un boulot, c'est épanouissant. Et j'avais un projet.

Je n'avais pas à me justifier.

Ni devant Daniel, ni devant quiconque.

Chapitre 5

Je commandai deux Coca et retournai vers la voiture, chargée des deux énormes verres pleins à ras bord. Je ne regardais pas l'écran en marchant. Je me sentis un peu coupable. Daniel ne devait pas se douter de l'impression qu'il m'avait faite. Ma réaction était peut-être un peu exagérée. C'était normal, après tout, qu'il ait envie de savoir ce qui me plaisait. Il était très curieux, je l'avais déjà remarqué.

Il ouvrit la porte en me voyant approcher, et je me glissai à ma place avant de lui tendre son verre.

— Merci, dit-il avec un grand sourire. Tout ce chocolat fondu m'a donné soif.

— Et toi, c'est quoi ta matière principale ?

Le Coca était délicieux, bien frais et pétillant. Ça m'aidait à clarifier mes idées. Les effets de l'alcool étaient presque entièrement dissipés ; j'étais de nouveau en pleine possession de mes moyens, plus confiante. Moins flottante, moins en proie à mon émotivité. J'étais plus en sécurité.

— Ma première spécialisation, c'est l'anglais, et ensuite, histoire de l'art.

— Mais... quel métier tu vas faire, avec ça ?

C'était une drôle de combinaison. Ça ne me semblait pas très pragmatique.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je pense peut-être enseigner, mais pour l'instant, je me contente du plaisir d'apprendre. Je préfère vivre l'instant présent plutôt que de m'angoisser en cherchant à planifier l'avenir. J'ai la chance de pouvoir travailler quand je veux dans l'étude notariale de mon père, pour gagner un peu d'argent quand j'en ai besoin.

Le silence s'installa une fois plus, mais la tension était retombée. Blanche-Neige courait dans les bois, effrayée. J'aurais voulu détourner les yeux, mais je n'y arrivais pas.

Pendant cette scène, Lila courait autour du salon, et j'avais l'habitude de la poursuivre. Je fermai les yeux, me forçant à respirer calmement. N'importe quoi peut déclencher une crise d'angoisse. Il n'y a pas moyen de l'éviter. Le tout, c'est de savoir la gérer. Mais j'aurais quand même préféré qu'on aille voir un autre film.

— Tu fais quoi, quand tu t'ennuies ? demandai-je pour me changer les idées.

Je devais cesser de ruminer, revenir dans le présent. Lui retourner le feu nourri de ses questions était sans doute un bon moyen.

— Je ne m'ennuie jamais, répondit-il avec hauteur.

Je me tournai vers lui en riant.

— Bon, d'accord, c'était un bobard, avoua-t-il en suçotant sa paille. Je me balade dans Cleveland, à la recherche de distractions gratuites. Il y a toujours quelque chose à faire en ville.

— Ah, tu es fauché ?

— Non. Ne change pas le sujet, s'il te plaît, me taquina-t-il. Tu es déjà allée au *Rock Hall* ?

Le *Rock and Roll Hall of Fame* était une attraction bien connue de Cleveland.

— Pas encore, mais j'en ai entendu parler, bien sûr. Ça coûte cher, non ?

— Oui, mais il y a des parties qu'on peut voir sans payer. La boutique, l'entrée... J'aime aussi regarder les passants et prendre des photos. Il y a plein de gens bizarres, par là-bas. Je ne sais pas si tu as remarqué.

— Tu y vas avec qui ?

— Personne, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— Tu ne te sens pas trop seul ?

Je l'imaginai en train de se promener dans le centre, appareil photo à la main. Se mêlant à la foule pour immortaliser des familles unies. J'en serais incapable. C'était l'une des raisons pour lesquelles je préférais rester à la maison, à écrire de la musique, quand je ne bossais pas comme DJ. C'était une activité que je pouvais faire en solo sans me sentir idiot.

— Pas du tout. Je suis entouré et j'observe ce qui se passe autour de moi. On apprend des tas de choses quand on se laisse porter par le flot. Il suffit d'épier les conversations. Un jour, j'ai vu un couple se séparer. Ils sont restés très dignes. Une autre fois, une femme a annoncé en pleurant à son mec qu'elle était enceinte. Il s'est aussitôt mis à genoux pour lui demander sa main. Elle a dit oui et lui a sauté dans les bras. Tout le monde a applaudi. Et aussi, une fois, j'ai vu deux vieilles dames sur un banc : elles donnaient des miettes aux pigeons en se tenant par la main. La vie regorge de jolies choses... Il suffit de regarder autour de soi.

Son ton passionné allait de pair avec un charisme étonnant. Je pouvais presque voir ce qu'il me décrivait, et j'eus soudain envie de... faire quelque chose. N'importe quoi. Cesser d'être moi, oublier mes idées noires pendant un moment, et vivre comme lui. J'avais du mal à imaginer ce que je ressentirais, si j'étais aussi ouverte, sans méfiance.

Si j'étais capable de n'avoir jamais peur.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais pour t'évader ?

Je sursautai. Avait-il lu dans mes pensées ?

— De la musique, dis-je dans un souffle.

C'était tout mon univers. Les basses étaient le battement de mon cœur, les compositions ma ligne de vie, qui parvenait la plupart du temps à me maintenir au-dessus de l'eau.

— J'écris des chansons, expliquai-je.

— Où est-ce que tu puises l'inspiration ?

À vrai dire, je ne m'étais jamais posé la question.

— En général, je m'assieds et... ça vient comme ça. Je superpose des pistes en tâtonnant. Selon l'humeur...

C'était incroyable que je lui en révèle autant. Mais j'avais l'impression qu'il était capable de comprendre.

Il me regarda droit dans les yeux, et je sentis mon cœur s'affoler. Nous nous étions peu à peu rapprochés, si bien qu'il ne restait plus qu'une trentaine de centimètres de banquette entre nous. La lumière vive de l'écran soulignait les taches de rousseur de son nez. Il avait une veine qui battait dans le cou, et soudain, son regard se posa sur ma bouche. Je me léchai les lèvres. Il retint son souffle.

L'ivresse de la bière s'était totalement dissipée, et je ne pouvais blâmer que mes émotions

souterraines. Ce type étrange, magnétique, avait réussi je ne sais comment à envahir toutes mes pensées et j'étais incapable de l'en déloger.

— Tu es une fille pleine de passion, commenta-t-il. Ça se voit dans tes yeux. Et ça s'entend quand tu parles de musique.

J'acquiesçai en silence. J'aurais voulu que mon pouls ralentisse, que mes émotions se calment.

C'était le début d'une nouvelle chanson, et la mélodie se déversa du haut-parleur dans l'habitacle. Mais je ne pouvais détacher le regard des yeux de Daniel. Je pouvais y lire une succession de sentiments. De la curiosité. Du respect. De l'ardeur.

Il tendit lentement le bras vers moi et me caressa la main du bout d'un doigt. Je me mis à frissonner. Il suivit le sillon entre mon index et mon majeur. Puis il retourna ma main pour en effleurer la paume.

— Tu es un mystère, souffla-t-il avec un sourire en coin. Une énigme. Une abondance de tendances contradictoires, un labyrinthe.

— Vraiment ? m'étonnai-je en riant.

— Hum, je suis en panne d'analogies.

Un silence confortable s'installa. Soudain, j'avais mille questions à lui poser. Avait-il des frères et sœurs ? Où avait-il grandi ? Quel genre d'enfant était-il ? Mais si je le faisais, il me retournerait certainement la politesse. Et je n'étais pas encore prête à aborder mon passé.

J'ignorais également comment lui indiquer que ces sujets étaient tabous sans passer pour une cinglée.

Je me creusai la cervelle pour trouver un terrain plus neutre. Une remarque pas trop personnelle, mais qui romprait le silence. Je regrettais de ne pas avoir été plus attentive quand les gens autour de moi parlaient de la pluie et du beau temps.

— Euh... Quelles sont tes céréales préférées ?

— Les Cinnamon Toast Crunch, répondit-il du tac au tac. Et toi ?

— Les Weetabix. C'est plein de fibres et de sels minéraux.

— Ah, un choix très sérieux, Casey. Même au petit déjeuner, tu ne prends rien à la légère...

Je savais qu'il me taquinait, mais sa remarque me froissa. Il n'y a que la vérité qui blesse... Et il était vrai que je choisissais mes céréales comme le reste, pour ma santé, pas pour le plaisir.

— Tu verras, dans vingt ans, quand tu auras perdu toutes tes dents. Tu seras jaloux !

C'était nul comme réponse. J'aurais voulu me mettre des baffes. Pendant un moment, je regrettai même de ne pas avoir acheté une bière au lieu du Coca. Je me serais sans doute sentie moins nunuche. Et si j'avais quand même sorti des phrases minables, j'aurais pu dire que c'était à cause de l'alcool.

— Sans doute, convint Daniel. J'ai un aveu à te faire...

Les yeux mi-clos, il se remit à contempler mes lèvres et se pencha un peu vers moi.

— Pourquoi ? bredouillai-je, le cœur affolé.

— Pourquoi quoi ?

M'interdisant de regarder sa bouche, si proche de la mienne, je cherchai quelque chose à dire. Mon corps était sensible à sa présence. Je commençais à haleter malgré moi. Il portait une eau de toilette fraîche, comme une brise de printemps au bord d'un lac. Je voulais m'approcher encore.

Arrête, m'ordonnai-je.

C'était dangereux d'être aussi près de lui.

— Euh... Pourquoi tu me fais un aveu ?

— Tu poses de ces questions... Je ne sais pas. Mais je pourrais passer la nuit à parler avec toi. Et c'est pour ça que je veux t'avouer que je n'arrive pas à te chasser de mes pensées.

Je restai sans voix, essayant de comprendre pleinement ce qu'il venait de dire. Il était d'une honnêteté désarmante, qui mettait à mal le bouclier que je brandissais en permanence.

— Tu m'intrigues, Casey...

Il s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais je ne lui en laissai pas le temps. Je m'approchai de lui et posai ma bouche sur la sienne. D'abord pétrifié de surprise, il ne tarda pas à me prendre la main avant de placer l'autre main sur ma nuque. Il glissa la langue dans ma bouche. Il avait un goût de chocolat, de Coca, et de mâle. C'était plus enivrant que la bière.

Les battements de mon cœur étaient devenus chaotiques. Haletante, je vins me presser contre son torse musclé. Il enfonça les doigts dans mes cheveux. Je sentais sa chaleur m'envahir.

J'étais ivre de lui, brûlante d'une émotion que je ne parvenais pas à nommer. J'en avais des frissons jusque dans le ventre.

Il s'écarta un instant pour reprendre son souffle, les pupilles dilatées. Il me regarda avec un sourire en coin et m'embrassa de nouveau. J'étais prise dans un tourbillon de volupté.

Je m'agrippais des deux mains à ses épaules musclées. Je sentais sa peau brûlante à travers son tee-shirt.

Il me caressait les cheveux d'une main. De l'autre, il remonta sur ma cuisse, vers ma taille. Cette sensation si près de mon ventre m'effraya un peu.

Lorsque ses doigts soulevèrent mon tee-shirt pour me frôler le nombril, je m'écartai d'un bond jusqu'à ma portière. J'avais l'impression qu'on venait de me verser un seau d'eau glacée sur la tête. Je tirai sur mon vêtement pour me couvrir le ventre au maximum, le cœur battant à se rompre.

Seigneur, faites qu'il ne l'ait pas sentie.

Je n'étais pas prête. Pas prête du tout.

— Tout va bien ? demanda-t-il en se passant la main dans les cheveux, surpris.

J'acquiesçai, les bras croisés.

— Oui. Désolée. Je...

Qu'est-ce que je pouvais dire ? Je n'en pouvais plus, de mes peurs, de mes failles, de sa perfection et de ma nullité. Je battis des cils pour chasser mes larmes. Je ne voulais pas qu'il me voie pleurer.

— Désolée, répétai-je.

Ça m'avait pris si peu de temps de me laisser aller. Puis, la réalité m'avait rattrapée.

Une tension palpable s'était installée entre nous. Daniel se tourna de nouveau vers l'avant, les mains sur les cuisses.

— Je ne voulais pas te bousculer, dit-il d'un ton plein de regret. Je suis désolé de t'avoir mise mal à l'aise.

Il n'y était pour rien. Au contraire, c'était moi la responsable. Je m'étais jetée sur lui avant de faire volte-face, d'une façon incompréhensible à ses yeux. Il était forcément perplexe, si ce n'est agacé. Et je ne pouvais le lui reprocher.

Je secouai la tête et vérifiai une fois de plus que mon tee-shirt était bien en place.

— Non, c'est ma faute. Mais je suis un peu fatiguée... Est-ce que tu... Est-ce qu'on...

Il remit aussitôt le contact et reposa le haut-parleur sur son présentoir.

— Je t'en prie. Pas de problème.

Pendant le trajet vers mon appartement, je n'ouvris la bouche que pour lui indiquer le chemin. Nous restâmes à bonne distance l'un de l'autre. En apparence, il était très détendu, mais il avait tout de même les lèvres pincées. Je m'étais rarement sentie aussi coupable.

Ce qui ne devait être qu'une banale sortie avait viré au mélodrame. Je ne le reverrais sans doute jamais. Et qui pourrait lui en tenir rigueur ?

Je chassai ces pensées pessimistes pour ne pas entrer dans le cercle vicieux familial. De toute façon, il n'avait jamais été question qu'on se mette en couple. Je n'avais ni le temps ni la capacité de m'ouvrir à quelqu'un de la sorte. C'était mieux ainsi. Mais je ne pus réprimer le pincement de regret lorsqu'il se gara devant mon immeuble.

Il coupa le moteur et se tourna vers moi.

— On est arrivés, dit-il. Comme tu as dû t'en apercevoir, ajouta-t-il avec un rire nerveux.

Je m'efforçai de sourire.

— Merci de m'avoir arrachée à cette fête. J'aurais vraiment passé un mauvais moment.

C'était vrai. Même si la soirée ne s'était pas très bien terminée, c'était toujours mieux que si j'étais restée là-bas. Quant au baiser que nous avons échangé... je savais qu'il me hanterait pendant longtemps.

— Et merci de m'avoir ramenée chez moi, aussi.

— De rien.

Il fit un mouvement pour sortir de la voiture.

— Oh, ne t'embête pas. Je peux rentrer toute seule, dis-je à la hâte.

Le laisser m'accompagner à la porte me semblait trop intime. J'avais besoin de me retrouver seule dans ma chambre pour décompresser. Pour me défaire de la profonde tristesse qui avait repris sa place habituelle dans ma poitrine.

Il serra les lèvres mais ne protesta pas. Une émotion passa dans ses yeux, mais je n'aurais su dire laquelle.

— Bonne nuit, murmurai-je.

— Bonne nuit.

Je fermai ma portière et me faufilai dans l'appartement désert. Megan était sans doute encore en train de s'amuser. Je lui envoyai un texto pour l'informer que j'étais bien rentrée, et m'allongeai sur mon lit. Il me fallut quelques minutes de respiration profonde pour ramener mon cœur à son rythme normal.

Malgré ce que devait désormais penser Daniel, je n'étais pas une vierge effarouchée. Mon premier

rapport sexuel avait eu lieu dix-huit mois auparavant avec un dénommé Jacob. C'était un gentil garçon que j'avais rencontré en cours d'anglais. Nous avions l'habitude de travailler ensemble.

Je relevai mon tee-shirt et posai les mains sur ma cicatrice, suivant des doigts le petit bourrelet de chair.

Certes, j'avais couché avec Jacob, mais sans enlever le haut. Dans le noir, sur mon lit.

Ça n'avait pas duré longtemps.

Depuis, je ne l'avais jamais revu en tête à tête. Quand on se croisait, il m'adressait un vague signe de tête. Manifestement, il n'avait pas été plus emballé que moi par la chose.

Je n'étais pas pressée de recommencer. Surtout pas avec Daniel, un garçon qui me fascinait. Qui menaçait de me faire dévier du plan prudent que je m'étais construit.

Je n'étais pas prête pour ça. Avec un soupir, je remis mon tee-shirt en place et restai les yeux rivés au plafond jusqu'à plus de 2 heures du matin. Enfin, j'entendis Megan rentrer en gloussant, un peu pompette. Mais même ce son ne parvint pas à chasser le souvenir des mains tièdes et des lèvres douces de Daniel.

Chapitre 6

— Ce que tu as pu me manquer ! s'écria grand-maman en me serrant dans ses bras. Raconte-moi tout ce qui s'est passé depuis la dernière fois.

Je respirai une bouffée de son parfum de vanille et de cannelle et souris, en la pressant contre mon cœur avec précaution. Des mèches de ses cheveux blancs me chatouillaient le bout du nez.

— On s'est vues vendredi, rappelai-je en riant.

Mais c'était bon de se sentir aimée, de savoir qu'elle s'était languie de moi. J'avais quitté leur toit en première année de fac pour m'installer sur le campus. C'était eux qui avaient insisté, mais je savais que je serais toujours la bienvenue chez eux. Grand-maman laissait toujours des draps propres dans mon lit au cas où je voudrais rester dormir.

— Je sais. Mais tant de choses peuvent se produire en une semaine !

Elle s'écarta pour me regarder. Elle avait des rides au coin de ses yeux bruns, que soulignait la douce lumière du salon.

— Entre, entre. Ça fait une heure que grand-papa tourne en rond. Il était impatient que tu arrives. Il a quelque chose à te montrer.

Je levai les yeux au ciel, feignant l'agacement. Grand-maman me donna une petite tape sur le bras.

— Arrête ! Tu sais bien comment il est...

Grand-papa collectionnait avec passion les souvenirs de la Seconde Guerre mondiale. Il n'avait découvert les achats en ligne que l'été précédent, lorsqu'il m'avait vue acheter des manuels pour la fac sur Amazon. Ça avait été le début d'une grande aventure. À présent, le facteur ne cessait de sonner pour déposer des colis : vieux casques, équipement militaire, brochures de propagande... tout ce qu'il pouvait dénicher. Son bureau s'était transformé en musée. Grand-maman avait fini par renoncer à y faire le ménage. Elle avait décrété que s'il devait continuer à accumuler du bazar, il faudrait qu'il nettoie lui-même.

Je la suivis dans la cuisine. Grand-papa était en train de faire de la purée de pommes de terre. Il me regarda et fronça les sourcils.

— Tu es trop maigre, commenta-t-il. Tu ne manges pas, à la fac ?

Cette fois, je levai les yeux au ciel pour de bon.

— Je t'assure, grand-papa, je passe mon temps à bâfrer.

Je savais qu'il se faisait du souci. Pourtant, cela faisait bien longtemps que je n'avais plus de troubles alimentaires. Mes intestins étaient remis de mes blessures, et je pouvais m'alimenter normalement. Mais ça ne l'empêchait pas de chercher à me gaver chaque semaine.

Il me tendit le presse-purée.

— Parfait. Dans ce cas, tu peux finir de préparer la purée pendant que je vais chercher ma dernière trouvaille.

— Tu n'as pas intérêt à rapporter de la poussière dans ma cuisine, tonna grand-maman en lui

lançant un regard de travers.

Grand-papa était un homme de grande taille, doté d'une carrure de footballeur américain. Mais cela ne l'empêchait pas de courber l'échine quand grand-maman prenait ce ton.

Je m'occupai des pommes de terre, ajoutant du lait et du beurre comme grand-maman m'avait appris à le faire. Il flottait une odeur chaude et agréable dans la cuisine. Une miché de pain dorait dans le four, et un ragoût mijotait sur le fourneau. Poulet au brocoli, sans aucun doute : c'était mon plat préféré.

— Alors, comment s'est passée ta semaine de cours ? demanda grand-maman en disposant l'argenterie sur la table.

— Pas mal. Les cours de commerce sont difficiles, mais c'est stimulant. En revanche, la philo, c'est mortel...

Pendant un instant, je restai silencieuse, songeant à Daniel... à notre baiser. Puis je me remis à écraser les pommes de terre.

— Et à part ça ? insista grand-maman en s'approchant par-derrière.

Je sursautai d'un air coupable et gardai les yeux baissés sur le plat. J'avais décidé d'attendre un peu avant de leur parler de Daniel. Il n'y avait rien à dire, de toute façon, et je ne voulais pas qu'ils aillent s'imaginer que je perdais mon temps dans des soirées au lieu de réviser.

— Pas grand-chose. Tu sais, juste les cours, tout ça... la routine.

Pas très convaincant.

Bravo, Casey, me réprimandai-je intérieurement. Grand-maman ne risque pas de tomber dans le panneau.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? s'enquit-elle avec douceur.

J'allai poser la purée sur la table tout en guettant grand-papa. Il aurait déjà dû m'attendre avec son achat.

— Rien de spécial. Je meurs de faim. Ce ragoût sent délicieusement bon !

Grand-maman s'apprêtait à répliquer lorsque grand-papa déboula dans la cuisine, coiffé d'un casque militaire recouvert d'un filet de camouflage.

— Regarde-moi cette beauté, déclara-t-il en l'enlevant, dans l'intention évidente de lui attribuer la place d'honneur sur la table.

— Je te le déconseille fortement, gronda grand-maman.

Elle disposa les serviettes sur les sets de table en crochet, puis me fit comprendre d'un regard que la conversation n'était pas terminée.

Grand-papa arrêta son geste et leva le casque à hauteur de nos yeux.

— Tu vois, le filet est encore en très bon état. Mais... on pourra en parler après le dîner, conclut-il en courant le remiser sur le canapé.

Je servis le ragoût pendant que grand-maman coupait le pain, et nous nous assîmes pour dîner.

C'était brûlant, mais comme la climatisation marchait à fond, je me sentais bien avec ma chemise à manches longues. Je pris une bouchée et soupirai de plaisir.

— Tu as choisi cette recette pour me faire plaisir, n'est-ce pas ?

— Je sais que tu l'aimes, répondit-elle avec un sourire.

— Alors, comment se passe ton semestre ? demanda grand-papa en reposant son verre de lait.

Mon estomac se mit aussitôt à faire des nœuds, mais je pris sur moi.

— Très bien, mentis-je avec un grand sourire. J'ai du mal en philo, mais à part ça, tout va bien. Les cours de commerce sont super. Et je suis certaine que tu adorerais mon prof d'anglais : il passe tous ses étés en Grèce. Sa famille y habite encore.

Peut-être que si je me transformais en moulin à paroles, grand-maman n'y verrait que du feu.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois déjà en dernière année, soupira grand-papa. Ça passe tellement vite... Tu étais encore toute petite quand tu es venue vivre chez nous. Et regarde-toi maintenant : adulte, forte, intelligente, et prête à voler de tes propres ailes.

Je tendis le bras pour lui tapoter la main. Désormais, il avait les doigts noueux à cause de l'arthrose, mais pendant des années, ces mêmes mains m'avaient bercée quand je me réveillais en hurlant au milieu de la nuit, et avaient essuyé mes larmes.

— Sans vous, je n'en serais pas là, répliquai-je d'une voix tremblante d'émotion.

Aucun mot ne pouvait traduire l'amour et la gratitude que je ressentais pour eux.

Ils m'avaient sauvée de mes cauchemars. Lorsque toute ma famille était morte, ils n'avaient pas hésité une seconde à me prendre chez eux. Ils m'avaient traînée dans un magasin pour décorer ma nouvelle chambre et m'avaient racheté des habits, puisque je ne voulais rien qui vienne de mon ancienne maison. Ils m'avaient aussi offert un iPod qu'ils avaient rempli de chansons. Grand-maman m'avait transmis son amour de la musique.

Alors que j'avais traversé l'enfer à treize ans, ils m'avaient redonné une raison de vivre.

Et c'était pour cela que je n'avais pas de temps à perdre en sorties. Je voulais réussir mes études, les rendre fiers de moi. Leur montrer qu'ils avaient fait un bon investissement. Et je n'étais plus très loin du but.

— Est-ce que tu es sûre que tout va bien pour toi ? me demanda grand-maman, les yeux humides. Je me fais du souci, tu sais.

— Oui, je t'assure, répliquai-je en tentant de reprendre contenance.

— Est-ce que tu sors un peu ? Tu prends du bon temps ?

— À part aller en cours ? Non, je ne fais pas de striptease pour payer mes frais d'inscription, si c'est ce que tu veux savoir !

Elle me tapota le bras. Le rire faisait couler les larmes qu'elle avait retenues, mais elle semblait rassurée.

— Arrête tes bêtises. Je me demandais juste si tu t'étais fait des amis.

C'est une question qu'elle m'avait déjà posée lorsque j'étais venue m'installer chez eux, et qu'il avait fallu m'inscrire dans un nouveau collège. Je changeais d'État, d'environnement, de vie. Ça m'avait pris des mois de réussir à saluer mes professeurs, et plus encore d'adresser la parole à mes camarades. Mais au fil du temps, les gens avaient cessé de me regarder comme la nouvelle bizarre, et avaient accepté mon naturel réservé.

C'était un long chemin, mais j'avais franchi toutes les étapes.

— J'en ai quelques-uns.

Le sourire en coin de Daniel me revint en mémoire, et je m'empourprai aussitôt. Je ne voulais pas penser à lui en cet instant. Je préférais me concentrer sur ce repas délicieux et sur la compagnie de mes grands-parents. Mais la peau me picotait au souvenir de ses doigts. Les lèvres me brûlaient alors que je songeais à notre baiser.

— Hum, commenta grand-maman, sagace. Je ne suis pas aveugle. Comment il s'appelle ?

J'aurais voulu répondre « Qui ça ? », mais je savais qu'elle serait fâchée de me voir faire la tête de mule.

— C'est un garçon qui est avec moi en philo. Mais il n'y a rien entre nous... on a juste passé un peu de temps ensemble.

— Il est aussi en dernière année ? demanda grand-papa d'un air soucieux.

Je n'eus aucun mal à deviner le cours de ses pensées.

Est-ce qu'il va la démotiver ? Est-ce qu'il est digne de son temps et de son attention ?

Je leur racontai les cours de philo, la première rencontre alors que j'étais derrière les platines, son attitude lors de la soirée sur le campus (décidant toutefois de ne pas mentionner l'alcool qui coulait à flots ni le concours de Miss tee-shirt mouillé), le cinéma et *Blanche-Neige*. J'omis également de parler du baiser. Ce baiser si sensuel que j'en avais encore des frissons.

Ils m'écoutèrent attentivement, me laissant le temps de choisir mes mots.

Je reportai mon attention sur mon ragoût qui refroidissait.

— Il semble très intéressant, dit grand-maman. Quand est-ce que tu le revois ?

— Je ne pense pas le revoir... Je... je crois que je lui ai fait peur. J'ai un peu paniqué. Je n'étais pas prête...

Elle me prit la main avec un regard plein de tendresse.

— Ma puce, je suis heureuse que tu travailles autant à la fac. Nous sommes très fiers de toi, pas seulement pour tes résultats brillants, mais aussi parce que tu es quelqu'un de très droit. Cela dit, tu dois prendre le temps d'avoir une vie sociale, aussi.

— Mais j'en ai une ! répliquai-je, sur la défensive.

J'étais allée une ou deux fois au bord du lac avec Megan, au début de l'été, et puis il y avait la soirée de la veille. Sans compter que je travaillais comme DJ tous les week-ends.

— Le boulot, ça ne compte pas, Casey, déclara-t-elle, sourcils froncés.

Elle me connaissait trop bien.

— Ce n'est pas depuis ton box que tu vas te mêler aux autres, reprit-elle. Je m'inquiète pour toi. Tu passes tout ton temps enfermée chez toi. Il faut donner une chance aux gens...

— Je vais bien, je t'assure...

Je me tournai vers grand-papa, espérant qu'il vienne à mon secours.

Il se contenta de hausser les épaules comme pour dire : « Débrouille-toi. »

Le traître !

D'un autre côté, c'est lui qui devait supporter grand-maman au quotidien.

— Tu finis toujours par repousser les gens qui se rapprochent de toi, ajouta celle-ci. Laisse-lui sa chance : il a l'air gentil. Et j'aimerais vraiment que tu nous le présentes.

L'idée me fit rire. C'était tellement peu vraisemblable...

— Il n'a certainement pas envie de me revoir, déclarai-je d'un ton définitif. Donc, ça n'a aucune espèce d'importance.

J'eus un pincement au cœur à ces mots, mais tant pis.

— À mon avis, il te réserve des surprises, insinua-t-elle d'un air perspicace. Les garçons ne se découragent pas aussi facilement. Ceux qui en valent la peine, en tout cas. Celui-là, par exemple, dit-elle en regardant grand-papa, a dû me courir après pendant des mois avant que j'accepte de lui adresser la parole.

— C'est vrai, bougonna-t-il. Elle faisait comme si je n'existais pas.

Ils évoquaient rarement leur rencontre ; je débordais de curiosité.

— Qu'est-ce qui t'a encouragé à insister malgré tout, grand-papa ?

Ils échangèrent un regard.

— Il y avait quelque chose dans ses yeux que je ne parvenais pas à oublier. Un jour, à l'école, je l'ai vue rire avec sa sœur, dans un rayon de soleil. Elle souriait de toutes ses dents, et riait à gorge déployée, sans cette fausse honte des filles de l'époque. J'ai su qu'elle était faite pour moi. Ça valait le coup de prendre le temps de l'en convaincre.

Qui aurait cru que grand-papa était aussi romantique ? Cette découverte me bouleversa. J'avais du mal à imaginer qu'on puisse passer quarante ans avec la même personne. Pour le meilleur et pour le pire. Et Dieu sait qu'ils avaient connu le pire, avec ce qui était arrivé à ma famille...

Malgré l'intensité de mes peurs, malgré tout ce qui pouvait me ramener à cet état dont je n'avais jamais pleinement guéri, j'entretenais toujours un espoir ténu de trouver moi aussi un tel amour. De parvenir à me débarrasser de cette souffrance, et d'être heureuse, guérie.

Alors, je revoyais les yeux de mon père, sinistres et flamboyants, et je me souvenais de ce qui se passe quand on se laisse aller à aimer quelqu'un corps et âme.

Je me raclai la gorge et repoussai mon assiette encore pleine. Je n'arrivais pas à me détendre.

— Il faut que j'y aille. Je dois réviser un peu avant d'aller travailler.

J'avais trop mal au ventre pour avaler une bouchée de plus. Mais je ne voulais pas les inquiéter.

— Tu n'as quasiment pas touché à ton assiette, protesta grand-papa. Essaie de manger un peu plus, Casey.

Je soupirai.

Grand-maman se leva et emporta mon assiette avant que j'aie pu faire un geste. Elle la vida dans la poubelle et la rangea dans le lave-vaisselle.

— Je sais que c'est dur pour toi, ma chérie. Mais je suis fière de toi, parce que tu essaies quand même. C'est la seule manière de t'en sortir. Tu dois accepter de quitter ta zone de confort. Amène-nous ce garçon. Tu nous le présenteras, et ton grand-père lui montrera sa collection d'armes à feu... ça l'encouragera à te traiter comme il faut !

Soulagée, je me laissai aller à rire. La conversation enfin close, je sentis la tension retomber.

— D'accord. Si jamais on se revoit, lui et moi, je le lui proposerai.

Cette promesse ne me coûtait rien, car je savais bien que ça n'arriverait pas. D'ailleurs, je n'avais pas précisé *quand* j'inviterais Daniel.

Je l'aidai à débarrasser puis leur fis la bise à tous les deux.

— À vendredi prochain.

— Envoie-moi un texto si tu as besoin de quoi que ce soit, me rappela grand-maman en me tapotant l'épaule.

J'avais un grand sourire en retournant à ma voiture. Je repartis vers chez moi, une musique douce en fond sonore. Mais les mots de mes grands-parents me trottaient dans la tête, me forçant à les écouter.

« Laisse-lui sa chance. »

Devais-je prendre ce risque ? Sa présence était une telle libération... Pourtant, me prendre au jeu serait dangereux. Je le connaissais à peine. En plus, j'avais soufflé le chaud et le froid au cinéma. Je l'avais même carrément repoussé.

Rien ne disait qu'il allait faire comme grand-papa et me poursuivre de ses assiduités. Mais je ne pouvais m'empêcher de le souhaiter, au fond de moi...

Chapitre 7

J'avais l'estomac noué en pénétrant dans la salle de philo le lundi suivant. Mme Wilkins n'était pas encore arrivée, et la classe n'était qu'à demi-pleine. Bien sûr, j'étais un peu en avance. Je préférais être là avant Daniel : ça m'évitait de devoir passer devant lui et le frôler pour me glisser à ma place.

Et puis, je voulais le voir entrer dans la salle. C'était ridicule, mais je n'y pouvais rien. Je ne lui avais pas reparlé depuis le cinéma en plein air, et je n'avais aucune idée de ce qu'il me dirait.

Je tentai de me lisser les cheveux et pinçai les lèvres pour vérifier l'état de mon gloss. En voyant débarquer Amanda sur des chaussures à talons compensés vertigineuses, moulée dans un petit haut et vêtue d'une jupe translucide, je sentis mes joues s'empourprer. Je ne valais pas tellement plus cher qu'elle : j'avais moi aussi apporté un soin particulier à mon apparence ce matin-là, en espérant qu'il me remarque. J'avais choisi la chemise qui mettait le plus mes formes en valeur et mon jean le plus ajusté. Et pour couronner le tout, je portais mes Converse. Gênant.

Daniel entra, en tee-shirt blanc et jean délavé. Ses cheveux étaient humides, comme s'il sortait de la douche. Il tenait son sac négligemment sur une épaule. Je me forçai à détourner le regard et à contempler mon cahier, regardant les lignes bleues sans les voir. Je tentai de calmer les battements de mon cœur.

Il se laissa tomber sur le siège devant moi, et je m'autorisai à lever les yeux. Une goutte d'eau coula le long de sa nuque, absorbée par son col. Je retins mon souffle.

— Salut, lançai-je d'une voix un peu trop rauque à mon goût.

Il se tourna vers moi et m'adressa un sourire poli mais pas très chaleureux qui m'attrista.

— Coucou, répondit-il.

— Daniel, roucoula Amanda en croisant les jambes pour dévoiler ses cuisses fuselées, je n'ai pas très bien compris ce qu'on devait faire pour aujourd'hui. Est-ce que je peux regarder dans ton cahier ?

Il se mit à chercher la bonne page, et elle tira sa table près de la sienne. Ils engagèrent une conversation, penchés l'un vers l'autre. Je restai pétrifiée sur ma chaise. Je culpabilisais, et j'étais un peu perplexe. Je n'avais pas vraiment envie qu'il s'intéresse à moi, n'est-ce pas ? Ça m'aurait gênée. Il était trop perspicace, me forçant à m'aventurer là où je ne voulais pas.

Mais le voir parler avec Amanda, regarder ses doigts effleurer le papier comme ils avaient caressé ma peau... C'était de la torture.

J'étais jalouse.

Jalouse et idiote parce que j'étais incapable de maîtriser cette émotion. La première image qui m'était venue en me réveillant, c'était son visage. Ses lèvres et ses yeux, et puis son rire, ses propos à la fois érudits et décalés. Ses tentatives pour me mettre à l'aise à la soirée et dans sa voiture. Le frôlement de ses doigts sur les miens. L'intensité avec laquelle il parlait de ce qu'il voyait, de ce qu'il ressentait. Il avait quelque chose de fascinant. Et je n'arrivais pas à m'en débarrasser.

Et voilà que j'avais été prise de vitesse. Amanda allait lui laver le cerveau avec ses longs cils, ses

petits pieds et ses fossettes. Il allait craquer devant son charme effronté. Et ça aussi, ça m'agaçait : qu'il puisse passer d'un baiser avec moi à cette conversation où il semblait n'avoir d'yeux que pour elle. Je savais que je me montrais injuste, mais c'est ce que je ressentais. Il respectait mon souhait en me fichant la paix, mais à présent que j'étais confrontée aux faits je me rendais compte que ce n'était pas du tout ce que je voulais.

Pfff... J'avais besoin de me changer les idées.

Par bonheur, Mme Wilkins choisit ce moment pour entrer, vêtue d'une chemise blanche élimée et d'un pantalon large en patchwork cousu main, sa tresse ébouriffée pendant sur son épaule. Elle laissa tomber son énorme sac sur son bureau.

— Bon, mettons-nous au travail. Nous avons beaucoup de choses à voir aujourd'hui.

Je fis de mon mieux pour me concentrer pendant tout le cours. Je recopiai soigneusement ce qu'elle gribouillait au tableau dans un grand nuage de poussière de craie. Je parvins presque à ne plus regarder le dos fin et tonique de Daniel, ses bras dont les muscles bougeaient lorsqu'il prenait des notes. Il ne cessait de se passer la main dans les cheveux en réfléchissant.

Je finis par reposer mon stylo avec un soupir. J'étais vraiment ridicule. Je devais arrêter de penser à lui. Tout de suite. J'ouvris mon manuel et me penchai sur les mots, les relisant en boucle, tentant de forcer mon esprit à comprendre ce qu'ils pouvaient bien signifier.

Mais j'étais tout simplement incapable de me concentrer. Et je savais parfaitement pourquoi. La cause se tenait à quelques centimètres de moi.

L'aiguille tournait lentement, une minute à la fois. Je mâchouillais mon crayon, contemplais le tableau, et faisais de mon mieux pour ne pas penser à Daniel et à notre merveilleux baiser. Ou à la façon dont j'avais complètement gâché la soirée. J'aurais voulu revenir en arrière pour réparer ça. Mais comment ?

Mme Wilkins toussota, ramenant mon attention sur elle. Elle nous regarda, contrariée.

— Vous êtes bien silencieux, aujourd'hui. Est-ce que vous seriez déjà démotivés ? Le semestre ne fait pourtant que commencer...

Je me sentis rougir sous son regard perçant.

Elle finit par soupirer et nous faire signe de partir.

— Filez. N'oubliez pas de lire le chapitre suivant dans le manuel. Je vous rappelle que je peux faire une interro n'importe quand sans prévenir !

Tout le monde rangea ses affaires à toute vitesse, soulagé de pouvoir s'enfuir. Je me levai, sans regarder Daniel, toujours assis. J'étais tellement gênée que je pouvais à peine respirer.

Je venais juste de passer devant lui pour sortir lorsqu'il m'attrapa doucement par le bras.

— Eh, attends un peu, appela-t-il.

Il se leva, une lueur bien plus chaude dans le regard qu'à son arrivée. Pourtant, je ne parvenais pas à savoir ce qu'il pensait. Je lui adressai un signe de tête, alors que mon pouls battait si fort à mes oreilles qu'il me semblait entendre le bruit de l'océan.

— Je suis vraiment désolé, pour l'autre soir, s'excusa-t-il encore.

— Non, non, je t'en prie. Ce n'était pas ta faute. C'est juste que je... Je...

— Tu es... tu es libre, vendredi ? demanda-t-il en rougissant un peu.

— Euh... oui, répondis-je, la gorge sèche.

Je travaillais en alternance avec un deuxième DJ, qui assurait quelques week-ends par-ci par-là. C'était justement son tour.

Est-ce que Daniel voulait sortir avec moi ?

Il me lâcha le bras, enfonça les mains dans ses poches et reprit :

— J'ai deux billets pour un concert d'électro-house, avec un nouveau DJ. C'est un gars du coin, et il commence à avoir pas mal de succès. Ça sera sûrement super. Je me demandais si ça t'intéresserait...

Un rendez-vous.

J'étais à la fois impatiente et anxieuse. Il souhaitait me revoir. Malgré ce qui s'était produit la fois précédente. En plus, il me proposait de la musique : mon point faible !

Je ne pouvais pas dire non à un concert.

Ni à Daniel. Malgré tous mes efforts, j'avais envie de passer du temps avec lui.

— Ça a l'air cool, parvins-je à répondre d'une voix posée.

Pendant un bref instant, il me regarda, les yeux mi-clos, puis il m'adressa ce sourire espiègle que je commençais à bien connaître.

— Super. Je passe te chercher à quelle heure ? Tu veux aller dîner d'abord ?

Ah, zut. Je dînais chez mes grands-parents tous les vendredis, et il n'était pas question de les laisser tomber. Malgré ma promesse, je n'étais pas prête à leur présenter Daniel.

— Euh... on peut se retrouver sur place ? J'ai des trucs à faire avant.

— Parfait. J'ai hâte d'y être !

Il ne me lâchait pas des yeux, et bien que les étudiants aient commencé à entrer, je ne parvenais pas à me détourner.

— Moi aussi, murmurai-je.

J'étais toujours incapable de me concentrer.

La semaine s'était étirée interminablement. La veille au soir – jeudi – j'avais passé une éternité plantée devant mon placard, à essayer de choisir ma tenue pour ce soir. Pour mon rendez-vous.

Mon rendez-vous avec Daniel.

Je ne me souvenais même pas de mon dernier rendez-vous romantique. Alors que je quittais mon dernier cours de commerce, dans un soleil éblouissant, et que je traversais le campus pour aller chercher ma dose de caféine au *Coffee Baby*, je me replongeai dans mes souvenirs. J'avais passé beaucoup de temps avec Jacob lors du premier semestre de deuxième année, mais on n'était vraiment sortis qu'une ou deux fois. Pour manger une pizza ou aller voir un film, ce genre de choses.

Rien qui ressemble au rendez-vous de ce soir. Écouter de la musique avec quelqu'un, ça me semblait étrangement intime.

Je traversai la pelouse luxuriante. Des groupes d'étudiants se retrouvaient tout autour de moi, les filles moulées dans des tenues provocantes et perchées sur des talons démesurés. Partout fusaient des

rires et des plaisanteries sur les profs, les camarades de promo ou les cuites du week-end précédent. Je me sentis soudain le cœur léger.

À cet instant, j'avais l'impression d'être comme eux : impatiente et nerveuse à l'idée des festivités de la nuit. Pour une fois, ce n'était pas moi le DJ. J'allais partager l'expérience intense de la musique avec Daniel.

Je remontai mes livres sur ma hanche et pris la direction du café.

Il y faisait froid et sombre par rapport à l'extérieur. Les tables étaient occupées par des groupes d'étudiants qui bavardaient, et leurs conversations me parvenaient dans l'air chargé d'effluves.

Je me dirigeai vers le fond, qui paraissait plus calme, et trouvai une place à une table presque vide. À l'autre bout, un couple de garçons se dévorait des yeux, sans se préoccuper de moi. Je me plongeai dans mon cahier de finance afin de ne pas les déranger.

Avant que j'aie pu passer ma commande, une voix joyeuse me héla.

— Il me semblait bien que c'était toi ! s'écria Megan en accourant vers moi, les cheveux relevés en deux adorables petits chignons sur les côtés. Elle portait un jean slim taille basse et un tee-shirt bleu marine. Pour la millième fois, je lui enviai sa beauté décontractée, sa façon d'illuminer la pièce par son seul sourire.

Megan était toujours de bonne humeur. Elle avait une grâce naturelle. Peut-être que je pourrais m'inspirer d'elle pour être à l'aise avec Daniel ce soir. Peut-être qu'elle me donnerait des conseils...

Mais j'hésitais pendant qu'elle s'installait près de moi avec son gobelet de café. Si je lui en parlais, elle ne me lâcherait plus avant d'avoir eu tous les détails. Est-ce que j'étais prête à m'ouvrir à elle ? À la laisser entrer dans ma vie ?

— Enfin vendredi ! soupira-t-elle. Ouille, c'est chaud !

Elle reposa son café, enleva le couvercle et se mit à souffler sur le breuvage bouillant avant d'ajouter :

— Tu travailles, ce week-end ? Si c'est le cas, j'ai bien envie de venir t'écouter.

— Pas ce soir, mais demain oui, répondis-je en frottant mes mains moites sur mon jean.

Parler avec elle me rendait anxieuse. Comment avais-je pu oublier à ce point ce que c'est que d'avoir une conversation normale avec quelqu'un ? Raconter sa journée, évoquer ses pensées et ses sentiments ?

Enfant, j'étais un vrai moulin à paroles.

Avant.

— Ça va ? s'inquiéta-t-elle. Tu as l'air contrariée.

— Je suis un peu nerveuse... Je sors ce soir... avec un garçon.

Elle écarquilla les yeux si fort qu'il me sembla qu'ils allaient jaillir de leurs orbites. Puis elle se tâta le front.

— Est-ce que j'ai des hallucinations ? s'écria-t-elle en riant. Mais pourquoi tu es nerveuse ? Et c'est qui, d'abord ?

J'avais des palpitations. Si parler avec Megan me mettait dans cet état, qu'est-ce que ça serait plus tard, quand je serais avec lui ?

— Daniel, le garçon avec qui j'étais à la soirée. Il est en philo avec moi.

Elle me regarda avec douceur et me caressa le bras.

— Ça va aller. Il en pince pour toi. Ça se voyait dans ses yeux, l'autre soir. Tu vas passer un bon moment, tu verras.

Je me détendis un peu et me forçai à respirer lentement. Je n'allais pas faire une attaque de panique pour si peu. J'avais la situation en main. Il ne s'agissait pas de se marier, juste de sortir un soir. J'en étais parfaitement capable.

— Merci, dis-je dans un souffle.

— Et vous allez faire quoi, alors ?

Elle m'écouta, hochant la tête avec enthousiasme, pendant que je lui parlais du lieu de rendez-vous. Je dois reconnaître que la voir si contente pour moi me permit de me sentir moi aussi envahie par l'impatience. Je ne connaissais pas ce DJ, alors c'était doublement intéressant pour moi. Je pourrais voir un collègue au travail, et peut-être y puiser de l'inspiration.

— Je ne sors pas tout de suite, ce soir, donc j'ai le temps de m'occuper de tes cheveux et de te maquiller, dit-elle.

— Rien de trop extravagant, d'accord ?

Après tout, je devais d'abord aller dîner chez mes grands-parents.

— Parole de scout, répondit-elle.

— Tu as été scoute ?

— Jamais de la vie ! Je déteste la vie au grand air. Mais je trouvais que ça appuyait bien mon propos.

J'éclatais de rire, de plus en plus détendue.

— Je vais me chercher un café. Tu veux quelque chose ?

— Non merci. Je surveille tes affaires.

Je m'approchai de la file d'attente et jetai un coup d'œil à Megan. La conversation avait été moins difficile que ce que je craignais. J'étais persuadée qu'elle allait m'assaillir de questions indiscretes, mais au lieu de ça elle s'était contentée de m'écouter avec intérêt.

Je l'avais peut-être mal jugée. Les joues en feu, je sentis la culpabilité m'envahir.

Ces derniers temps, je n'avais cessé de juger trop vite les gens qui m'entouraient. Certes, ça m'apportait de la sécurité, mais ça ne me rendait pas heureuse pour autant. Bavarder avec Megan m'avait ôté un poids. Elle avait raison : j'allais certainement passer une excellente soirée. Daniel ne se montrerait pas insistant : je lui avais clairement fait comprendre que je n'étais pas prête à aller trop loin, et ça ne l'avait pas empêché de m'inviter.

Mon café à la main, je retournai vers Megan, bien décidée à lui demander des conseils pour ne pas laisser l'anxiété me gâcher cette sortie.

Chapitre 8

À deux rues de la boîte, je commençai à entendre la musique. La sentant vibrer jusque sous ma peau, je ne pus réprimer un sourire.

Daniel avait proposé qu'on se retrouve devant la discothèque. Bien que l'endroit se situe au centre-ville, j'avais réussi à trouver une place pour me garer. L'établissement n'était pas grand, mais une multitude de clients allaient et venaient par la porte et sur le trottoir. La foule était très mélangée : punks, B.C.B.G., hipsters... tout ce petit monde se côtoyait sans problème. C'était un peu surréaliste.

L'air doux du soir me caressait les bras. Je portais un débardeur à paillettes et un jean. Megan m'avait fait les gros yeux en constatant que j'avais choisi une tenue très basique, mais je n'avais rien voulu savoir. Elle s'était rattrapée sur le maquillage et la coiffure. J'avais l'air d'une pin-up, avec des boucles et des anglaises. Elle m'avait mis un rouge à lèvres vif, un peu d'ombre à paupières et un trait d'eye-liner. Elle m'avait même prêté son rouge préféré pour que je puisse me remaquiller en sortant de table. Je luttai pour ne pas laisser ma confiance en moi s'évaporer.

J'avançai sur le trottoir à la recherche de Daniel. Il me fallut une minute pour repérer sa silhouette familière appuyée contre un mur de briques. Sa chemise noire moulante, dont il avait roulé les manches, révélait les muscles de ses bras. Je distinguais ses clavicules, le petit creux à la base de son cou, par l'entrebâillement du col déboutonné. Il avait les cheveux ébouriffés, juste ce qu'il faut. Dans le halo du lampadaire, on aurait cru qu'il avait une auréole.

Lorsqu'il me vit, son visage s'illumina d'un sourire. Il s'écarta du mur pour venir à ma rencontre.

— Tu es superbe, dit-il.

J'avais du mal à l'entendre, dans le brouhaha ambiant. Il me regarda de la tête aux pieds, les yeux mi-clos.

— Merci. Toi aussi, bredouillai-je, le cœur battant.

Megan m'avait conseillé de garder une certaine distance ce soir-là. Il fallait laisser Daniel me courir après : ne pas le repousser, mais ne pas lui rendre la tâche trop facile non plus. Apparemment, les garçons aimaient chasser. Je n'étais pas trop sûre que ce soit vrai. Mais d'un autre côté, mon grand-père confirmait cette théorie.

Dans tous les cas, je devais prendre les choses avec désinvolture et ne lui montrer mon intérêt que petit à petit, si j'en ressentais l'envie. Ça, je pouvais le faire : être distante était ma marque de fabrique.

Il sortit les billets de sa poche dans un geste théâtral et m'en tendit un.

— Il n'y a pas de places assises, bien sûr. Ils n'en sont qu'à la première partie. C'est un groupe local. Je ne sais plus comment ils s'appellent.

J'acquiesçai et me retins de me passer la main dans les cheveux. Megan m'avait répété que je devais paraître sûre de moi, et ne pas douter de ma coiffure ou de mes vêtements. Je savais que ce serait plus difficile. Mais je pouvais au moins faire semblant.

Du moins, je l'espérais.

Il vint se placer à mes côtés. L'odeur fraîche de son eau de toilette me chatouilla les narines, me faisant tourner la tête. Pendant un instant, je dus lutter pour ne pas me précipiter vers lui afin de respirer encore son parfum. Il posa une main en bas de mon dos, me donnant des petits frissons de plaisir. Je percevais la pression de ses doigts à travers mon débardeur.

Si sentir son parfum et ses doigts dans mon dos me mettait dans cet état, allais-je réussir à me tenir convenablement pendant le reste de la soirée ?

Nous entrâmes dans la file d'attente. Je devinais son corps tout contre le mien. Autour de nous, les gens se bousculaient et s'interpellaient, agitant les bras et riant dans le vacarme de la boîte de nuit. Une ou deux fois, quelqu'un me rentra dedans, et lorsque je reçus un coup de coude dans le ventre, une douleur fantôme se réveilla, me faisant haleter.

Je pris le temps de respirer calmement pour chasser la panique qui montait. Tout allait bien. J'étais guérie, je n'avais plus mal, et rien ne me menaçait.

— Désolé pour la foule, me chuchota Daniel. C'est la folie...

Sa présence me rassurait. J'avais l'impression que son corps formait une barrière protectrice autour de moi. Je me concentrai sur son parfum, son contact, pour ne plus penser à mes angoisses.

En quelques minutes, je parvins à me détendre. Je lui adressai un sourire reconnaissant. Notre tour d'entrer arriva. Nous tendîmes nos billets et franchîmes la porte.

L'assistance était nombreuse, bien plus qu'au *Mask*. C'était intimidant. Je me sentais submergée. Daniel devina ma terreur, et il m'emmena à l'écart, le long d'un mur, où la foule était moins dense. Je me remis à respirer.

— Je vais nous chercher des boissons, dit-il en m'effleurant le coude.

J'aurais voulu qu'il laisse sa main là. Je le regardai s'éloigner rapidement vers le bar. Je ne parvenais pas à détacher mes yeux de lui, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans la foule. Il faisait une chaleur étouffante, mais c'était plus supportable que ce que j'avais craint. Un petit filet d'air frais filtrait par les bouches d'aération. Je regardai tout autour de moi, me forçant à prendre conscience de mon environnement. Les gens riaient et dansaient, de façon sexy ou rigolote, imitant la gestuelle mécanique d'un robot.

Le groupe était plutôt pas mal. Ils faisaient un genre de techno avec un chanteur, un percussionniste, et un troisième musicien au synthétiseur. Les paroles étaient simples, mais entêtantes, et je me surpris à bouger au rythme de la mélodie.

Personne ne prêtait attention à moi. Je n'étais qu'un visage anonyme parmi tant d'autres. Nous étions réunis par l'amour de la musique. Toute tension envolée, je me laissai porter par la mélodie.

Quelques minutes plus tard, Daniel revint, une bière dans une main et un verre d'eau dans l'autre – avec une rondelle de citron. Il me le tendit.

— Tiens.

Il n'avait pas oublié. C'était un détail, mais ça me fit plaisir.

— C'est parfait. Merci, dis-je avant de prendre une gorgée rafraîchissante.

Nous restâmes côte à côte un moment, sirotant nos boissons, profitant de l'ambiance. Un silence confortable s'était installé entre nous, entrecoupé de commentaires sur les chansons que nous écoutions.

Le groupe joua son dernier morceau, et un disque de musique électronique se déversa dans les haut-parleurs pendant que le DJ faisait quelques réglages.

— Ça te plaît, jusqu'ici ?

— Beaucoup ! criai-je pour couvrir le bruit.

J'avais un sourire béat, en partie à cause de la musique, et en partie parce qu'il était près de moi.

Bon, d'accord. Surtout parce qu'il était là.

— Dis-moi, pourquoi est-ce que tu as choisi Smythe-Davis pour faire tes études ? demanda-t-il en portant sa bouteille à ses lèvres.

— Ce n'est pas trop loin de chez mes grands-parents, avouai-je.

J'espérais que ça ne faisait pas trop bête, mais c'était important pour moi.

— J'ai décroché une bourse, aussi, et ça a pesé dans la balance, ajoutai-je.

— Ma famille vit au sud de Cleveland. Ça me plaît de pouvoir leur rendre visite facilement tout en étant assez loin pour avoir ma vie. J'aime beaucoup le nord de l'Ohio.

— Tu as fait de bonnes photos, ces derniers temps ? m'enquis-je, repensant à notre conversation dans la voiture.

Et à notre baiser. Ce qui me fit rougir.

Il regarda soudain ma bouche, les lèvres entrouvertes. Je repris mon souffle, un peu affolée. De toute évidence, ses pensées avaient suivi le même cours que les miennes.

— Oui, ce week-end je suis allé traîner du côté du musée des beaux-arts. J'ai aussi fait un tour dans les jardins internationaux. J'ai vu des gamins danser dans une mare de boue. Ils étaient sales de la tête aux pieds, mais ça ne les gênait pas. C'était mignon.

J'étais un peu soulagée qu'il n'ait pas mentionné le baiser. Et un peu frustrée aussi. J'étais vraiment noyée dans mes émotions, incapable de savoir ce que je voulais. Je brûlais d'envie et en même temps je bridais mes envies. J'étais en train de me rendre folle avec toute cette indécision.

— Je te montrerai des photos, tout à l'heure, si tu veux. J'en ai quelques-unes dans mon téléphone.

La musique s'arrêta et nous nous tournâmes vers la scène.

— Mesdames et messieurs, cria une voix grave dans le box de DJ. Je suis DJ Enrique. C'est l'heure de casser la baraque !

La foule répliqua par un rugissement de joie, et les mains se levèrent aussitôt. Apparemment, DJ Enrique avait de nombreux fans. Je me concentrai sur lui, observant ses interactions avec le public. Il avait une présence magnétique. C'était un homme aux cheveux courts et aux longs cils fournis. Il portait son casque autour du cou, un écouteur appuyé contre l'oreille alors qu'il lançait le premier morceau.

Des basses puissantes et sensuelles s'échappèrent des enceintes, et les gens se mirent à danser. Il ajouta graduellement différentes pistes de musique électronique, mais la basse restait prédominante. Je fus aussitôt sous le charme.

— J'adore ! me confia Daniel en finissant sa bière.

Il jeta la bouteille dans une poubelle et me débarrassa de mon verre qu'il posa sur une petite table. Puis il me prit par la main.

— Viens danser.

— Oh, non, je ne sais pas..., bredouillai-je, le souffle court.

— Rien qu'une chanson, supplia-t-il en se penchant vers moi.

Son parfum se mêlait dans mon esprit avec la musique et la chaleur qui régnait dans la pièce.

Le morceau était si sensuel que je me sentis envahie de désir. Je n'avais jamais dansé devant des gens – du moins, pas depuis mon enfance, quand je ne me demandais pas sans cesse de quoi j'avais l'air.

Il sourit, son irrésistible fossette refaisant une apparition.

— Allez, rien qu'une chanson.

J'acquiesçai sans savoir pourquoi. Je me laissai guider vers le bord de la piste. Par bonheur, il ne m'entraîna pas au milieu, où je me serais sentie mal à l'aise. Une main posée avec légèreté sur ma hanche, il se mit à bouger. Je restai plantée une seconde avant d'osciller à mon tour.

J'étais terriblement gênée... j'avais l'impression d'agiter mes grands bras raides comme un robot. C'était tellement affreux que je préfèrai m'arrêter.

— Ferme les yeux, me conseilla Daniel. Tu réfléchis trop, ça se voit dans ton regard. Alors ferme les yeux et laisse-toi aller.

Je me contentai de froncer les sourcils.

— Fais-moi confiance.

Je savais qu'il avait raison. Je m'exécutai avec un soupir. Pendant de longues secondes, je me concentrai sur les basses, le parfum de Daniel, le contact de sa main sur ma hanche.

J'oubliai tout le reste pour me fondre dans la musique. Je me retranchai dans cet endroit en moi où rien ne pouvait m'atteindre, où j'étais heureuse. Je levai les mains au-dessus de la tête.

Il ne fallut que quelques instants pour que je sente la chaleur du corps de Daniel contre le mien. Nous nous rapprochâmes, un millimètre à la fois. Finalement, mes tétons rencontrèrent son torse et mon bassin vint appuyer contre le sien. Je refusai d'ouvrir les yeux, bien que mon corps réponde au sien, le désir montant de part et d'autre. Daniel ne fit pas un mouvement pour me serrer plus près de lui. Il me laissa l'initiative. Il se contenta de presser ses doigts un peu plus fort sur ma hanche.

Quand enfin j'ouvris les yeux, je m'aperçus qu'il me regardait, les pupilles dilatées de désir. Je repris mon souffle et laissai tomber mes bras, posant une main sur son épaule. Il déplaça la sienne vers le bas de mon dos, mais toujours sans m'attirer plus près. Nous ne parlions pas, mais mille émotions circulaient entre nous.

Il me laissait décider à quel rythme j'étais prête à aller. J'aimais le pouvoir que ça me conférait. Je voyais dans ses yeux et à la façon dont sa gorge palpitait qu'il avait envie de moi. Et mon pouls battait à l'unisson du sien. La musique nous environnait, nous transperçait. Je haletai.

Je posai mon autre main sur sa taille, me collant contre lui. Il m'embrassa le front. J'étais tellement surprise par la douceur de ce geste que mon cœur se serra.

Soudain, quelqu'un me bouscula. J'étais si absorbée par cet échange avec Daniel que je n'avais rien remarqué d'autre. Mais je pris alors conscience que nous étions entrés sur la piste de danse, et que la foule nous entourait à présent de toutes parts. Je n'avais pas l'habitude de m'abandonner comme ça.

En temps normal, j'étais dans le box de DJ, surveillant le public sans jamais m'y mêler. Je contrôlais la musique, et je ne me laissais pas aller à la ressentir de l'intérieur.

Le rythme changea. Daniel sourit et leva les bras. Je l'imitai. Tout autour de nous, les gens dansaient avec frénésie.

Et je compris enfin.

À présent que j'étais au cœur du public, épousant ses mouvements... Je compris pourquoi les gens aimaient venir danser au *Mask*. Ce qui faisait qu'ils en redemandaient, qu'ils se lâchaient, qu'ils se fondaient dans la musique. C'était comme une ivresse, une folie collective dont j'avais toujours eu envie sans jamais en être consciente.

Envahie par la sensualité, je me serrai contre Daniel. J'avais l'impression de planer sous l'effet du désir. Il passa les bras autour de ma taille et m'effleura le front du bout des lèvres, puis l'oreille et le cou. Je me cambrai au-devant de lui en le tenant par la ceinture de son jean.

Je brûlais de me rapprocher encore.

Il se baissa pour lécher la sueur qui perlait sur mon épaule. Je réprimai un gémissement. Il me regarda. Nous étions tous deux éperdus de désir.

J'entendais le sang battre dans mes tempes. Je sentais une bosse révélatrice sous son pantalon. Pendant un instant, j'eus envie de le caresser. De savoir exactement à quel point il bandait. À quel point je le faisais bander.

Ça allait trop vite. J'allais me noyer dans mes émotions si je ne m'arrêtais pas tout de suite. J'avais tellement envie de lui... Envie et peur en même temps. Je ne pouvais pas me permettre de me laisser distraire.

Je me souvenais de la dernière fois que je m'étais laissée aller comme ça avec lui. Ça avait mal fini : il avait failli découvrir mon terrible secret.

Je m'écartai et essuyai mon front moite.

— J'ai un peu chaud. Je vais sortir prendre l'air.

— Tout va bien ?

— Oui. Ça va, merci, bredouillai-je en cherchant à reprendre mon souffle. Je... je suis désolée.

Je traversai la foule qui m'oppressait pour me diriger vers la sortie.

Dehors, il faisait chaud, mais l'air était pur et le trottoir désert. J'étais couverte de transpiration, à cause de la chaleur de la boîte, de la danse. Et de mon désir pour Daniel.

Pourquoi est-ce que j'avais abaissé mes défenses aussi facilement ?

Il me faisait perdre la tête. Je trouvais effrayant de voir à quel point je m'étais rapprochée de lui en si peu de temps.

— Casey ? appela-t-il dans mon dos.

Je me tournai vers lui, m'efforçant de sourire de mon mieux.

— Désolée. Je suis désolée... Il faisait chaud, et il y avait beaucoup de monde...

Sans parler de mes sentiments qui avaient pris le dessus.

— Est-ce que je te plais ? demanda-t-il de but en blanc.

— Euh... quoi ?

Il s'approcha un peu. Une fois de plus, il faisait attention à ne pas me bousculer ; il gardait ses distances. C'était tellement gentil de sa part... J'avais un peu honte.

— J'ai du mal à savoir. Tu es un peu ambiguë. Parfois, j'ai l'impression que tu ne veux plus avoir affaire à moi. Surtout quand ça devient un peu... un peu chaud, entre nous.

Je rougis. Je m'apprêtais à répondre, mais il ne m'en laissa pas le temps.

— Mais à d'autres moments, quand tu te laisses aller, je crois que tu ressens la même chose que moi. Alors j'avais envie de savoir, de t'entendre me le dire.

Chapitre 9

Daniel semblait lire jusqu'aux tréfonds de mon âme. Son regard perçant me voyait tout entière, avec mes peurs, mes désirs, ma haine de moi-même et ma façon de mentir pour faire comme si tout allait bien. Ce qui n'était pas vrai. Loin de là.

Ma tension et mon angoisse vis-à-vis du sexe se transformèrent en panique.

— Oui, tu me plais. Mais je préférerais que ça ne soit pas le cas, répondis-je sans réfléchir.

À peine avais-je prononcé ces mots que je les regrettai. Ce n'était pas exactement ce que je voulais dire – en tout cas, pas comme ça.

Son sourire s'effaça, et l'éclat de ses yeux diminua.

— Pourquoi est-ce que ça t'embête que je te plaise ? me demanda-t-il non sans curiosité.

Un groupe de filles passa près de nous en gloussant. Deux d'entre elles ne se gênèrent pas pour reluquer Daniel de la tête aux pieds. J'éprouvai un nouvel accès de jalousie. J'étais bien consciente de mes sentiments, et je ne pouvais pas les nier. J'avais envie de sortir avec lui, mais je ne voulais pas en avoir envie. Pourtant, je ne voulais pas non plus qu'il sorte avec quelqu'un d'autre que moi. Pfff.

Il n'accorda pas un regard aux demoiselles.

Daniel voulait savoir ce qui m'angoissait tellement dans le fait qu'il me plaise. Et moi, je me demandais pourquoi il ne prenait pas ses jambes à son cou. Que faisait-il encore en ma compagnie, alors que je ne cessais de souffler le chaud et le froid ? Pourquoi ne cherchait-il pas plutôt quelqu'un de normal, bien dans sa peau ?

Daniel éclata de rire, toute tension envolée. Sa réaction m'étonna.

— Écoute, je ne veux pas gâcher cette super soirée, dit-il en me caressant la main. J'ai passé un excellent moment avec toi. On n'a qu'à y retourner, et prendre les choses comme elles viennent. On peut danser ou regarder les gens, comme tu préfères. Et je ne t'embêterai pas.

Il m'effleurait la paume du bout du pouce, me donnant des frissons. Ses paroles m'aidèrent à me calmer. Est-ce qu'il le pensait vraiment ? C'était une sacrée volte-face.

— Tu es sûr ? demandai-je, incertaine.

— Tout ce que je veux, c'est m'amuser et passer du temps avec toi. Rien de plus.

Il s'approcha pour me regarder. Il semblait sincère.

Je finis par acquiescer. C'était un parfait gentleman : il acceptait mes accès de panique sans me culpabiliser. Certes, je voyais qu'au fond, il aurait voulu me pousser, m'inciter à lui raconter ce qui n'allait pas. Peut-être qu'il se rendait compte que ce n'était pas le bon moment. Quelle qu'en soit la raison, j'étais contente de ce sursis.

Je le suivis à l'intérieur.

Le reste de la soirée se déroula de façon plus détendue que ce que j'aurais craint. Le DJ enchaînait les mélodies. Nous restâmes en lisière de la foule, à siroter une bière ou de l'eau en battant la mesure. Il n'insista ni pour parler ni pour danser, bien que je le voie de temps en temps me glisser un regard

du coin de l'œil.

Il brûlait de me dire quelque chose, mais il se retint.

Il était 2 heures passées quand le concert prit fin. Je m'étais bien amusée, mais ça ne m'empêchait pas d'être épuisée. J'étais vidée par l'émotion et le désir inassouvi. Tout ce que je voulais, c'était prendre une douche, me blottir dans mon lit, et dormir.

Daniel me raccompagna à ma voiture.

— Ça ne te dérange pas que je t'escorte jusque chez toi ? demanda-t-il en rougissant. Je veux être certain que tu rentres sans encombre. Il est vraiment tard.

Son embarras était touchant. Incapable de parler sous l'effet de l'émotion, je me contentai de hocher la tête. Je levai la main vers son visage et lui effleurai la joue pendant une fraction de seconde.

Il me suivit en voiture jusque chez moi. Après m'être garée, je sortis de mon véhicule. Il s'arrêta à quelques places de là et vint me rejoindre, sans prendre la peine d'éteindre son moteur. Il me sourit, apparemment heureux de sa soirée.

— Merci d'avoir accepté mon invitation, dit-il.

Un petit vent frais s'était levé, lui ébouriffant les cheveux et séchant la sueur sur mon cou et mon dos.

— Merci à toi de m'avoir invitée...

— J'aime bien ta coiffure, dit-il en enroulant une de mes mèches autour de son doigt.

Il s'approcha encore et me prit le visage entre ses mains avec une infinie douceur. Ses gestes étaient lents, comme s'il voulait s'assurer de mon assentiment. Il posa tendrement ses lèvres sur les miennes, puis sur les commissures. Je me serrai contre lui et entrouvris la bouche. Mais il s'écarta presque aussitôt et me caressa la joue avant de s'éloigner.

— Bonne nuit, Casey, me lança-t-il avant de retourner à sa voiture avec un dernier signe de la main.

Je restai immobile quelques minutes, savourant le souvenir de ce contact. C'était un baiser chaste, qui n'avait pas la même passion que celui que nous avions échangé dans sa voiture. Et pourtant, il me bouleversait davantage.

Je me passai un doigt sur la bouche, puis me dirigeai vers l'appartement et ouvris la porte. Le sac de Megan trônait sur la console : elle était de retour. Je souris à l'idée que c'était bien la première fois qu'elle rentrait avant moi. Elle serait vraiment fière de moi lorsque je lui raconterais la soirée le lendemain.

Je laissai tomber mes clefs et mon sac à côté du sien, et réfléchis. Ça alors... la perspective de lui en parler ne m'avait même pas fait reculer.

J'entrai dans la douche et fis couler de l'eau fraîche. C'était agréable après avoir eu tellement chaud dans la boîte de nuit. Mes doigts pleins de savon passèrent sur mes cicatrices. C'était incroyable comme il m'avait mise en émoi alors que nous dansions. J'avais un peu peur, c'est vrai. Mais par-delà ce sentiment, une autre émotion bouillonnait dans ma poitrine chaque fois que je pensais à lui. Que je le voyais. Que je le touchais.

Je ne pouvais nier l'attirance que j'éprouvais pour lui.

Après m'être rincée et séchée, j'enfilai un débardeur et un boxer et m'allongeai sur mon lit.

J'avais encore le tournis. Je n'arrivais pas à me sortir Daniel de la tête. J'aimais sa franchise... ses yeux... ses mains qui me caressaient le dos. Sa bouche brûlante sur la mienne.

Comme moi, Daniel était plein de contradictions. Il me poussait dans mes retranchements, puis me laissait tranquille. Mais une chose était sûre : il me gardait sur des charbons ardents.

Quand je m'endormis, j'avais encore le sourire aux lèvres.

J'allais vomir, ça ne faisait pas un pli.

Megan sortit de sa chambre, vêtue d'une robe de plage en dentelle qui dévoilait son maillot de bain.

— Je t'interdis de gerber sur ce tapis. Allez, tout va bien se passer. Il ne va plus tarder. Et ensuite, on n'aura plus qu'à s'éclater. J'ai mis mon bikini le plus sexy. Il n'y a presque pas de tissu, en vérité... Bobby va s'étrangler en reluquant mes lolos.

De toute évidence, ma nervosité sautait aux yeux. J'émis un petit rire tout en triturant mon tee-shirt.

— Comme si tu avais besoin de ça pour être magnifique !

Elle vint s'asseoir à côté de moi et prit mes mains moites dans les siennes.

— Eh... tu es sûre que ça va ?

J'acquiesçai, tremblante. Pourquoi est-ce que je me mettais dans un état pareil ? Sans doute parce que j'avais perdu la tête la veille, et demandé à Daniel de nous accompagner.

La famille de Megan vivait dans une villa au bord du lac Érié, avec une plage privée. Chaque année, ils organisaient un énorme barbecue pour l'anniversaire du père de Megan. L'été précédent, elle m'avait invitée à passer un week-end chez eux, mais j'avais décliné. J'avais préféré rester enfermée dans ma chambre, avec un livre et des provisions de chinois.

Cette fois-ci, je n'avais pu me résoudre à refuser. Elle m'avait suppliée avec ses grands yeux bruns, et m'avait rappelé à quel point je m'amusais depuis que j'acceptais de sortir de la maison et de vivre un peu. Il ne m'avait fallu que quelques minutes pour céder.

La veille, alors que j'étais dans un grand magasin en train de chercher un maillot de bain, quelques heures avant de commencer mon service au *Mask*, j'avais pris mon téléphone pour envoyer un texto pathétique à Daniel, lui proposant de m'accompagner. Je le prévenais à la dernière minute, il aurait sûrement d'autres engagements, mais j'avais envie de le revoir.

Quelques minutes plus tard, il avait répondu qu'il viendrait.

Et c'est ainsi que je me retrouvais dans mon maillot une pièce bleu marine, avec un jean coupé en short et un tee-shirt par-dessus, les mains moites et tremblantes. Espérant contre toute attente ne pas me couvrir de ridicule devant lui. J'étais anxieuse à l'idée de me rendre à cette fête, d'être entourée de toute la famille de Megan et de leurs amis. J'avais besoin que quelqu'un m'accompagne.

La première personne – la seule, en vérité – à laquelle j'avais pensé était Daniel. En outre, comme Bobby devait nous rejoindre sur place, je savais que Megan allait passer le week-end à lui lécher la pomme, et je ne tenais pas à voir ça.

La sonnette retentit.

Megan se leva d'un bond et m'adressa un clin d'œil.

— Je suis sûre que c'est Daniel ! s'écria-t-elle avant d'ouvrir la porte brusquement. Entre ! Elle est

là, sur le canapé.

Daniel franchit le seuil et regarda autour de lui, un sourire radieux aux lèvres. C'était la première fois qu'il venait ; il examina les tableaux, le mobilier, les étagères. J'avais passé la matinée à faire le ménage pour que ce soit présentable. Megan s'était tordue de rire en me voyant frotter le sol. Elle pensait que Daniel se ficherait éperdument que le carrelage étincelle ou non.

Je me levai et m'essuyai les mains sur mon short, lui adressant un sourire tremblant mais sincère. Vêtu d'un bermuda de plage et d'un tee-shirt gris délavé, il avait les cheveux ébouriffés et les yeux brillants. Il était à tomber.

J'en eus des papillons dans le ventre.

— Vous êtes prêts ? demanda Megan en attrapant son sac.

Elle se pencha pour s'emparer de la petite glacière qui attendait près de la porte, mais Daniel la devança.

Je pris mes affaires et nous sortîmes, Daniel marchant juste derrière moi vers ma voiture. J'avais proposé de conduire. Je savais que Megan comptait boire, et je ne voulais pas monter avec elle dans cet état. Et puis, si j'avais besoin de partir plus tôt que prévu, je ne me retrouverais pas coincée au milieu de nulle part.

Mais j'avais bien l'intention de rester jusqu'au bout, cette fois. J'en avais parlé avec ma grand-mère la veille, et elle était folle de joie que j'aie accepté l'invitation. Elle m'avait conseillé de m'isoler de temps à autre afin d'éviter d'être submergée par la panique. C'était un bon conseil.

Je savais que j'en étais capable.

En chemin, Megan fredonnait en écoutant la radio. Daniel, côté passager, ne disait rien. De temps en temps, Megan s'avavançait entre les sièges avant et nous chantait dans les oreilles, avec plus d'enthousiasme que de talent. Je ne pouvais m'empêcher de rire : son bonheur était contagieux.

En arrivant, j'eus un peu de mal à trouver une place : la rue était déjà pleine de voitures. Je sentis aussitôt le souffle me manquer. Tout ce monde... Est-ce que j'allais réussir à gérer ?

Daniel me posa la main sur la cuisse. Rien de sexuel dans ce geste : c'était pour me rassurer. Je lui adressai un sourire reconnaissant. Il avait deviné ce que je ressentais en un clin d'œil. Ça me fit un peu peur de constater qu'il me connaissait déjà si bien.

Mais en cet instant, c'était exactement ce dont j'avais besoin. Un soutien silencieux. Je lui pressai doucement la main, puis me concentrai sur mon créneau.

Nous marchâmes vers la maison des parents de Megan sous un soleil de plomb. Nous percevions de plus en plus de voix et d'éclats de rire à mesure que nous approchions.

Megan se précipita pour ouvrir la porte de côté et nous faire entrer. La climatisation était allumée, et l'air frais me donna la chair de poule. La cuisine était bondée ; un groupe d'ados riait dans un coin. Quelques femmes étaient occupées à sortir des assiettes du réfrigérateur. La fête était vraiment énorme.

Mais tout le monde souriait. Personne ne nous regardait en se demandant ce que je faisais là. Je me détendis un peu.

Une femme noire, grande et élancée, les cheveux remontés en une élégante queue-de-cheval, s'approcha de nous. C'était forcément la mère de Megan : elles se ressemblaient beaucoup. Pas

étonnant que Megan soit si belle : sa mère était magnifique et ne faisait pas du tout son âge, malgré les quelques rides qui se formaient autour de ses yeux lorsqu'elle souriait.

— Bonjour, ma chérie, dit-elle en embrassant Megan sur la joue.

— Maman, je te présente ma colocataire, Casey, et son... ami.

Un sourire radieux aux lèvres, elle montra Daniel qui posait la glacière sur le comptoir. J'aurais voulu lui mettre des baffes.

— Enchantée. Je suis ravie que vous soyez là, répondit sa mère en joignant les mains, ses bracelets d'argent tintant au passage.

Elle portait une combinaison prune avec un foulard rouge et jaune noué à la taille.

— Servez-vous, ajouta-t-elle. Il y a de la bière, du vin, des jus de fruits, de l'eau... et plein de trucs à grignoter.

Megan s'éloigna avec sa mère, bras dessus, bras dessous, nous plantant là, Daniel et moi. Il me sourit.

— Quoi ?

— Je suis content d'être ici avec toi, c'est tout.

Quelques mots simples et directs... c'était tout lui. Je fondis sous la chaleur de son regard. Il attrapa deux bouteilles d'eau dans le réfrigérateur et m'en tendit une.

— On va dans le jardin ? On sera sans doute moins entassés.

C'est le moment que choisit une inconnue pour le bousculer et repartir en s'excusant. Il me lança un regard sagace. J'acquiesçai en riant et le suivis par la porte en verre coulissante, jusque sur la pelouse luxuriante. Les invités avaient également envahi l'extérieur. Nous marchâmes jusqu'à la barrière au fond du jardin, et la splendeur du lac Érié s'offrit à notre vue. Le soleil faisait scintiller les eaux bleu foncé. Quelques bateaux fendaient les flots, laissant un sillage blanc semblable à un ruban derrière eux. Il y avait davantage de vent par ici, et je sentis ma queue-de-cheval voler dans mon dos. Quelques mèches vinrent me chatouiller le visage.

— C'est magnifique, soupirai-je après avoir pris une gorgée d'eau.

Je remontai mon sac sur mon épaule. Ma mère aurait adoré cet endroit. La brise, le soleil, le lac qui s'étendait à perte de vue... Elle avait toujours rêvé d'habiter sur les rives du lac, et pendant le dernier été, elle avait à plusieurs reprises demandé à mon père de nous emmener en vacances dans le coin. J'en eus le cœur serré. Contrairement à mon habitude, je laissai l'émotion s'emparer de moi, et me remémorai son sourire aux dents écartées et son éternel coup de soleil sur le nez.

Son absence me faisait tellement mal... mais bizarrement, refuser de penser à elle était encore pire. À elle, ou à ma sœur.

Daniel interrompit le cours de mes pensées.

— Quand j'étais petit, on allait chaque été à Vermillion. On louait un cottage sur le lac Érié pendant une semaine, dit-il en plaçant une main au-dessus de ses yeux pour regarder au loin.

— Tu as combien de frères et sœurs ? demandai-je.

Je regrettai aussitôt ma question. En toute logique, il allait me la retourner. Mais je me souvins qu'il m'avait laissée en paix chaque fois que j'en avais eu besoin.

Si je voulais devenir plus sociable, il allait bien falloir que je m'habitue à parler aux gens. Même si c'était une torture.

— J'ai trois petites sœurs, confessa-t-il en riant. Trois sacrés numéros... Quand j'habitais encore chez mes parents, je n'avais jamais d'eau chaude pour ma douche !

— Je n' imagine même pas ! m'exclamai-je.

Et sans lui laisser le temps de me poser à son tour des questions, je lui proposai d'aller sur la plage.

Je descendis à sa suite les marches de bois, chauffées par le soleil. Arrivée sur la dernière marche, entièrement recouverte de sable, je poussai un soupir de plaisir et enfonçai les orteils dans le doux tapis blanc. Rien ne pouvait être plus délicieux.

Un vrai moment de bonheur.

— Et toi, alors, tu as des frères et sœurs ? demanda Daniel en toute innocence, m'arrachant à ma béatitude.

— Non, répondis-je en le dépassant, le cœur battant la chamade.

Il se raidit, surpris.

Pas maintenant, s'il te plaît, le suppliai-je mentalement.

Ce jour-là, je voulais juste faire semblant d'être normale, du moins autant que possible. Je voulais, pour une fois, sortir de mon personnage de fille cassée, timide et bizarre.

— Casey ! cria une voix derrière moi.

Megan me faisait des grands signes d'une main, l'autre bras passé autour du torse nu de Bobby.

— On arrive ! ajouta-t-elle.

Je n'avais jamais été aussi contente de la voir.

Sauvée par le gong. J'espérais que la sécheresse de ma réponse n'avait pas détérioré les fils ténus qui me liaient à Daniel.

Chapitre 10

Ma bouffée de panique se calma enfin, et je recommençai à respirer normalement. Megan allait nous changer les idées, avec sa bonne humeur habituelle. Et j'allais essayer de me tenir à ma décision de profiter de la journée, comme tout le monde.

Alors qu'elle descendait l'escalier, je remarquai qu'elle portait sa glacière. Elle courut vers moi et me prit dans ses bras pour me chuchoter à l'oreille :

— Oh là là, Bobby est encore plus sexy que d'habitude, aujourd'hui ! Regarde-moi cette tablette de chocolat... J'ai envie de le lécher partout.

— Je ne pense pas qu'il y voie une objection, pouffai-je.

— J'ai chipé quelques boissons, reprit-elle à haute voix. On va emprunter le bateau de mon père et s'amuser un peu. Il y a trop de monde, là-haut. Ça vous intéresse ?

D'un côté, ça tombait à pic. J'allais pouvoir me détendre, à l'abri de la foule. Mais d'un autre côté, Daniel et moi allions sans doute tenir la chandelle entre elle et Bobby. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils n'étaient pas très pudiques.

Mais tout de même, en étant avec elle, j'avais l'assurance que la conversation resterait générale, et je pourrais donc éviter les crises de panique.

— Ça me tente. Et toi, Daniel ?

— Je suis partant ! répondit-il avec un sourire.

Il passa délicatement le bout des doigts sur le duvet de mon bras. C'était un effleurement, léger comme une plume, à peine discernable. Pourtant, j'eus l'impression de sentir ma peau vibrer avant même qu'il m'ait touchée. C'était incroyable. Comme si tous mes sens étaient en éveil en sa présence. Tout le temps. Il me mettait dans un état que je n'avais jamais connu auparavant.

J'avais faim de lui.

Et j'allais me retrouver coincée sur un bateau avec lui, au milieu de l'eau. Pourvu que je sois prête...

Avec un cri de joie, Megan attrapa Bobby par la main. Nous suivîmes notre guide enthousiaste jusqu'au ponton, où une petite embarcation blanche attendait sagement. On pouvait s'y installer à quatre confortablement. Megan posa la glacière et sortit sa crème solaire. Elle se servit puis me la passa.

— Tu vas rôtir, avec ta peau claire, me lança-t-elle en riant.

Elle avait raison. J'évitais en général de traîner au soleil, mais quand je le faisais, c'était toujours avec une épaisse couche d'écran total. Je lui empruntai donc son flacon avant de le passer à Daniel, qui souleva son tee-shirt pour étaler le produit sur son ventre. Je fis de mon mieux pour ne pas m'extasier trop visiblement devant la fine ligne de poils qui descendait vers son short. Il n'était pas aussi musclé que Bobby, mais il avait des abdos bien fermes. Je respirai un grand coup.

J'avais envie de le toucher, de sentir sa peau brûlante de soleil contre la mienne. De poser ma

bouche sur la sienne.

Je détournai les yeux avant qu'il me surprenne à le reluquer, et montai dans l'esquif à la suite de Megan. Les garçons s'installèrent à leur tour. Daniel s'assit à côté de moi sur le banc, à l'arrière du bateau, pendant que Bobby prenait place à l'avant avec Megan.

— Accrochez-vous ! s'écria celle-ci en démarrant.

Nous volions au-dessus de l'eau. L'air tiède me fouettait de toutes parts, mais il était mêlé d'embruns rafraîchissants. Je sentais la présence de Daniel à ma droite. Son genou cognait parfois le mien, et je me mordais alors les lèvres. Il avait remis son tee-shirt en place, mais je ne parvenais pas à effacer l'image de son ventre de mon esprit. Il avait la peau hâlée, ce qui m'avait surprise. Il devait s'activer torse nu ; peut-être qu'il aimait jardiner.

Je ressortis ma bouteille d'eau de mon sac pour me désaltérer. J'avais du mal à m'intéresser à autre chose que lui. Difficile de sembler indifférente alors que nos genoux s'entrechoquaient à chaque mouvement du bateau.

Si je fermais les yeux et tournais sur moi-même pendant une minute, je saurais quand même exactement où il se trouvait. Mon corps s'était transformé en antenne réglée sur lui.

— Il fait chaud, soupira-t-il.

Je fis une mimique consternée devant la banalité de sa remarque, avant de déceler une étincelle espiègle dans son regard.

— Le soleil a tendance à produire cet effet, commentai-je.

— Il fait aussi ressortir les reflets de tes cheveux, ajouta-t-il, plus sérieux. Ils ont une très jolie couleur.

Il se mit à jouer avec une mèche de ma queue-de-cheval. Ça m'émoustilla, et je m'aperçus que mon corps tout entier penchait insensiblement vers le sien, comme du métal attiré par un aimant. Je reculai d'un bond.

— Vous êtes bien silencieux, tous les deux, décréta Megan en se retournant.

Elle nous contempla d'un air faussement suspicieux, sans lâcher le gouvernail.

— Nous discutons philo, rétorquai-je avec ironie. Et je préférerais que tu regardes devant toi, si ça ne te dérange pas. J'aimerais autant éviter d'avoir un accident.

Daniel avait toujours ma mèche entre les doigts, et nous étions si près l'un de l'autre que l'hypothèse d'une conversation métaphysique n'était pas très crédible.

— Vous avez l'air de deux tourtereaux, répliqua-t-elle avant de se rasseoir vers l'avant.

Bobby toussota d'un air malicieux.

Je levai les yeux au ciel. Daniel lâcha mes cheveux et s'écarta de quelques millimètres en riant. L'éloignement, si infime qu'il fût, me fit mal.

Lorsque la villa de ses parents ne fut plus qu'un point blanc au loin, Megan coupa le moteur. L'embarcation tanguait doucement. C'était une sensation délicieuse.

Bobby se leva, adressa un clin d'œil à Megan, et plongea dans le lac. Elle cria lorsque la gerbe d'eau qu'il avait soulevée vint nous éclabousser. Daniel s'essuya les bras en riant.

Bobby refit surface et vint s'agripper au bateau, regardant Megan avec gourmandise.

— L'eau est délicieuse, déclara-t-il. Tu devrais venir jouir... de sa température bien fraîche.

C'est ce qu'il a de mieux en stock ? Un peu piteux, comme blague...

Mais Megan, séduite, manqua de déchirer sa robe dans sa hâte à revêtir son bikini. Elle sauta et cria de plus belle en arrivant dans l'eau. Je reçus de nouvelles éclaboussures.

— Tu aimes nager ? me demanda Daniel.

Il ôta son tee-shirt d'un geste élégant et se pencha sur la glacière pour en sortir une boisson fraîche qu'il ouvrit aussitôt. Lorsqu'il leva la tête pour boire au goulot, je pus observer sa pomme d'Adam qui remuait. Je me forçai à regarder la bouteille d'eau que j'avais toujours à la main.

Ne le reluque pas, m'admonestai-je.

— Disons que je suis capable d'éviter la noyade, répondis-je avec un haussement d'épaules. Ce que je préfère, c'est faire la planche.

Je pris une gorgée d'eau tiède et me tournai vers Megan et Bobby, qui jouaient à se pourchasser, un prétexte pour se toucher toutes les trois secondes.

Daniel resta silencieux un moment avant que j'ose poser de nouveau les yeux sur lui. Le soleil caressait sa peau, illuminant ses cheveux comme une couronne et soulignant les muscles de ses épaules, et le creux de sa clavicule. Je me sentis fondre de désir. Je ne pouvais pas nier qu'il m'excitait au plus haut point. Il me suffisait de le regarder pour être dans tous mes états. J'avais les doigts qui me démangeaient de toucher sa peau nue.

— Tu as envie d'aller faire la planche ? proposa-t-il avec un sourire en coin.

Ses yeux étincelaient de malice, comme pour me forcer à abandonner mes inhibitions. J'en mourais d'envie. En outre, même si l'eau faisait remonter mon tee-shirt, je portais un maillot une pièce qui cachait mes cicatrices. J'acquiesçai.

Il reposa sa boisson dans la glacière et se laissa glisser dans l'eau, du côté opposé à Megan et Bobby. Il avait une telle aisance qu'on aurait cru qu'il était né dans le lac. Il refit surface et secoua ses cheveux en riant.

— Elle est fraîche, reconnut-il.

Je le dévorais des yeux. Des gouttelettes ruisselaient sur son cou, là où j'avais envie de l'embrasser. Mon cœur battait la chamade. Peut-être qu'un plongeur m'aiderait à garder la tête froide et à recouvrer mes esprits.

Rougissante, j'enlevai mon short sous le regard de Daniel. Il ne me lorgnait pas de façon salace... il avait juste les yeux sur moi. Comme s'il avait peur que je change d'avis. Je ne pouvais pas le lui reprocher. Un peu honteuse à cette idée, je posai mon short sur mon siège, passai les jambes par-dessus le bastingage, et sautai.

Pendant un long moment serein, je restai sous la surface, environnée par l'eau glacée. Puis je remontai et repoussai mes cheveux. Daniel nageait sur place, ses bras puissants moulinant les vagues.

Le bateau tanguait toujours à côté de moi. Je commençais à me réchauffer. Nous étions d'un côté de l'embarcation, Megan et Bobby de l'autre, étrangement silencieux depuis quelque temps. J'étais bien contente de ne pas voir ce qu'ils traficotaient.

— Quand j'étais petit, je pouvais rester des heures dans la piscine, jusqu'à avoir les doigts tout plissés, raconta Daniel, qui s'était rapproché.

L'eau qu'il faisait bouger par ses mouvements me caressait les jambes.

— À l'époque, je voulais devenir champion olympique de plongeon. Je n'avais peur de rien, avoua-t-il.

— Je t'y vois bien...

Je n'avais aucun mal à imaginer un tout petit Daniel, maigrichon et bronzé, en train de plonger dans une piscine, s'exerçant sans relâche.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Les maillots de piscine, ça ne m'allait pas du tout, répondit-il d'un air coquin qui me fit rire.

— Moi, je jouais à être une sirène. Je m'asseyais sur les marches de la piscine, les jambes bien collées, comme si c'était une queue.

Ma sœur et moi avons passé des heures et des heures à la piscine municipale. Elle n'y allait jamais sans ses lunettes et son pince-nez, se moquant du ridicule.

Je m'arrêtai sur ce souvenir, attendant la vague de tristesse qui ne manquait jamais de me submerger. Mais là, dans le calme du lac, seule avec Daniel qui me souriait patiemment, je ne ressentis qu'un petit pincement. Peut-être était-ce le début de la guérison. Peut-être qu'un jour, je ne souffrirais plus du tout.

Tu ne lui as même pas parlé d'elle. Ni de ce qui s'est passé, me rappela une petite voix dans ma tête.

Mon sourire s'effaça.

Daniel plongea sous l'eau, et réapparut à quelques centimètres de moi, me faisant sursauter.

— Bouh ! s'écria-t-il, chassant ma mélancolie.

— Tu m'as fait peur...

— Je sais. J'ai vraiment envie de t'embrasser, avoua-t-il en reprenant son sérieux.

J'en avais envie aussi. Là, dans l'eau, sous le soleil, dans cet environnement heureux et léger. Pour qu'enfin j'arrive à vivre l'instant présent.

Il posa la main sur ma hanche, me caressant la cuisse avec le pouce. Le souffle court, je me maintenais à la surface par quelques mouvements de jambes paresseux. J'aurais voulu que ce contact dure toujours.

— Moi aussi, j'en ai envie, murmurai-je si bas que je n'étais pas sûre d'avoir réellement prononcé cet aveu.

Daniel s'agrippa au bateau et m'enlaça de l'autre bras, me collant contre lui. Sans réfléchir, je nouai mes jambes autour de sa taille et mes bras autour de son cou ruisselant.

Je le sentais, brûlant entre mes jambes, et pris soudain conscience que nous n'étions séparés que par deux fines couches de tissu. Les pupilles dilatées de désir, il pencha la tête vers moi.

Je m'approchai pour coller mes lèvres aux siennes. L'eau exerçait son va-et-vient sur nous, nous tirant et nous poussant tour à tour. Mais Daniel était ma bouée. J'étais en sécurité.

Je le serrai encore plus fort entre mes cuisses, presque à mon corps défendant. Son sexe tendait le tissu de son short de bain, et je frissonnai à ce contact. J'entrouvris la bouche pour qu'il y glisse la langue, dans une sensuelle exploration. J'enfonçai les doigts dans ses cheveux et humai l'odeur de sa peau.

Nous flottions au gré des vagues. Sa respiration saccadée accroissait encore mon désir, faisant saillir mes tétons. J'étais plongée dans un abîme de volupté...

— Oh, je n'y crois pas ! cria une voix dans mon dos avec un gloussement malicieux. Casey, tu n'es qu'une petite coquine !

Merde.

Je m'écartai de Daniel et me retournai, mortifiée d'avoir été surprise en train de faire des cochonneries. Juste sous le nez de Megan et Bobby, qui étaient remontés dans le bateau et profitaient du spectacle par-dessus le bastingage, une bouteille de bière à la main.

Bobby m'adressa un clin d'œil. Gênée, je tirai sur mon tee-shirt pour le remettre en place. Daniel avait laissé sa main sur le bas de mon dos, sans me bousculer, juste pour me rappeler qu'il était là.

Il m'aida à me hisser à bord. Je glissai un peu sur le sol de l'embarcation, mais parvins à retourner m'asseoir sans encombre. Je repris une gorgée d'eau, désireuse de me concentrer sur autre chose que le souvenir brûlant de mon étreinte avec Daniel.

Megan s'apprêtait à parler, mais je levai la main pour l'en dissuader.

— Motus, chuchotai-je alors que Daniel remontait à son tour dans le bateau.

Elle fronça les sourcils, surprise, mais j'étais inflexible. Je ne voulais pas qu'on me taquine à ce sujet. J'étais trop bouleversée.

Avec un haussement d'épaules, Bobby finit sa bière et jeta la bouteille vide à ses pieds. Il en ouvrit aussitôt une autre qu'il vida d'un trait avant de lâcher un rot sonore et de sourire à Megan.

— J'aime voir tes lèvres toutes mouillées, dit-elle en riant.

— Hum, ce n'est que le début..., répliqua-t-il d'un air plein de sous-entendus.

Quelle horreur...

Peut-être que je ferais bien de boire un peu d'alcool moi aussi, pour que le temps passe plus vite. Mais je préférais me contenter de mon eau. Je me sentais un peu barbouillée. Et pour ne rien arranger, Daniel ne cessait de me lancer des regards en coin.

Je finis par céder et me tourner vers lui. Les yeux pétillants, il tendit une main vers moi. Refrénant un soupir de nervosité, je la pris, et le laissai m'attirer vers lui, glissant sans effort sur le banc dans mon maillot mouillé.

Une petite brise fraîche se leva, faisant se durcir mes tétons. Daniel ne tarda pas à s'en apercevoir, mais il se remit aussitôt à me regarder dans les yeux.

— Je n'ai aucun regret, me souffla-t-il. Je suis ravi de t'avoir embrassée. Mais je ne veux pas que tu sois mal à l'aise. On peut rester comme ça, si tu veux. Tu n'es obligée à rien.

Je me détendis. Il passa un bras autour de mes épaules, m'effleurant du bout des doigts. J'en eus la chair de poule.

Megan et Bobby buvaient toujours. Elle se balança un peu dans son siège et rota discrètement derrière sa main.

— Bordel de merde, soupira-t-elle. Je crois bien que je suis bourrée.

Daniel et moi échangeâmes un regard consterné.

— Tu sais piloter un bateau ? lui demandai-je à voix basse.

— On va trouver une solution, promit-il.

Megan se leva et se tourna vers nous. Son bikini la laissait presque entièrement nue. Quelques gouttes d'eau coulaient encore sur sa peau sombre. Elle était magnifique, pleine d'assurance, et pendant un moment, j'eus envie d'être comme elle. Sûre de moi. À l'aise.

— Tu es trop couverte, me dit-elle en agitant l'index devant mon visage. Tu devrais enlever ton tee-shirt.

Bobby en profita pour lui donner une tape sur les fesses. Elle sursauta puis éclata de rire.

— Et toi, tu devrais enlever ce maillot, dit-il d'une voix rauque.

— Je suis bien comme ça, affirmai-je.

Mon maillot couvrait mes cicatrices, mais je n'avais tout de même pas envie de retirer mon vêtement. Ce n'était qu'une mince épaisseur de tissu, mais il m'évitait de me sentir... nue. Exposée aux yeux de Daniel et du monde.

— Allez, insista-t-elle, une main sur la hanche. Tu es superbe. Regarde, moi je n'ai que mon maillot. Tu devrais faire pareil.

Elle se pencha pour reprendre une bière, sans doute la troisième en vingt minutes.

Elle était complètement soûle. Je me sentais assez mal. J'avais les oreilles qui bourdonnaient.

— Non, je t'assure, je préfère rester comme ça, répliquai-je d'un ton où commençait à poindre de l'agacement.

Daniel cessa de me caresser le bras, mais je m'en aperçus à peine. Megan leva les yeux au ciel avec un profond soupir.

— Pourquoi tu fais tant d'histoires ? On est entre nous. Les garçons n'ont que leur maillot, et moi aussi. Tu es sapée comme une bonne sœur.

Elle s'approcha de moi et attrapa l'ourlet de mon tee-shirt, mais je reculai. Il était hors de question qu'elle m'arrache mon vêtement.

Les mâchoires serrées, je remis le tissu bien en place.

— Arrête, Megan.

Bobby la tira par la main, mais elle le repoussa et posa sur moi son regard un peu vitreux. Elle manqua de perdre l'équilibre lorsqu'une vague fit tanguer le bateau, et se rattrapa au bastingage.

— Mais merde, pourquoi est-ce que tu fais ta sainte-nitouche ? Tu penses que je suis une traînée parce que je ne me couvre pas de la tête aux pieds comme toi, c'est ça ? Qu'est-ce que tu veux prouver ? Que tu es meilleure que tout le monde ?

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est dégueulasse !

Je ne savais pas quelle attitude adopter devant cette Megan ivre et énervée, que je ne connaissais pas. Si ça avait été possible, j'aurais regagné le rivage à la nage, et je l'aurais plantée là.

Elle tremblait de rage.

— Je vais te dire, moi, ce qui est dégueulasse. C'est que tu sois aussi coincée du cul. Tu nous donnes l'impression d'être des débauchés, tout ça parce qu'on aime s'amuser.

Elle tourna les talons et se laissa tomber sur les genoux de Bobby.

J'avais les yeux qui piquaient, mais je ravalai mes larmes. Je n'allais pas pleurer. Merde ! Pourquoi était-elle aussi en colère ? Pourquoi s'en prenait-elle à moi ? Je ne lui avais rien fait !

Je croisai les bras et tentai de reprendre mon souffle.

Daniel me serra contre lui et écarta de mon visage les mèches de cheveux que le vent y avait collées.

— Casey..., chuchota-t-il. Elle est soûle, elle ne sait pas ce qu'elle dit. Ne le prends pas personnellement.

— Je veux rentrer à la maison, suppliai-je.

Je m'essuyai les yeux. Je ne voulais pas me laisser aller. Et je ne souhaitais nullement rester une seconde de plus avec Megan.

Tout ce vitriol qu'elle avait déversé sur moi... Pour me forcer à être comme elle. Mais elle ne me connaissait pas, pas vraiment. Elle ne savait pas ce que j'avais traversé, ni ce que ça m'avait coûté de venir. Qu'elle aille se faire foutre.

Daniel me pressa la main. Il avait un regard si compréhensif que ça me fit encore plus mal, et je me forçai à détourner les yeux. Lui non plus ne comprenait pas. Personne ne savait ; c'était ma malédiction.

Il se glissa sur le siège conducteur. Après quelques tentatives infructueuses, il parvint à faire démarrer le moteur et à reprendre la direction de chez les parents de Megan. Nous filâmes sur les flots, tanguant et roulant, mais la légèreté de l'aller s'était envolée.

On rentrait vers la fête, la joie de vivre des gens qui savaient s'amuser.

Des gens auxquels je ressemblais si peu.

Chapitre 11

Ce film était nul à chier.

Je m'enfonçai dans le dossier du canapé et dégustai ma glace Häagen-Dazs. Ça, au moins, c'était bon. Banana & Cream, une de mes valeurs sûres en cas de coup de blues. L'héroïne du téléfilm plongea son regard dans celui du héros, et ils s'embrassèrent au ralenti. J'avalai une nouvelle cuillerée.

Megan n'était pas rentrée à l'appartement la nuit précédente. Daniel et moi étions partis aussitôt – elle ne m'avait pas fait signe, mais je supposais qu'elle était restée dormir chez ses parents. Malgré mon anxiété, j'avais réussi à tenir le coup pendant ma journée de cours. Daniel m'avait redonné du courage en me posant des questions philosophiques après le cours.

À présent, j'étais à la maison, seule, au calme. Mal à l'aise.

Quelques minutes plus tard, j'entendis une clef tourner dans la serrure, et je me tendis aussitôt. Elle était là. Je posai le pot de glace sur un sous-verre et rentrai les pieds sous les fesses, serrant un coussin contre mon ventre. J'étais en bas de pyjama et tee-shirt, car il était déjà 22 heures passées, bientôt le moment de me coucher en ce lundi soir.

Megan entra et laissa tomber son sac et sa glacière près de la porte. Elle me lança un coup d'œil, indéchiffrable.

— Coucou, dit-elle doucement.

Je me contentai d'un signe de tête avant de me tourner de nouveau vers la télé. Toutes les émotions de la veille me submergèrent de plus belle, au point d'en avoir mal au ventre. Mais je n'allais pas lui montrer combien elle m'avait blessée. Je restai donc retranchée derrière le mur protecteur de mon silence.

Elle se dirigea vers la cuisine et ouvrit le réfrigérateur. Je gardai les yeux rivés sur l'écran. Je l'entendis soupirer avant de s'asseoir sur le fauteuil à côté du canapé, un Coca Light à la main. Elle l'ouvrit et prit une longue gorgée.

— Je me suis comportée comme une connasse, dit-elle d'une voix mortifiée.

Elle appuya la canette sur son front, et la fit rouler à droite et à gauche.

Je n'avais pas l'intention d'ouvrir la bouche. J'étais décidée à rester assise dans un silence glacial, pour lui montrer à quel point j'étais fâchée. Mais les mots s'échappèrent de mes lèvres contre mon gré.

— Qu'est-ce qui t'a pris de me dire ça ?

Elle posa sa canette d'un geste brusque sur la table, projetant de petites gouttes tout autour.

— J'ai pété les plombs. Complètement. J'avais trop bu, et j'étais un peu anxieuse à cause de Bobby. Je cherchais à lui plaire...

Elle resta quelques instants silencieuse, puis reprit :

— Tu sais, je pourrais te donner tout un tas de raisons pour mon comportement, mais à quoi bon ?

La vérité, c'est que j'ai eu tort. Et je regrette vraiment ce que j'ai dit. Je suis désolée de t'avoir traitée comme ça. Tu n'avais rien fait pour mériter ça, bredouilla-t-elle d'une voix tremblante qui me toucha.

Je tentai de rester en colère, de ne pas me laisser aller aux sentiments. Mais j'avais de nouveau les yeux qui piquaient. Je serrai le coussin plus fort. C'était pour ça que je n'aimais pas devenir proche des gens : parce qu'ensuite, quand on baissait la garde, ils nous faisaient mal.

Elle soupira et changea de position.

— J'ai l'impression que... que tu n'es pas très ouverte avec moi. Que tu me dissimules perpétuellement des choses. Et je ne comprends pas pourquoi. Je voulais t'obliger à arrêter de te cacher, mais je n'ai pas choisi la bonne façon. J'aurais mieux fait de te parler de mes inquiétudes.

— Quelles inquiétudes ?

OK, je m'étais baignée en tee-shirt, mais ce n'était pas si bizarre que ça...

— J'ai l'intuition qu'il y a des grands trous noirs dans ta vie. Qu'il t'est arrivé des choses horribles... Mais je n'ose pas te poser la question parce que ça donnerait l'impression que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

Elle me scrutait d'un regard sérieux, et j'étais incapable de détourner les yeux.

— Je ne te comprends pas. Je ne t'ai jamais vue sans au minimum un débardeur et un short. Quand tu sors de la salle de bains, tu es déjà habillée de la tête aux pieds. Comme si tu n'étais pas bien dans ton corps... ça me fait bizarre. Moi qui suis tellement à l'aise avec mon physique, je n'arrive pas à saisir qu'on soit comme ça, même si je sais bien qu'on est différentes.

Je me raclai la gorge et desserrai un peu mon étreinte sur le coussin. Je n'étais pas prête à aborder ces questions. Je voulais avancer dans ma vie, mais mon passé ne cessait de me faire retomber dans le noir.

— Écoute, je ne veux pas dire que tu es obligée de te balader à poil, mais je ne...

— J'ai des cicatrices très moches sur le ventre, m'entendis-je déclarer. J'ai été grièvement blessée quand j'avais treize ans. J'ai dû subir de nombreuses opérations. Et comme je déteste les voir, je préfère qu'elles restent cachées.

Je gardai les yeux rivés sur les broderies du coussin, vertes, roses, violettes, et bleues. J'avais les joues en feu, comme après un coup de soleil, et la gorge serrée. Je tentai de déglutir et me mis à compter les fleurs sur le tissu.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Je secouai la tête. Je ne pouvais pas en parler pour l'instant. Le souvenir – ou plutôt, le cauchemar – était enfermé dans un petit recoin, à l'intérieur de mon esprit. Le problème, c'est que pour avancer, j'avais besoin de repousser toutes les images de mon enfance. Même celles des bons moments me faisaient trop mal pour que je puisse y repenser.

Quand je m'étais installée chez mes grands-parents, grand-maman avait essayé de m'inciter à parler de mes parents et de ma sœur. Elle ne m'avait laissée tranquille que lorsque j'avais fini par céder et accepter d'en discuter avec un psy. Mais je surprenais de temps en temps son regard triste posé sur moi. Elle semblait deviner combien il était difficile de faire comme si j'étais née à l'âge de treize ans. Comme si aucune horrible tragédie n'était venue balayer ma vie sur son passage.

Megan poussa un soupir. Je me tournai vers elle. Elle avait dans les yeux la même tristesse que ma

grand-mère.

— Je suis désolée..., murmura-t-elle. Je ne sais pas ce que tu as, mais je ne voulais pas te blesser. J'espère que tu me pardonneras.

Elle était sincère, à n'en pas douter. Elle n'avait pas renoncé à se rapprocher de moi, malgré tous mes efforts pour la repousser. Je ne pouvais pas lui donner ce qu'elle me demandait, mais je pouvais du moins accepter ses excuses.

— Merci, finis-je par marmonner.

— Si tu as envie de te confier, je suis là.

Je hochai la tête.

— Casey ? Est-ce que... Est-ce que ça a quelque chose à voir avec tes parents ? Tu ne parles jamais d'eux, et me dis... Ils sont morts, c'est ça ? Vous avez eu un accident ? C'est de là que viennent tes cicatrices ?

Je sentis un poids dans la poitrine, et la tête me tourna un peu. Je rejetai le coussin et me levai, inspirant lentement par le nez et soufflant par la bouche. Megan se redressa d'un bond et vint me caresser le dos pour m'aider à me calmer. J'étais partagée entre une envie de la pousser – c'était elle qui m'avait valu cette crise d'angoisse – et le désir de rester près d'elle pour être rassurée.

Lorsque les symptômes diminuèrent enfin, j'émis un petit rire gêné.

— Tout va bien, désolée.

Elle avait l'air tellement abattue que ça me donna envie de pleurer.

— J'essayais seulement de t'aider. De comprendre pourquoi tu es si...

— ... Toquée ? complétai-je d'une voix amère.

— Non. Triste.

— Oui, mes parents sont morts, répondis-je en détournant le regard.

La glace fondait dans son pot. Le couple à la télé était en pleine dispute : l'héroïne venait de fondre en larmes. J'étais soudain engourdie, les membres froids. J'étais presque contente que la douleur ait cessé. Au moins, je pouvais vivre comme ça : il me suffisait de faire semblant, jusqu'à ce que je me sente mieux.

— Je retourne dans ma chambre.

Je sentis le regard de Megan dans mon dos pendant que je rangeais la glace dans le congélateur et refermais doucement la porte de ma chambre. Je m'allongeai sur mon lit et posai les mains sur mes cicatrices. Je passai l'index le long du sillon boursoufflé.

J'avais frôlé la mort. On peut même dire que je l'avais vue en face. Ma famille était tombée devant mes yeux. C'était ce que j'avais vécu, et pourtant, je me réveillais chaque matin. J'allais en cours, et au travail.

Mais cette conversation avec Megan, le fait de sentir mon passé comme suspendu entre nous deux, me faisait culpabiliser. Oui, c'était plus facile de faire comme si rien de tout ça ne s'était produit. Mais c'était un mensonge. Je commençais à oublier de petits détails à propos d'eux. Des choses qui me peinaient quand je m'en souvenais... mais qui m'auraient tuée si je les avais oubliées.

D'une main tremblante, je cherchai une vieille photo dans le tiroir de ma table de chevet. Je

contemplai le visage de ma mère et de ma sœur au soleil. Derrière elles s'étendait une pelouse luxuriante ponctuée d'arbres. Lila était perchée sur le dos de maman, des mèches de cheveux retombant le long de ses joues pour venir effleurer le front de notre mère. Elles avaient l'air tellement heureuses...

Je caressai l'image du pouce, un sentiment doux-amer s'éveillant dans ma poitrine, me coupant le souffle. Puis je retournai le cliché et pris un stylo-bille pour noter quelques mots dans un dernier coin libre.

« Lila aimait le beurre de cacahuètes. Le péché mignon de maman, c'était les fraises trempées dans du miel. »

Je reposai le stylo et relus les phrases et les mots épars qui couvraient le dos de l'image. Des bribes de souvenirs que je n'aurais pu supporter d'oublier, consignées là, en sécurité. J'avais d'autres clichés, portant également des annotations, rangés dans le tiroir.

Je déposai un baiser sur leur visage. Des larmes brûlantes ruisselaient sur mes joues. On m'avait dit que le chagrin s'estomperait. Quel mensonge ! Quel horrible, horrible mensonge !

J'avais la main plus ferme lorsque je remis la photo à sa place. Le rituel de noter un souvenir adoucissait très légèrement la peine. Amoindrissait la culpabilité. De vivre, d'avancer, d'avoir envie d'aller mieux...

Je m'essuyai les yeux et me rallongeai. Megan n'avait pas trop insisté. Mais j'en avais révélé plus que prévu. Je n'ignorais rien de sa famille, alors qu'elle ne connaissait rien de la mienne, à part quelques détails sur mes grands-parents. C'était peut-être mieux comme ça.

Quelque chose me disait, pourtant, qu'à présent que je lui avais donné une première réponse, Megan ne s'arrêterait pas là. En attendant, je ferais de mon mieux pour étouffer mes sentiments, et faire comme si je n'étais pas en train de tomber lentement en morceaux.

— J'aime bien ta coiffure.

Ces paroles chuchotées par Daniel alors que je passais devant lui le vendredi pour sortir de la salle de cours me firent m'arrêter net. Avec un petit rire gêné, je me triturai les cheveux.

— Oh, il faisait tellement chaud ce matin que je les ai relevés...

C'était un énorme bobard. Ça m'avait pris vingt minutes de les enrouler et d'y enfoncer des épingles pour obtenir un effet décontracté. Parce que je voulais qu'il me remarque. Ça avait marché. Il me regardait avec un air d'intérêt intense qui me fit frissonner jusqu'aux orteils.

Il y avait quelque chose en lui qui m'attirait irrésistiblement. J'avais beau essayer de garder la tête froide, il me mettait en ébullition. Le lundi et le mercredi, nous étions ressortis du cours de philo ensemble, bavardant de choses et d'autres – du temps, des équipes sportives de la fac, d'un article de journal qu'il avait lu. Mais peu importait le sujet. Mes oreilles captaient chacune des nuances de sa voix, son ton doux, le rythme décontracté de ses paroles. Son discours était pour moi comme le chant d'une sirène, comme un appât, et je ne manquais jamais de mordre à l'hameçon.

— J'ai envie qu'on sorte encore, toi et moi, me dit-il.

Il me regardait avec une telle flamme dans les yeux que j'aurais pu tomber à la renverse.

— Tu es libre quand ? ajouta-t-il d'une voix vibrante de désir.

— Euh... Tu voudrais faire quoi ?

Quelle question idiote ! Ça n'avait pas la moindre importance. Je savais très bien que je passerais un excellent moment, que ce soit devant un dîner, autour d'un verre ou penchés sur notre manuel de philo. Tous les instants que j'avais vécus avec lui dans la semaine avaient été un plaisir.

Le mercredi, on avait révisé ensemble. Il s'était assis tout près de moi à la table de la cuisine, dans mon appartement, et je respirais son parfum. Sa cuisse était pressée contre la mienne, me donnant des frissons.

Inutile de préciser que j'avais eu quelques difficultés à me concentrer. Je repensais sans cesse à ses mains sur mes fesses, me serrant contre lui dans le lac. Ses pensées avaient dû suivre le même cours : il avait déposé un tendre baiser sur mes lèvres.

Hélas, l'instant n'avait pas duré. Megan avait déboulé par la porte d'entrée. Je m'étais écartée d'un bond, peu encline à être surprise une deuxième fois en train de me faire peloter comme une ado en manque. Ensuite, j'avais tenté de mon mieux de me concentrer sur mon livre, comme il se doit.

Mais je n'arrivais pas à effacer le souvenir de son contact entre mes jambes, son sexe dur, tendu contre moi. Je ressentais encore ce désir intense, cette envie d'être nue avec lui. Ce serait si facile, et si dangereux à la fois, de me laisser aller à ce plaisir...

— Hum, on pourrait se remettre à notre devoir de philo, proposa-t-il en s'approchant davantage. C'est pour la semaine prochaine, après tout. Je dois encore écrire quelques pages et le relire avant de le rendre.

Les étudiants du cours suivant commençaient à entrer, aussi je pris mon sac. J'avais le cœur qui battait à toute vitesse, et mon sang courait dans mes veines avec un picotement électrique. En cet instant, tout ce que je désirais était de passer du temps avec lui, même pour rédiger un devoir.

— Tu veux venir cet après-midi ? On pourrait travailler une heure ou deux...

J'étais fière de mon ton détaché.

— J'ai un peu de temps avant d'aller dîner chez mes grands-parents, ajoutai-je.

— Parfait. Envoie-moi un texto quand tu es libre.

J'acquiesçai. Après le dîner, j'irais au travail. Mais je ne pouvais résister à la tentation de passer un peu de temps avec lui avant ça. Il était comme une flamme qui illuminait les contours de mon univers morne, et qui me mettait en feu à chacun de ses regards de braise.

Il me sourit et me caressa la joue avec son pouce. Il avait les pupilles tellement dilatées de désir qu'on ne voyait presque plus les iris d'un vert brillant. J'étais fascinée par son regard.

— On se voit vers 14 heures, alors.

Je le regardai s'éloigner. Il me fallut un moment pour reprendre contenance avant de quitter la salle. Dehors, l'air était chaud et humide. On sentait l'orage approcher ; il y avait de la tension dans l'air.

La même électricité qui crépitait entre Daniel et moi.

J'étais en train de me perdre, de laisser échapper ma vie si tranquille, petit à petit. Au lieu de rechercher le réconfort de la solitude, je commençais à découvrir l'extase capiteuse de la compagnie de Daniel.

Ça me terrifiait.

Mais j'en voulais encore...

Chapitre 12

Notre séance de travail se passa bien. Nous n'accordâmes pas beaucoup de temps à nos révisions. Daniel arriva juste après 14 heures. À peine avait-il franchi la porte que je perdis tout désir d'ouvrir un livre. Le bruit de l'orage me parvenait par la fenêtre ; être à l'abri avec lui n'en était que plus douillet.

— Euh... On n'a qu'à s'installer là, dis-je en désignant la table.

Nous étalâmes nos livres et nos papiers sur la table, et ce silence étrange et confortable s'établit. Pendant la première demi-heure, je fis de mon mieux pour me persuader que j'allais rester concentrée sur ce devoir de philo, mais tous ces vieux barbus morts depuis longtemps ne pouvaient m'expliquer ce que je ressentais en cet instant. Pourquoi en sa présence, tout l'oxygène de mes poumons était remplacé par quelque chose de nouveau, qui me faisait sentir heureuse et vivante.

Il s'apprêtait à me poser une question, mais se reprit. Il se contenta de me regarder, comme pour lire dans mon âme. Je vis une émotion passer sur son visage, mais avant que j'aie pu la déchiffrer, il me mit une main sur la nuque et m'embrassa.

Ce n'était pas le tendre baiser de mercredi. Cette fois-ci, j'étais entièrement grisée par ce contact qui se répandait dans mes veines comme une drogue. J'étais ivre de lui. Je buvais sa bouche sans parvenir à m'en lasser. Tous mes sens étaient en éveil. Je sentais son odeur virile, ainsi qu'un soupçon de menthe.

Je gémis de désir, les tétons durcis, tendant le fin tissu de mon soutien-gorge. Je devais me retenir de les frotter contre son torse.

— Je n'arrive pas à me rassasier de toi, murmura-t-il.

Nous avons tous deux le souffle court. Il resserra son étreinte sur ma nuque et posa le front contre le mien.

Il avait envie d'aller plus loin et moi aussi. Mais j'avais trop peur. Avec un soupir, je reculai.

— Tu fais quoi, demain midi ? demanda-t-il.

Il avait les lèvres un peu gonflées et humides après notre baiser, et ça me donna envie de l'embrasser encore.

— Euh... rien de spécial, répondis-je en tentant de me reprendre.

— Tu aimerais venir déjeuner avec moi ?

J'acquiesçai. Il me sourit.

— Parfait. Je veux te présenter ma famille.

Je n'arrivais pas à croire que j'aie pu accepter. J'avais essayé de me dédire, mais il n'avait rien voulu savoir. J'avais rendu les armes quand il m'avait promis qu'on ne resterait pas longtemps chez ses parents, juste le temps de déjeuner.

Je contemplai ma garde-robe. Que devait-on porter pour rencontrer la famille de son... de son

quoi, au juste ? Qu'étions-nous, Daniel et moi ?

Peu importait. J'étais satisfaite de notre relation, sans avoir besoin de lui coller une étiquette. Être sa petite amie me mettrait une pression pour laquelle je n'étais pas prête. Ça m'obligerait à lui révéler certaines choses auxquelles je ne voulais pas penser.

Je me décidai pour un chemisier rose pâle, un jean et des chaussures plates. Tout en simplicité. Après tout, je n'avais pas spécialement besoin de faire bonne impression. Nous déjeunerions avec eux, puis nous irions nous promener au parc. Ce n'était qu'un bref passage dans la maison familiale, rien d'officiel.

Et peut-être que si je me répétais ça en boucle pendant la demi-heure suivante, j'arriverais à y croire. Je décidai de me secouer, enfilai mes vêtements, attrapai mon sac à main et courus vers la porte avant d'avoir le temps de me prendre encore plus la tête sur mon apparence. Daniel devait me retrouver sur le parking quelques minutes plus tard.

Est-ce que si on était trop anxieux, le cœur pouvait exploser ? J'attendis sous un arbre. L'air était chaud et lourd, et un voile de sueur s'était formé sur mon front et au-dessus de ma lèvre supérieure. Heureusement que je n'avais pas pris la peine de mettre autre chose que du gloss et du mascara, parce que ça aurait coulé sur mes joues.

Mon téléphone vibra dans ma poche. Je le sortis.

— Passe une bonne journée, et sois toi-même. Tu vas leur plaire, c'est sûr. Et finis ton assiette – tu es trop maigre. Ah oui, P.-S. : j'espère que tu nous amèneras ce garçon un vendredi soir TRÈS BIENTÔT. Bisous, grand-maman.

Je pouffai de rire, soudain détendue. Ma grand-mère savait toujours quand j'avais besoin d'un peu de réconfort.

Le sourire aux lèvres, je répondis :

— J'irai jusqu'à me resservir, si tu arrêtes de signer tes textos.

À ce stade, elle le faisait pour me taquiner.

Daniel arriva dans sa voiture rouge foncé, qu'il gara le long du trottoir. Il ouvrit sa portière et sortit, les cheveux un peu peignés pour une fois, vêtu d'une chemise blanche immaculée et d'un jean. Mon pouls s'accéléra.

Un claquement bizarre s'échappa de sous le capot de la voiture, arrachant un éclat de rire à Daniel.

— Oui, je sais, elle fait des drôles de bruits, la pauvre chérie. Mais elle roule toujours.

— « La pauvre chérie » ?

— Son vrai nom, c'est Titine, mais elle s'énerve quand je l'appelle comme ça, expliqua-t-il avec un adorable haussement d'épaules, avant de lui tapoter le capot. Mes parents me l'ont offerte pour mes seize ans. Et elle ne m'a jamais laissé tomber.

— Mes grands-parents m'ont aidée à acheter ma voiture, commentai-je en me dirigeant vers le

siège passager.

Il alluma le moteur et la clim se remit en marche, me donnant la chair de poule.

— Tu es très proche d'eux, j'ai l'impression.

— Oui, très.

Je m'efforçai de ne pas montrer ma nervosité. La conversation prenait un tour dangereux. Il fallait la ramener vers le passé récent.

— Ils m'ont aidée pendant mes études. Mon grand-père adore que je lui raconte mes cours d'histoire. C'est un passionné. Il s'intéresse en particulier à la Seconde Guerre mondiale.

— J'ai suivi un cours d'histoire européenne au dernier semestre. C'était passionnant et effrayant à la fois.

— Mon grand-père pense exactement comme toi. Il collectionne les souvenirs de guerre : il dit que c'est important de ne pas oublier les erreurs du passé, afin de ne pas les répéter.

Alors que pour ma part, je préférais enterrer le passé pour qu'il ne puisse pas m'attirer dans sa noirceur.

Daniel s'engagea sur l'autoroute, chantonnant une vieille chanson au son de la radio.

— J'aime autant te prévenir... dans ma famille, on est plutôt exubérants. Je n'ai que des sœurs, comme j'ai dû te le dire, et elles sont aussi bavardes que moi.

Il m'adressa un grand sourire.

J'avais les mains moites, malgré le courant d'air glacial de la clim. Est-ce que j'allais subir un feu nourri de questions ? Serais-je contrainte de parler de ma famille, de ma vie ?

J'avais un fourmillement dans les lèvres. Je fermai les yeux et inspirai par le nez avant d'expirer par la bouche. Ce n'était pas le moment d'avoir une attaque de panique. J'éluderais les interrogations, tout simplement. On ne resterait pas plus d'une heure. J'allais m'en sortir.

Une main vint se poser fermement sur la mienne et je rouvris les yeux d'un coup. Daniel me regarda, son autre main toujours sur le volant.

— Eh, je te promets qu'ils ne te mordront pas. Ils sont gentils. Je sais qu'il y a des choses dont tu ne veux pas parler. Je le vois dans tes yeux. Mais... Il faut que tu t'ouvres un peu, de temps en temps. Te renfermer sur toi-même te fait plus de mal que ce que tu crois.

Je savais qu'il voulait bien faire. Il me regardait d'un air plein de douceur. Mais je détestais qu'on me fasse la leçon. Comme si je ne savais pas déjà tout ça. Comme si mes grands-parents et mon psy ne me l'avaient pas déjà rabâché.

— Je vais bien, déclarai-je.

— Je sais. J'essaie juste de t'aider.

Je ne voulais pas d'aide. Je voulais juste vivre et respirer, dans l'instant présent. Mais je ne tenais pas à me disputer juste avant de passer une journée ensemble avec lui.

— Merci, dis-je en espérant que mon ton était convaincant.

Il me sembla l'entendre soupirer, mais avec la ventilation à fond, je n'en étais pas sûre. Il laissa tout de même sa main sur la mienne et se remit à la caresser avec son pouce. J'aurais voulu sortir mon téléphone pour écouter de la musique, ce qui avait toujours pour effet de me détendre, mais ça

n'aurait pas été poli. Alors je me chantai des chansons dans ma tête jusqu'à ce que la tension retombe.

Le trajet se termina trop vite à mon goût. Daniel se gara devant une maison de style ancien, à l'angle d'une agréable rue résidentielle. Par la porte d'entrée ouverte, on pouvait voir un gros chien hirsute assis derrière la moustiquaire, les yeux rivés sur la voiture.

Quand Daniel en sortit, l'animal se leva, la queue battant avec joie, la langue pendante.

Daniel vint m'ouvrir la portière et me conduisit vers la demeure.

— C'est Frankenstein. Nous ne savons pas de quelle race il est, mais il bave beaucoup. J'aime autant que tu sois prévenue.

— Qui est-ce qui a choisi le nom ? demandai-je alors que nous gravissions les marches.

— L'aînée de mes sœurs. Elle est passée par une phase un peu... un peu bizarre, à l'époque où on l'a adopté. Elle regardait des tas de vieux films d'horreur, expliqua-t-il en riant.

Il ouvrit la moustiquaire. Aussitôt, le chien se jeta sur lui et vint lui poser ses grosses pattes sur la poitrine, avec un petit aboiement de plaisir.

— Salut, mon grand, dit Daniel d'une voix tendre en lui frottant la tête. Allez, ça suffit.

Il le repoussa, déjà tout dégoulinant de salive. Le chien me dévisagea ensuite longuement, d'un air interrogateur. Il avait le poil gris, et semblait assez âgé. Il devait être dans la famille depuis longtemps.

Je lui tendis la main pour qu'il me renifle. Autrefois, quand j'étais toute petite, nous avions un chien, et même si depuis je n'avais guère eu l'occasion de fréquenter des animaux, j'en gardais un très bon souvenir.

Après m'avoir flairée quelques instants, il vint fourrer sa tête sous ma main. Je le grattouillai amicalement, déclenchant une tempête de battements de queue. Il se tortilla de plaisir quand j'atteignis ses oreilles.

— Tu lui plais, commenta Daniel, ravi.

— Daniel ? C'est toi ? demanda une voix masculine par la fenêtre.

Mon cœur s'affola de nouveau. Mais bien sûr, je ne pouvais pas passer une heure à jouer avec le chien devant la porte. Daniel me prit par la main et me fit entrer dans un couloir carrelé. Frankenstein nous emboîta le pas. Nous débouchâmes dans la cuisine, qui s'ouvrait sur un immense salon. On apercevait une cheminée à droite, et un homme, grand et mince, assis à l'extrémité d'un canapé d'angle de couleur crème.

Il se leva pour nous accueillir. Il avait les yeux et la bouche de Daniel. C'était forcément son père.

— Ravi de faire ta connaissance, me dit-il en me tendant la main. Daniel nous a beaucoup parlé de toi.

Frankenstein alla se poster à côté de son maître, et se mit à nous observer.

Je serrai la main du père de Daniel en essayant de ne pas paniquer à l'idée de ce qu'il avait bien pu leur raconter.

— Il m'a souvent parlé de vous tous aussi, repartis-je avec un sourire crispé.

— Entre, et assieds-toi, je t'en prie.

Le père de Daniel reprit sa place sur le canapé. Je m'assis dans un fauteuil de velours, et Daniel

s'installa à côté de moi. J'entendis alors des bruits de pas à l'étage puis dans l'escalier. Trois jeunes filles à la taille élancée entrèrent à leur tour dans le salon. La plus jeune était adolescente, la plus âgée déjà dans l'âge adulte. Elles me regardaient avec une curiosité non dissimulée. Toutes trois se ressemblaient beaucoup, avec leur abondante chevelure sombre et leurs yeux verts brillants. On aurait dit une version féminine de Daniel.

— Donc, c'est toi, Casey, commenta la plus jeune.

Main sur la hanche, elle me dévisageait, les lèvres un peu serrées.

— Miranda..., siffla Daniel.

Elle leva les mains en signe d'innocence.

— Je n'ai rien dit de mal, Dan.

— C'est ça, c'est bien moi, Casey, dis-je en riant.

L'atmosphère se détendit. Je regardai les deux autres sœurs. Celle du milieu, qui ne devait pas avoir plus de seize ans, me sourit d'un air timide en se tordant les doigts. Elle portait une robe bleue toute simple et des chaussures plates.

— Moi, c'est Francine, se présenta-t-elle.

— Et moi, Parker, déclara l'aînée avec un grand sourire.

Elle avait remonté ses cheveux bruns en un chignon désordonné. Son haut à paillettes, qu'elle portait avec un mini-short, dévoilait ses épaules et ses bras bronzés.

— Je peux te proposer un verre ? ajouta-t-elle.

— Euh... oui. Je veux bien de l'eau, ou une boisson gazeuse. Ou un jus de fruits...

Elle se précipita vers la cuisine, dont sortit alors une petite femme rousse, bien en chair, qui s'essuya les mains avant de m'en tendre une. Elle avait de grands yeux gris chaleureux, et bien qu'elle ne soit pas très jolie, elle dégageait une telle gentillesse que je restai à la regarder, fasciné.

— Bonjour. Je suis la maman de Daniel. Nous sommes ravis que tu sois là.

Je jetai un coup d'œil à Daniel. Ils ne se ressemblaient pas du tout.

— Eh oui, dit-elle en riant. Ces quatre enfants sont le portrait craché de leur père.

Elle se passa la main dans les cheveux d'un air avantageux avant d'ajouter avec malice :

— Tant pis pour eux !

Elle était vraiment charmante. Je l'aimais déjà.

Parker m'apporta un Dr Pepper que je me mis à siroter. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la vaste salle à manger, aussitôt suivis par le chien. Sur une desserte étaient disposés un assortiment de viandes froides et de fromage, du pain, et diverses sauces et condiments pour sandwich.

— À midi, c'est toujours un buffet, m'expliqua Daniel en me posant une main en bas du dos. Sers-toi.

Je confectionnai mon sandwich le plus vite possible pour ne pas les faire attendre. Ma canette dans une main, mon assiette dans l'autre, je contemplais Daniel et sa famille. Il riait avec ses sœurs, tirant les cheveux de Miranda et donnant un coup de coude à Francine pour la forcer à sourire.

De toute évidence, elles l'adoraient toutes les trois.

Tout le monde s'installa à table. Daniel s'assit à ma gauche, Parker à ma droite. Le bruit augmenta quand les filles se mirent à bavarder. Elles parlaient de tout et de rien : de l'ennui profond des premières heures de cours le matin, de la nourriture dégoûtante de la cantine, de la première année de Parker à l'université. Elle fréquentait Marshall College, un autre établissement local qui jouissait d'une réputation d'excellence.

Ça faisait beaucoup d'un coup, pour moi qui étais habituée à la solitude de ma chambre et au calme des repas chez mes grands-parents.

Daniel semblait percevoir ma tension croissante. Il me caressa le genou sous la table. Un frisson de plaisir me parcourut la jambe et je tournai vers lui un regard surpris.

— Et toi, mon chéri, comment se passent tes cours ? s'enquit sa mère. Est-ce que les profs sont sympas ? As-tu des anecdotes rigolotes à nous raconter ?

— Eh bien, répondit-il avec un petit rire, notre prof de philo, à Casey et moi, semble surgie du passé. Elle nous demande de faire nos devoirs à la main au lieu de les taper.

Il se lança dans une grande description de Mme Wilkins, avec son côté original et sa façon de nous clouer sur place d'un regard.

Miranda éclata de rire.

— J'écris comme un pied. Je détesterais ça !

— C'est vrai, renchérit Daniel. Je crois même me souvenir que tu n'avais été reçue que de justesse à l'examen de calligraphie, en primaire.

Je contemplai ses fossettes alors qu'il adressait un sourire taquin à sa sœur. Je ne pouvais détacher les yeux de lui, malgré mes efforts pour me concentrer sur mon délicieux sandwich. J'étais sûre que mes sentiments pour lui se voyaient à des kilomètres.

Je me contentais de les écouter en silence. Toute sa famille s'intéressait à lui, posant des questions sur ses cours et les profs. Exactement comme mes grands-parents.

De temps en temps, quelqu'un me posait une question à propos de la fac, de mes grands-parents, de ce que je voulais faire une fois mon diplôme en poche. Des sujets anodins qui ne me mettaient pas en danger. J'en vins à soupçonner Daniel de leur avoir recommandé de ne surtout pas aborder de sujets plus personnels. Cette idée me soulageait et me contrariait en même temps.

Soudain, la plus jeune des trois filles demanda :

— Est-ce que vous sortez ensemble ?

Je rougis comme une pivoine et me raclai la gorge.

— Euh...

Francine fit les gros yeux à Miranda et se pencha vers elle pour chuchoter :

— Il vient juste de nous la présenter. On ne devrait pas poser de questions aussi indiscretes. Ça n'est pas poli.

— Désolée, marmonna Miranda en baissant un visage boudeur vers son assiette.

— Ce n'est pas grave, dis-je pour la consoler. Nous sommes de très bons amis.

Certes, plus que des amis, mais je n'avais pas envie qu'on me force à coller une étiquette sur notre relation alors que nous n'en avons pas encore parlé entre nous.

Daniel me tapota le genou dans un geste rassurant. Je lui lançai un regard reconnaissant et posai ma main sur la sienne.

Tout me semblait bien lorsque nos mains se touchaient ainsi.

C'était fou. Plus je passais de temps avec lui, plus je découvrais de facettes de sa personnalité. C'était un artiste passionné, qui photographiait le monde avec son point de vue si particulier. Un étudiant investi, avide d'apprendre.

Un séducteur sexy mais léger, qui me faisait vibrer. Qui m'embrasait à la moindre caresse. Ses baisers enflammaient mes sens et me mettaient la tête à l'envers. Me donnaient envie de le supplier d'aller plus loin.

Rougissante, je me penchai de nouveau sur mon assiette, presque vide. Je savais très bien ce qui m'arrivait : j'étais en train de tomber amoureuse de Daniel, malgré mes efforts pour garder la tête froide. Il y avait en lui quelque chose qui m'incitait à baisser peu à peu mes défenses. À m'ouvrir à lui, lui en révéler plus sur moi et en apprendre davantage sur lui. À explorer cette alchimie explosive qui existait entre nous.

Mais sans pour autant prendre de risques. Je n'étais pas prête à m'exposer de nouveau à la souffrance. Et je craignais que mes réserves ne soient pas du goût de Daniel. Je le soupçonnais de chercher, avec ses manières douces et fermes à la fois, à me forcer à en révéler davantage, à me mettre à nu, baissant la garde définitivement et prenant le risque d'être blessée.

À la fin du repas – je dois admettre que même si j'aspirais au calme, je n'étais pas pressée de quitter sa famille – chacun débarrassa son assiette. Tout le monde me serra dans ses bras pour me dire au revoir. Ça me mit mal à l'aise, mais je ne voulais pas être impolie en me raidissant comme un piquet, alors j'essayai de me forcer à rester détendue.

Ils nous raccompagnèrent à la porte.

— Reviens vite, me dit sa mère. La porte sera toujours ouverte.

Je n'avais aucun mal à la croire.

— Merci, répondis-je en surmontant ma timidité pour lui serrer la main.

Une fois dans la voiture, je bouclai ma ceinture, prête pour le reste de notre journée à deux. Je ne pouvais m'empêcher de me dire que ma mère aurait aimé la famille de Daniel.

Chapitre 13

Je m'appuyai contre la porte d'entrée, regardant Daniel droit dans les yeux. La lumière du couloir de l'immeuble, assez tamisée, faisait ressortir les reliefs de son visage. J'avais le cœur qui battait presque douloureusement tant j'étais impatiente de... je ne sais quoi.

— C'était une super journée, dis-je.

Je ne mentais pas. Nous avons passé l'après-midi sous un chaud soleil dans un parc voisin. Daniel avait apporté des provisions et un frisbee. Les heures s'étaient écoulées en rires, conversations, et courses sur l'herbe verte de l'été.

J'étais à peu près certaine d'avoir le visage rouge et brûlé, mais c'était la première fois que je m'amusais autant depuis bien longtemps. Daniel m'avait raconté toutes les bêtises qu'il avait faites avec ses sœurs quand ils étaient enfants.

— Pour moi aussi, répliqua-t-il en se rapprochant.

Je sentais son souffle sur mes joues et ma bouche. Il se pencha pour m'effleurer les lèvres. C'était un contact ténu, mais suffisant pour me faire frissonner.

— Entre, proposai-je précipitamment.

Je ne voulais pas qu'il parte. Je voulais que ce moment s'étire à l'infini, comme une note parfaite jouée sur un violon.

— Je vais faire une pizza, ajoutai-je.

— Une pizza ? Je suis ton homme ! Je suis incapable de cuisiner.

Il faisait sombre dans l'appartement. Megan était sans doute déjà dehors avec ses amies ; on était samedi soir, après tout. J'allumai la lumière.

— Tu risques d'être déçu. Je vais simplement sortir une pizza du congélateur.

Il entra à ma suite, et je fermai la porte derrière lui. Les lampes projetaient des reflets ambrés sur sa peau. Je me sentis soudain nerveuse. Nous étions seuls. Dans mon appartement. Tout pouvait arriver.

Je me raclai la gorge.

— Euh... je peux t'offrir quelque chose à boire ? demandai-je en entrant dans la cuisine.

— Je veux bien un Coca, si tu en as.

— Megan est accro à la caféine. Nous avons toujours du Coca.

Je pris deux canettes et me dirigeai vers le canapé. Il était déjà assis, et je m'installai donc près de lui, espérant qu'il ne remarque pas mes mains tremblantes lorsque je lui tendis sa boisson.

Un silence agréable s'établit. Nous nous faisons face, nos genoux se touchaient. Tandis que nous sirotions nos canettes, je m'émerveillais des changements survenus en moi en si peu de temps. Au lieu de me cacher dans ma chambre, paniquée, j'étais assise sur le canapé avec un garçon qui me faisait craquer. Je l'avais déjà embrassé, touché, au point d'oublier tout le reste.

Je ressentis une émotion bizarre. De la fierté. J'étais fière de moi.

De tout petits pas en avant, me dis-je en lui lançant un regard furtif.

Soudain intimidée, je rougis. Il était si beau, avec ses mèches brunes qui lui retombaient sur le front. Il dégagait une telle intensité que je ne pouvais pas lui résister. Je n'en avais d'ailleurs pas envie.

Aucun homme ne m'avait jamais inspiré de tels sentiments. J'avais manqué quelque chose jusque-là, sans m'en douter. Je survivais, dans une existence creuse... Mais Daniel me procurait des sensations qui m'effrayaient. Et me faisaient vibrer de bonheur.

— À quoi tu penses ? me demanda-t-il avec un sourire. Tu as l'air rêveuse...

Il posa sa canette et se laissa aller contre le dossier.

— À rien de précis, mentis-je en rougissant.

— Vraiment ? insista-t-il avec un sourire sagace.

Je me léchai les lèvres.

— C'est un peu trop silencieux, par ici. Il nous faut de la musique.

D'une main tremblante, je pris la télécommande et allumai le téléviseur sur une chaîne de clips. Par bonheur, Daniel ne creusa pas davantage.

— On continue le jeu ? proposa-t-il.

Au parc, il avait lancé ce défi pendant que nous jouions au frisbee. L'un d'entre nous posait une question idiote, et l'autre devait répondre le plus vite possible. C'est étonnamment difficile de viser correctement tout en se raclant la cervelle à la recherche d'une réponse.

— Ton film préféré ? attaqua-je en me roulant en boule avec un coussin.

— Comme s'il n'y en avait qu'un seul, rétorqua-t-il, sourcils froncés. Je dirais... *Fenêtre sur cour*. Ton...

— Ça parle de quoi ?

Il écarquilla les yeux.

— C'est un des chefs-d'œuvre d'Alfred Hitchcock. Un grand classique. Tu ne l'as jamais vu ?

Je fis « non » de la tête.

— Tu ne connais même pas de nom ? Bon, c'est décidé : on va le regarder ensemble.

— C'est en noir et blanc ? gémis-je.

— Dans ma famille, on a une règle, répliqua-t-il avec sévérité. On n'a pas le droit de juger un film qu'on n'a pas vu. Tu es priée de t'y plier aussi.

— Mais on est chez moi, ici ! rétorqua-je en levant le menton d'un air faussement rebelle.

Il se pencha vers moi.

— J'ai les moyens de te contraindre, tu sais...

Avec ses yeux magnifiques et sa bouche délicieuse, il aurait de toute façon pu me demander n'importe quoi...

— Tu allais me poser une question ?

— Ta teinte de crayon de couleur préférée ? s'enquit-il sans s'éloigner.

— Terre de Sienne brûlée.

— Tu n'as pas eu besoin de réfléchir, fit-il remarquer dans un éclat de rire.

— Ta marque de sous-vêtements favorite ?

Mais qu'est-ce qui m'avait pris de poser une question pareille ?

— Euh non, attends, je ne voulais pas...

— J'adore la marque Hanes. Et je porte des boxers, si tu veux tout savoir, répondit-il avec un clin d'œil. Tu es une petite coquine, Casey ! Je ne m'en serais pas douté...

Je pris une gorgée de Coca, savourant le picotement des bulles dans ma gorge. J'étais en train de flirter, c'était indéniable. Je n'étais certes pas très à l'aise, mais Daniel jouait le jeu et ne me faisait pas sentir idiote.

— Ton meilleur souvenir d'enfance ?

Je restai pétrifiée, le cœur battant à tout rompre. Je reposai ma canette d'un geste raide.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne parles jamais de ton passé, dit-il d'une voix douce, comme pour calmer un animal effrayé. Tu te doutes bien que j'ai envie de connaître des choses sur toi. Moi, je me livre à toi, je te raconte des choses. J'aimerais bien que tu fasses pareil avec moi. J'ai l'impression qu'il t'est arrivé des choses horribles. Tu ne mentionnes jamais tes parents.

Je savais bien que ça se produirait un jour. Je serrai le coussin contre mon ventre. C'était un piteux bouclier, mais ça me rassurait quand même.

— Je n'aime pas en parler. Je préfère vivre au présent. Et penser à l'avenir.

— Je fais des efforts pour ne pas te bousculer, tu sais. Mais c'est comme s'il y avait un pan entier de ta vie qui était passé sous silence. Comment est-ce qu'on peut avancer... Penser à l'avenir, comme tu dis, si tu me caches ton passé ?

La tête baissée, je regardais mes mains, mes doigts, mais je sentais ses yeux posés sur moi. J'avais les oreilles qui bourdonnaient sous l'effet d'un début d'attaque de panique.

Mon estomac faisait des nœuds. Une part de moi, téméraire et autodestructrice, avait envie de tout lui cracher. De lui balancer toute la vérité à la figure, et de le voir se liquéfier d'horreur, puis de pitié, avant de m'abandonner à mes tourments. Les dégâts étaient trop considérables pour que je puisse redevenir comme avant.

J'avais l'impression de mériter cette souffrance. Parce que j'étais vivante, et que je pouvais donc la ressentir. Avoir survécu était un coup de chance, un miracle, mais aussi un choc. J'étais en vie, alors que mon père, ma mère et ma sœur pourrissaient dans leur tombe, et je devais vivre chaque jour avec cette idée.

Et à part mes grands-parents et quelques cousins éloignés, personne ne connaissait mon secret.

— Je ne me cache pas, protestai-je d'une voix rauque, la gorge douloureuse. Non... j'essaie juste d'avancer.

Je me tus pendant un long moment. La musique meublait le silence sans parvenir à me rassurer.

— Mes parents... sont morts. Ainsi que ma petite sœur. C'était vraiment horrible, et je n'aime pas en parler.

Je n'aimais même pas *y penser*.

J'osai enfin lever les yeux vers Daniel. Son visage ne montrait ni pitié, ni horreur. Il était juste... ouvert. J'y décelai un peu de tristesse devant ma douleur, de l'empathie surtout. J'avais l'impression de contempler son âme et j'y lisais qu'il avait envie de me serrer dans ses bras pour apaiser mes souffrances.

— Je suis vraiment désolé, dit-il à voix basse. Je n'ai jamais rien vécu de tel. Je n'arrive pas à imaginer ce que tu peux ressentir.

C'étaient des paroles simples, mais sincères. Je sentis les murs protecteurs que j'avais dressés autour de moi se fissurer un peu. La gorge nouée, incapable de proférer un son, je répondis d'un hochement de tête.

Il regarda vers la gauche, où s'ouvrait la porte de ma chambre, et prit une expression plus douce.

— Dis-moi, c'est là-dedans que la magie a lieu ?

Je le dévisageai, bouche bée, les yeux ronds.

— Euh... quoi ?

Prenant soudain conscience de ce qu'il venait de sous-entendre, il fit une grimace d'excuse.

— Oh, merde. Ce n'est pas ce que je voulais dire, balbutia-t-il en rougissant. J'ai aperçu ton ordinateur et ton matériel sur le bureau. Je parlais de tes activités de DJ. Pas de, euh... autre chose.

Il se donna une tape sur le front.

Ça me fit rire si fort que j'en avais mal au ventre. Ah, ça faisait du bien. La tristesse de notre conversation s'estompait.

— Tu veux que je te montre ?

— Ça ne t'embête pas ?

Il avait l'air si timide tout à coup, que les murs se fissurèrent un peu plus.

— Viens. Je vais te montrer comment ça marche.

Le conduire vers ma chambre me donna une impression étrange. C'était mon lieu à moi. Certes, je n'avais pas beaucoup d'effets personnels, mais c'était tout de même mon intimité. Il approcha une chaise de mon bureau, et je m'assis devant l'ordinateur pour démarrer le programme. J'avais du mal à me concentrer alors qu'il emplissait la pièce de sa présence envoûtante.

— Ça, c'est le logiciel que j'utilise pour trafiquer des chansons déjà existantes. Je fais des remix, en somme.

— Ça t'arrive de créer des morceaux de toutes pièces ?

Je percevais l'odeur chaude et riche que dégageait sa peau. Je dus me mordre les lèvres pour ne pas pousser un gémissement. J'avais envie d'enfouir mon visage dans son cou. Être si près de lui, avec ce courant électrique qui crépitait entre nous, être témoin de ses gestes, de ses regards... C'était trop pour moi.

Je me forçai à répondre à sa question.

— Euh... oui. J'ai déjà composé des chansons.

— Tu veux bien m'en faire écouter une ? Est-ce que tu en as une en cours d'élaboration ?

Je songeai à la chanson triste que j'avais presque achevée. Je n'avais besoin que d'une heure ou deux de travail pour qu'elle soit finie, mais je n'étais pas encore prête à la partager. Peut-être parce qu'elle

était si personnelle, si lourde de sens.

— Elle n'est pas terminée, fis-je remarquer d'un ton un peu défensif. Mais tu sais quoi ? On n'a qu'à en écrire une ensemble !

— Dis-moi ce que je dois faire, acquiesça-t-il, ravi.

Je lui montrai les bases, et lui ouvris mes dossiers de samples. Nous commençâmes avec une ligne de basses rythmées dont la mélodie endiablée nous donnait envie de danser. Je la programmais en boucle sur une piste avant d'explorer d'autres sons.

En entendant un drôle de « plouf ! », il éclata de rire.

— Franchement !

— On ne sait jamais quand on aura besoin d'un plouf, expliquai-je en tentant de garder mon sérieux.

— Peut-être si tu composes une pub pour un laxatif.

— Tu es dégoûtant, protestai-je en lui donnant une tape sur le bras.

Il se massa avec une grimace de douleur.

Nous passâmes les deux heures suivantes à choisir des sons. Daniel avait une très bonne oreille, ce qui ne manqua pas de me surprendre. C'était la première fois que je créais avec quelqu'un, mais je ne m'étais pas mis la pression : le but n'était pas de produire une mélodie complexe ou sophistiquée. Nous nous amusions simplement à superposer des lignes de mélodie. Le résultat final était plutôt correct. Je le lui copiai même sur un CD pour qu'il puisse écouter notre « chef-d'œuvre » chez lui.

Vers 20 heures, je fis une grimace. J'avais l'estomac qui grondait.

— Merde, je suis désolée. J'ai oublié de préparer à manger. Et je vais bientôt devoir partir au travail.

Parfois, quand j'étais complètement plongée dans la musique, il m'arrivait de sauter un repas. Mais je ne pouvais me permettre de me pointer en retard au *Mask*, quoi qu'il m'en coûte de me séparer de Daniel.

Il prit son air le plus solennel.

— Et dire que tu m'avais promis une pizza artisanale. Fraîchement débarquée d'un congélateur italien.

— Je suis navrée de te décevoir.

Je me levai et fis tourner ma tête pour étirer mon cou.

— Alors, quand est-ce qu'on signe avec une maison de disques ? Cette chanson est vraiment cool.

— Tu as raison, je vais m'en occuper, répondis-je en riant.

Pourtant, au fond, l'idée me plaisait. Ce serait vraiment super de faire un album, même indépendant. De partager ma musique.

Mais ça me coûterait la peau des fesses. Sans compter que ça prendrait sur mon temps de travail pour la fac. Mieux valait ne pas y penser.

Daniel se leva et posa une main sur l'arrière de ma tête pour me caresser la nuque avec le pouce. Je fondis de plaisir.

— Je sais que tu dois aller travailler, mais je n'ai pas envie de partir. J'ai passé une super journée

avec toi, et j'ai du mal à te quitter.

Sa franchise me fit craquer. C'était la première fois qu'un homme se montrait aussi honnête avec moi. Je baissai soudain la garde. Toute ma vie, j'avais construit ces murs autour de moi. Pour me protéger. Mais par ses paroles et ses baisers, il était en train de me mettre à nu.

Il se pencha et posa sa bouche sur la mienne dans un baiser ardent, possessif. Il passa son autre bras autour de ma taille pour me serrer contre lui. J'ouvris la bouche, m'enivrant de son odeur. Il avait un léger goût de Coca. J'étais baignée dans le parfum de son eau de toilette, les sens en éveil.

Je m'agrippai à sa chemise, envahie par un désir brûlant. J'avais envie de lui, j'aurais voulu le déshabiller pour lécher son torse que j'avais aperçu lors de notre baignade dans le lac Érié. J'avais envie de lui, tout de suite.

Et c'était réciproque. Son sexe dur appuyait contre mon ventre. Il n'y avait aucun doute sur le fait qu'il me désirait. Je me frottai contre lui, lui arrachant un gémissement. Son souffle chaud me donna des frissons, comme un courant électrique qui me parcourait en direction de mon ventre enflammé de volupté.

— Oh, Casey... tu me rends fou, soupira-t-il.

Il enfouit les doigts dans mes cheveux et me tira la tête un peu en arrière pour m'embrasser avec encore plus de passion. Il me caressait la langue avec la sienne alors que j'appuyais mes tétons durcis contre son torse.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes ainsi, à nous embrasser et nous caresser. Il descendit sa main vers mes fesses pour me serrer encore plus fort contre son sexe, mais n'alla pas plus loin. Au bout d'un moment, nous finîmes par nous écarter, les yeux vagues, la bouche gonflée. Il n'enleva pas tout de suite sa main de mes cheveux.

Il appuya son front contre le mien.

— Avec toi, je ne sais plus qui je suis. Et je n'aurais jamais cru que toi et moi...

— Moi non plus, avouai-je.

Pour être parfaitement honnête vis-à-vis de moi-même, j'étais heureuse qu'il soit entré dans ma vie. Plus que ça, je me sentais honorée. Daniel voyait en moi quelque chose que les autres ne percevaient pas, et ça me faisait vibrer. Il me donnait envie d'être... moi-même.

Je le raccompagnai à la porte. Après un dernier baiser – tendre, celui-ci – il partit. Je restai un long moment le dos collé au battant, incapable d'effacer mon sourire béat.

Chapitre 14

Je poussai un soupir sépulcral.

— Je n'ai jamais rien lu d'aussi glauque que ce poème.

Daniel coinça son crayon derrière son oreille, attrapa la table, et tira sa chaise près de la mienne.

— Qu'est-ce que tu lis ?

Je fis glisser le manuel vers lui.

— C'est pour mon cours de littérature britannique, mon autre option. On en est à la poésie.

Je lui montrai *L'Amant de Porphyria*, de Robert Browning. Une lumière douce entra par la fenêtre de la bibliothèque et éclaboussait les pages. Daniel lut à voix basse. Il fronça les sourcils.

— La vache. Donc le mec l'a étranglée.

— Oui, elle a été étranglée avec ses cheveux...

Je frissonnais. Qui pourrait avoir des idées pareilles ? Et pourquoi notre prof nous faisait-il étudier ça ?

— Mais pourquoi est-ce qu'il fait ça ?

Je devais écrire un court essai expliquant pourquoi le narrateur tuait la femme.

Nous restâmes silencieux un moment, ressassant cette question.

— Au début du poème, on comprend qu'elle est venue le voir malgré un obstacle qui les sépare ; peut-être une différence de classe sociale, finit par souligner Daniel en se tournant vers moi.

Je me perdis quelques instants dans ses yeux. Il me sourit.

Concentre-toi, me dis-je en toussotant.

— Donc peut-être que le narrateur voulait absolument l'empêcher de repartir. Il ne supportait pas qu'elle le quitte de nouveau, hasardai-je.

— Il semble vraiment croire qu'elle l'aime, dit doucement Daniel, m'embrasant par ces paroles.

— Merci. Ça me donne un point de départ.

— Je suis content de t'avoir aidée, me dit-il en me caressant la main.

Nous restâmes main dans la main pendant qu'il lisait un texte d'histoire et que je me penchais de nouveau sur le poème en essayant d'adopter le point de vue d'un amant désespéré, prêt à tout pour garder la femme aimée auprès de lui. Mais après un certain temps, mon esprit se mit à vagabonder. Le brouhaha de la bibliothèque disparut.

Daniel et moi avons passé beaucoup de temps ensemble, ces deux dernières semaines. L'automne, ma saison préférée, était arrivé, et même si les températures étaient demeurées douces, les jours avaient commencé à raccourcir.

Je ne pouvais pas m'empêcher d'être impatiente. Aussi étrange que ça puisse paraître, cette saison m'évoquait le renouveau. L'air vif, les pulls, le cidre, les tartes à la citrouille, les feuilles dorées. J'étais ravie à l'idée de partager ça avec Daniel.

J'entendais sa respiration, douce et régulière. Il était complètement absorbé par sa lecture, ce qui me laissait libre de savourer sa présence avec tous mes sens, de respirer son odeur marine. D'écouter sa plume griffer son papier – pour une fois, être gaucher était pratique : nous pouvions nous donner la main tout en écrivant.

Plus je passais de temps en sa compagnie, plus elle me devenait indispensable. J'aimais être avec lui pour étudier. Pour regarder un film idiot. Pour me promener sur le campus. Boire du café. Discuter de philo, ou débattre des pires bonbons, ou de n'importe quoi d'autre. Tout était merveilleux, du moment que c'était avec lui.

Il me plaisait. Vraiment beaucoup.

Je m'empourprai, et luttai contre la chaleur qui m'envahissait. Je n'avais pas honte de mes sentiments : je m'y étais habituée. J'étais à l'aise avec eux, à présent.

Mais j'avais encore des secrets pour lui. De gros secrets. Et ça creusait un fossé entre nous, un peu plus large chaque jour. Au fil de nos conversations, je me sentais de plus en plus coupable. Daniel croyait me connaître, mais c'était faux. Comment l'aurait-il pu, alors que je le privais de treize ans de mon histoire ?

À l'inverse, je n'ignorais rien de lui. Je savais, par exemple, que lorsqu'il était très concentré, il tapotait la table du bout de son crayon par séries de trois petits coups. Il se mordillait la lèvre, et marmonnait parfois à voix basse.

Il adorait l'eau. Et puis, il avait peur des clowns, aussi curieux que ça puisse paraître. Il aimait les sandwiches dont la garniture débordait de partout.

Chaque fois qu'il entrait dans une pièce, j'avais le cœur qui s'affolait.

J'étais en train de tomber folle amoureuse de lui. J'avais beau me répéter que ce n'était qu'un petit bégain, il n'en restait pas moins qu'il s'était infiltré dans chacune de mes pensées sans que j'y prenne garde. Il faisait désormais partie de moi, et je ne pouvais plus me passer de lui.

— Tu es toujours en difficulté ? demanda-t-il tout à coup.

— Hein ? bredouillai-je en me tournant vers lui, priant pour que mes émotions ne soient pas lisibles sur mon visage.

— Ça fait plusieurs minutes que tu regardes cette page sans la voir. Ce n'est quand même pas compliqué à ce point ! dit-il en me donnant un petit coup d'épaule.

— Non. C'est flippant, mais je commence à comprendre.

Il laissa tomber son crayon sur la jointure de son livre et me posa une main sur la joue.

— Avec cette lumière, j'ai l'impression de pouvoir lire en toi.

Il me regardait d'un air parfaitement honnête et sincère. Tout le contraire de ma dissimulation. Je fus submergée par la honte. Je le connaissais si bien, alors qu'il ignorait tout de moi. Et surtout des événements qui m'avaient détruite au point de faire de moi une coquille vide.

— Daniel, murmurai-je. Je ne suis pas... Je veux dire, je ne sais pas comment...

— Écoute, je sais que tu es... réservée. Tu restes un mystère. Mais je te découvre davantage chaque jour.

Son sourire s'était effacé, mais il avait laissé sa main sur ma joue, qu'il caressait doucement avec

son pouce.

Qu'il me découvre, c'était ce que je souhaitais du fond du cœur. Vraiment. Mais ça me terrifiait aussi. Oui, un jour il saurait tout. Mais j'avais la certitude que ce serait le début de la fin. Nos conversations seraient de plus en plus formelles, jusqu'à ce que nous n'ayons plus rien à nous dire. Daniel surveillerait ses propos, évitant de faire allusion à des parents, au suicide, à l'alcool ou aux pathologies mentales. Il finirait par ne plus ouvrir la bouche.

Et tout serait terminé entre nous. Notre relation se dissoudrait comme une poignée de sel dans un bassin, qui s'éparpille et se fond peu à peu dans le néant.

C'était ce qui m'était arrivé avec mes cousins lointains. Depuis des années, ils avaient peur de me voir. Ils craignaient que mon obscurité intérieure vienne déteindre sur leur vie confortable. Ils redoutaient, en regardant en moi, de trouver leur propre reflet.

L'enfer que j'avais vécu pouvait tomber sur n'importe qui. Et *tout le monde* en avait peur.

C'était la raison pour laquelle je préférais fermer ma gueule.

Je m'écartai. Il fronça les sourcils et laissa retomber son bras.

— J'aimerais que tu t'ouvres à moi, confia-t-il.

Il faisait de son mieux pour parler d'une voix calme, mais sa douleur était perceptible. Un mélange de peine et de frustration.

— Je ne suis pas encore prête.

Je parvins à ne pas fondre en larmes. J'étais fière de moi.

J'étais partagée entre désir et peur.

Pourtant, il était toujours là. Tout ce que je pouvais faire, c'était m'accrocher et profiter de ces doux moments avec lui, tant qu'ils dureraient. Avant que tout bascule.

Je refermai mon livre, puis le sien, et me levai.

— C'est étouffant, ici, déclarai-je en me forçant à sourire. J'ai assez bossé pour aujourd'hui. Tu viens ?

En réalité, il me restait encore beaucoup de travail pour terminer cet essai, mais je pourrais m'en occuper le soir. Pas maintenant. Pour une fois, je pouvais m'accorder un peu de liberté, en compagnie de Daniel.

Après quelques secondes, il prit la main que je lui tendais et se leva aussi. Il semblait toujours un peu méfiant, mais j'étais tout de même soulagée.

— On va où ?

— N'importe. Oh, je sais : on pourrait manger une glace, tant qu'il fait beau.

Son visage s'éclaira.

— Excellente idée !

Après avoir rangé nos affaires et quitté la bibliothèque, nous marchions côte à côte, nos mains s'effleurant parfois. Daniel prit la mienne, doigts emmêlés. C'était une sensation merveilleuse : nos mains semblaient faites l'une pour l'autre.

Je me collais à lui alors que nous parcourions les pelouses du campus, me tenant plus droite. Je ne savais pas combien de temps cette histoire durerait, mais je pouvais tout de même savourer le fait que

pour le moment, Daniel avait envie d'être avec moi. Il voyait en moi quelque chose qui était jusque-là passé inaperçu.

Et bien qu'il ne s'en rende pas compte, je sentais mes défenses céder petit à petit.

— Je ne pourrais pas avaler une bouchée de plus. Cette salade de pommes de terre m'a achevé, soupira Daniel en s'allongeant sur la couverture.

Il posa les mains sur son ventre, qui malgré ses protestations, était toujours plat.

— J'ai tellement bâfré que mon pantalon va littéralement exploser.

— Comme dirait mon prof d'anglais, ce n'est pas littéral du tout. Si c'était le cas, tu te retrouverais à poil, et ce serait un peu embêtant. Nous sommes dans un jardin public, après tout. Pour te punir de cet abus de langage, tu vas finir cette salade de pommes de terre.

Je pris une énorme cuillerée et la tendis vers sa bouche.

Il se rassit et me regarda d'un air faussement offensé. Le soleil chatoyait sur ses cheveux bruns aux riches reflets, et faisait scintiller ses yeux. Rapide comme l'éclair, il m'arracha la cuillère des mains et la lança à travers la pelouse.

— Oh, merde. Désolé, elle m'a échappé.

— Monsieur l'agent ! Cet homme jette des détritrus par terre ! m'écriai-je en faisant semblant de chercher un policier des yeux.

Le parc était désert, à l'exception de quelques enfants sur les balançoires.

Daniel me flanqua sur le dos et se mit à me grattouiller le flanc droit, là où j'étais la plus chatouilleuse.

— Et cette femme vend de la drogue ! lança-t-il avec un fou rire.

— Crétin ! protestai-je en me débattant pour me relever. C'était une super cuillère.

— Je t'en rachèterai une.

— Mais elle était assortie aux autres..., soupirai-je en tirant sur mon débardeur pour m'assurer que mon ventre n'était pas découvert.

Par chance, Daniel n'avait pas effleuré mes cicatrices.

— Je prendrai un lot, dans ce cas.

— Tu as réponse à tout.

Il se leva et me regarda, les yeux brillants de joie. Je ne m'étais pas sentie aussi bien depuis des jours. Depuis l'incident à la bibliothèque, en fait. Il me caressa de nouveau, sans s'approcher de mes cicatrices. Ce n'était plus une chatouille, mais un contact tendre et brûlant à la fois.

— Non, pas à tout, objecta-t-il.

Son regard se posa sur ma bouche et il serra la main sur ma hanche. Une tension érotique s'installa aussitôt entre nous.

Je me passai la langue sur les lèvres, provoquant un éclair de désir dans ses yeux. Je fis un pas vers lui. Je voulais sentir sa bouche sur la mienne, tout de suite.

— Oh, les amoureux ! Oh, les amoureux ! s'écria un gamin non loin.

Je baissai les yeux, rougissante. Daniel se pencha vers moi.

— J'ai trop envie de t'embrasser..., murmura-t-il d'une voix rauque qui embrasa mes sens.

Son désir était évident, et attisait le mien. Je sentis mon corps réagir, le cœur battant, les mains tremblantes.

Je levai la tête vers lui, assoiffée de son contact.

Il effleura ma bouche dans une caresse fugitive qui me laissa sur ma faim.

— Pas ici..., murmura-t-il. Je veux qu'on soit seuls tous les deux.

« Seuls... »

La tension dans sa voix me donnait des frissons. Mon corps vibrait de la tête aux pieds. J'acquiesçai, mon désir au diapason du sien.

Nous ramassâmes nos affaires. Mes mains tremblaient tellement que je fourrai tout n'importe comment dans mon sac. Ses paroles résonnaient dans ma tête.

Je ne savais pas ce qui allait se passer, mais je voulais me retrouver seule avec lui. Le sentir, le toucher, le goûter, entrer en contact avec sa peau nue...

Dans la voiture, nous n'échangeâmes pas un mot. La tension était palpable, montant d'un cran à chaque nouveau kilomètre.

— On va chez moi, suggérai-je d'une voix rauque. Megan n'est pas là.

On était jeudi et elle allait à une soirée sur le campus, avec Bobby. L'appartement nous appartenait pour de longues heures.

En tête à tête.

Daniel me glissa un regard furtif et acquiesça. Il posa la main sur ma cuisse nue. Je me sentis envahie par une vague de chaleur brûlante. J'avais beau savoir que c'était impossible, j'avais soudain envie qu'il promène ses mains partout sur mon corps. Chaque geste de son pouce sur l'intérieur de ma cuisse me faisait fondre de désir. C'était incroyable...

Il se gara sur le parking et nous nous dirigeâmes vers la porte, d'un pas plus pressé que d'habitude. J'ouvris la serrure et pénétraï dans la pièce sombre, Daniel sur les talons. Il repoussa le battant et me plaqua contre le mur, une main dans mon dos et l'autre sur ma nuque.

Il leva mon visage vers moi et posa sa bouche sur la mienne dans un baiser qui m'embrasa jusqu'à la moelle. Haletante, je m'agrippai à ses épaules, m'enivrant de son parfum qui me semblait entrer dans chaque cellule de mon corps.

— J'aime ton goût, soupira-t-il. Je voudrais t'embrasser pendant des heures.

Il appuya son torse tonique contre les courbes de ma poitrine. J'avais les tétons durcis au point d'en être douloureux. Gémissante de désir, je me frottai contre son érection tandis qu'il me maintenait fermement contre le mur.

Il se pencha pour m'embrasser le cou, me mordillant et me léchant la gorge. Des cascades de frissons se répercutaient en vagues de plus en plus violentes. J'étais trempée de volupté. Il remonta une main vers mes seins, mais s'arrêta avant de les atteindre. Il s'écarta pour quêter mon approbation. Je répondis par un hochement de tête.

Il posa la paume sur mon sein droit et fit pleuvoir des baisers sur mon décolleté. Sa bouche brûlante

laissait des traces humides sur mon débardeur.

Je n'en pouvais plus. Je me cambrai pour écraser mon téton sur ses lèvres. D'une main, je lui caressais les cheveux, l'incitant à continuer.

Il suçça alors mon téton à travers le tissu, m'arrachant un gémissement de plaisir.

— C'est délicieux..., haletai-je.

Il aspira mon téton plus fort. Je lui caressai le cou avant d'enfourer mes mains dans ses cheveux si doux.

J'en voulais plus. J'avais envie de le toucher.

— Dans ma chambre..., parvins-je tout juste à murmurer.

— Tu es sûre ? me demanda-t-il, prudent.

Le sous-entendu était clair. J'avais le cœur qui battait si fort qu'il devait pouvoir l'entendre. J'étais à la fois terrifiée et excitée. Jamais je n'avais ressenti un tel désir. Étais-je pour autant prête à coucher avec lui ?

Si on le faisait, il me verrait nue.

À moins que je garde mes vêtements, et qu'on soit dans le noir. S'embrasser, c'était déjà pas mal, non ?

— Je veux m'allonger avec toi pour t'embrasser, finis-je par dire.

C'était toute la franchise dont j'étais capable à ce moment-là.

Il me donna encore un baiser, rapide et possessif. Puis il me prit par la main et m'entraîna vers la chambre. Après avoir refermé la porte, nous parvînmes jusqu'au lit et nous débarrassâmes de nos chaussures sans rompre un instant le baiser qui nous liait. Nous tombâmes sur le matelas, membres emmêlés, si serrés l'un contre l'autre qu'un souffle d'air n'aurait pu passer entre nous.

J'arrachai le tee-shirt de Daniel. Je voulais sentir ses muscles sous mes doigts. Son torse était brûlant. Je le poussai sur le dos et vins m'installer au-dessus de lui. De minces rais de lumière entraient par la fenêtre.

Le souffle court, je contemplai son corps fin. Malgré la faible luminosité, je discernais chacun de ses muscles. J'aurais voulu venir frotter mes tétons nus contre lui.

Daniel me regardait en silence. Il me laissait les rênes. Depuis la soirée au cinéma, il n'avait plus tenté de glisser les mains sous mes habits. Mais en cet instant, ça ne me satisfaisait pas. Malgré ma peur, j'en voulais plus.

J'étais partagée entre mon désir dévorant et la peur paralysante de ce qu'il penserait s'il me voyait nue. Pourtant, j'étais consciente que ce combat-là était perdu d'avance. Je devais soit être courageuse et accepter qu'il me voie, soit me contenter de chastes baisers.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? chuchota-t-il. Ça va trop vite ?

Je m'assis, le sang battant à mes oreilles. Il était encore possible de tout arrêter. Je pouvais jouer la sécurité et garder mes secrets encore un moment.

— Non, répondis-je à mon corps défendant. Mais avant qu'on aille plus loin, je... je dois te parler de quelque chose.

Chapitre 15

Daniel se redressa et alluma la lampe de chevet. Il recula, les yeux rivés sur moi.

— De quoi tu veux me parler ?

J'aurais préféré m'enfuir, mais je me forçai à le regarder en face. Je cherchai en vain les mots pour le dire, pour exprimer l'ouragan d'émotions qui faisait rage en moi.

— Est-ce que tu es vierge ? demanda-t-il d'une voix qui trahissait un sentiment indéchiffrable. Tu sais, on n'est pas obligés de...

— Oh, non. Ce n'est pas ça. J'ai déjà... fait l'amour, balbutiai-je en rougissant. C'est juste que...

Ça avait été affreux. Je n'avais rien ressenti de l'intensité que j'éprouvais avec Daniel.

Mon corps vibrait tout entier sous l'effet de l'appréhension.

— J'ai du mal à être à l'aise, en fait, avouai-je.

Je me sentais pathétique.

Daniel tendit le bras pour me caresser la main du bout du pouce. C'était un geste de réconfort, mais il maintenait involontairement mon désir au plus haut point.

— Je comprends. On n'a pas besoin d'aller plus loin. Tu ne dois pas te forcer.

Son regard était franc, honnête. Ses paroles étaient sincères. Si je ne voulais pas aller plus loin que des baisers, il s'en contenterait.

Mais combien de temps pourrions-nous encore nous satisfaire de cela ? Nous avions tous deux follement envie l'un de l'autre. Son désir était aussi évident que le mien.

Il se redressa pour remettre son tee-shirt et se lever.

Non !

Il quittait mon lit, l'intimité de cette pièce... Chaque parcelle de mon corps voulait le retenir.

— Attends, suppliai-je en posant la main sur le bas de son dos, toujours dénudé.

Il finit d'enfiler son tee-shirt, mais resta sur le lit.

— Je croyais que tu voulais arrêter... C'est toujours la même histoire : je te bouscule, je mets le doigt là où ça fait mal sans m'en rendre compte, et tu t'enfuis. Je n'ai pas envie de continuer. Pas ici. Pas maintenant.

— En fait... j'ai des cicatrices, expliquai-je en posant la main sur mon ventre. Et je n'ai pas envie que tu les voies. Elles sont affreuses. Très profondes. Je les déteste tellement que j'évite de me regarder quand je me douche.

Rouge de honte, j'avais du mal à réprimer mes sanglots. C'était difficile de me montrer si vulnérable devant un homme aussi parfait. Il avait la perfection d'une statue, une peau impeccable, des muscles ciselés... Il ne pouvait pas comprendre ce que ça me faisait, de savoir que mon corps était meurtri à jamais.

— J'ai peur qu'elles te dégoûtent... ça me tuerait.

Ces derniers mots tombèrent dans le silence qui s'était installé entre nous.

Daniel se leva sans me regarder. Je sentis mon cœur se fêler. J'allais ramasser les miettes de ma dignité et le raccompagner à la porte. Je ne laisserais échapper cette émotion que lorsqu'il serait parti.

Mais au lieu de s'éloigner, il se tourna vers le lit, arracha la couverture, et la jeta par terre. Perplexe, je restai debout à le regarder sans mot dire. Il fit ensuite subir le même sort au drap de dessus. Il me prit la main et plongea son regard dans le mien, comme pour lire dans mon âme. Une veine battait au creux de sa gorge.

— Casey, dit-il d'une voix bouleversée qui me fit chavirer. Fais-moi confiance, je t'en prie.

En étais-je capable ?

J'acquiesçai en silence.

Un peu détendu, il m'incita d'un geste à m'allonger sur le lit. Il ramassa le drap et le disposa autour de mon ventre, ne laissant dépasser que mes jambes et ma tête. Je restai immobile, me demandant ce qui allait m'arriver.

Il me fit lever les bras et tira doucement mon tee-shirt, sans faire bouger le drap qui me couvrait la poitrine. Mon pouls s'accéléra. J'étais en soutien-gorge. Mais mes cicatrices étaient cachées.

Daniel éteignit la lumière. J'entendais sa respiration, douce et rauque à la fois. Il s'assit au bord du lit et m'effleura de la main.

— Je veux que tu te sentes bien. Je ne veux pas que tu aies honte de ton corps.

Ses doigts avaient la douceur du velours sur ma peau. J'aurais pu me mettre à ronronner sous les caresses qu'il administrait à mes bras et au haut de ma poitrine. C'était apaisant et excitant à la fois.

Au bout de quelques minutes, je commençai à me détendre. J'avais l'impression de fondre lentement. Mais en même temps, mes sens aiguisés décelaient sa présence avec acuité. Sa respiration un peu haletante, les dernières notes de son eau de toilette. Le bout de ses doigts. Je percevais tout ça avec une vigueur accrue.

Il effleura la ceinture de mon short du bout des doigts, puis s'arrêta.

— Casey, si tu changes d'avis, tu n'auras qu'à me le dire. Je t'obéirai. D'accord ?

Sa voix était rauque de désir, et j'aurais voulu voir ses yeux. Je savais qu'ils brillaient d'un éclat particulier.

— Oui, parvins-je à articuler.

J'avais envie qu'il me caresse les jambes de la même façon.

Il arrangea le drap pour me couvrir jusqu'à mi-cuisse, puis m'enleva mon short. Je ne portais plus que mes sous-vêtements. Je me sentis soudain un peu gênée, mais lorsqu'il se mit à me frôler les jambes en un long mouvement avant de m'effleurer le creux du genou, je poussai un gémissement de plaisir.

— J'adore les bruits que tu fais quand tu es excitée...

— Je me sens tellement bien avec toi, avouai-je.

C'était vrai, et pas seulement physiquement. Personne ne s'était jamais donné autant de mal pour m'aider à me détendre. Pour prendre soin de moi.

Lorsqu'il remonta les doigts sur l'intérieur de ma cuisse, je me cambrai vers lui. Soudain, sentir ses mains ne me suffisait plus. Je tirai doucement sur son tee-shirt pour l'inciter à l'enlever. Il l'arracha aussitôt et le jeta au pied du lit avant de venir s'allonger contre moi.

Nous étions collés l'un à l'autre, et nos bouches se rencontrèrent. Folle de désir, je m'accrochai à lui. Il me caressait à travers le drap, sur les flancs puis la poitrine. Enfin, il vint poser les lèvres sur un téton durci, le suçant à travers mon soutien-gorge, dont il finit par descendre le bonnet, me mettant à nu.

Sentir sa bouche directement sur mon mamelon accrut encore l'envie que j'avais de lui. Je plongeai les doigts dans ses cheveux, voulant me rapprocher encore de lui. Il me léchait le bout du sein, le mordillait et l'embrassait.

Je frottai ma jambe contre lui, caressant son sexe en érection.

— J'ai envie de toi, soupira-t-il d'une voix étranglée.

— Moi aussi. S'il te plaît. Maintenant.

C'était vrai. Ses baisers ne me suffisaient pas. J'éprouvais un besoin douloureux de le sentir en moi. Je voulais me lier à lui d'une façon que nous n'avions encore jamais ressentie ensemble. Je voulais lui offrir une part de moi qu'il garderait pour toujours, et recevoir le même don de lui.

Il se mit à fouiller dans sa poche.

— Tu es sûre ? demanda-t-il en s'écartant pour me regarder dans les yeux.

J'avais du mal à distinguer ses traits dans la pénombre, mais la lueur qui brillait dans ses prunelles parlait d'elle-même. Il était habité par un tourbillon d'émotions.

— Je veux que tu me le dises. Parce que si par la suite tu venais à me le reprocher et me fuyais de nouveau, ça me tuerait.

— S'il te plaît, fais-moi l'amour. Je ne fuirai pas, c'est promis, murmurai-je en déposant une série de baisers le long de sa mâchoire, priant pour qu'il comprenne ce que je ressentais.

Depuis le premier jour, Daniel était pour moi comme un livre ouvert. Mais je l'avais toujours gardé à distance. Quand je le laissais s'approcher un peu trop près, je prenais la fuite, et ce scénario n'avait cessé de se répéter. Il méritait mieux que ça, et ce soir-là, je voulais être à la hauteur. Être la personne qu'il méritait.

Et que je méritais d'être, moi aussi. Une fille qui ne se sentirait pas irrécupérable. Une fille qu'un homme respecterait. Adorerait. Estimerait.

Sans cesser de m'embrasser le cou, Daniel enleva son short et son boxer. Il était entièrement nu, son sexe dur appuyé contre moi. Un frisson nerveux me parcourut le ventre. Mais ce n'était pas de la peur.

C'était de l'impatience. J'en avais envie.

Il glissa une main sous le drap pour la poser sur mon sexe, embrasant mon corps déjà en ébullition. Il introduisit un doigt en moi, déclenchant une spirale de plaisir, comme une vibration sourde. Chacun de mes sens explosait dans une myriade de détails, gravant à jamais cet instant dans ma mémoire.

— Tu m'émerveilles..., avoua-t-il en me léchant le cou.

Son souffle me caressait délicieusement. Je lui donnai à mon tour un coup de langue.

Je n'étais plus très loin de l'orgasme. Mon corps tout entier vibrait, chantait même, soudain vivant

grâce à Daniel.

— Je..., soupirai-je d'une voix entrecoupée. Je vais...

Son doigt effleura mon point G à cet instant, et un brasier de sensations s'alluma en moi, me calcinant sur son passage.

— Oui, chuchota-t-il d'une voix vibrante d'émotion et de désir.

Les vagues de plaisir qui me submergeaient mirent longtemps à refluer. Je lui caressai les cheveux, écartant une mèche de son front. Il m'embrassa le bout du nez avant d'enfiler le préservatif.

Il vint s'allonger au-dessus de moi, les coudes de part et d'autre de mon cou, les genoux entre mes jambes. Je serrai les cuisses autour de sa taille. Un instant plus tard, il était en moi, et nous gémissions tous deux de plaisir.

— C'est tellement..., tenta-t-il de dire d'un ton rauque tout en m'embrassant le front, les doigts emmêlés dans mes cheveux.

Son sexe volumineux m'emplissait d'une façon que je n'aurais jamais imaginée.

— C'est tellement beau d'être en toi, réussit-il enfin à articuler.

Les yeux rivés aux miens, il me caressait la bouche avec son pouce. Nous bougions ensemble. Je me cambrai vers lui pour qu'il entre plus profondément. Je voyais en lui jusqu'à son âme, et je fus soudain frappée d'une prise de conscience. Les murs que j'avais dressés autour de moi s'écroulèrent en une pluie de débris, et je ne pensais pas pouvoir les reconstruire un jour.

J'étais en train de tomber amoureuse de cet homme.

Mon cœur s'affola, et je réprimai à grand-peine un hoquet de surprise.

Le rythme s'accélérait. Nous étions tous deux couverts d'une fine pellicule de sueur qui trempait le drap toujours posé entre son ventre et le mien. C'était un moment d'émotion intense, et j'étais presque submergée par mes sentiments. Ses yeux s'étaient assombris, pleins de vie et de désir pour moi. Le drap qui cachait mes cicatrices m'évitait tout malaise. Je me sentais sexy, totalement dans l'instant.

Totalement avec lui.

Et c'était grâce à lui que ce miracle se produisait.

Je ne pouvais m'arrêter de le toucher. Le feu qu'il avait allumé en moi me dévorait jusqu'à la moelle. Je brûlais pour lui. Je le serrai encore plus intensément contre moi avec mes pieds, l'incitant à aller plus fort. Nos souffles pantelants se mêlaient, chacun s'enivrant de l'autre. Il accéléra, et je sentis ses muscles se tendre. Le rythme se faisait frénétique. Je voulais qu'il reçoive autant de plaisir qu'il m'en avait donné. Je me cambrais vers lui, me frottant contre son pelvis.

— Je veux te sentir jouir, murmurai-je à son oreille en lui mordillant le lobe.

Il frissonna, la respiration soudain irrégulière. Il accéléra encore, et une vague d'extase monta de nouveau en moi.

— Je vais..., souffla-t-il en rejetant la tête en arrière, tous les muscles bandés. Oh oui...

Je m'accrochai à lui, voulant le recevoir au plus profond de moi. Tremblant, il soupira mon prénom, et s'agrippa à moi de toutes ses forces au moment de jouir.

Puis il me souleva le menton pour me regarder dans les yeux.

— Merci, dit-il.

Une parole toute simple, mais chargée d'une véritable tendresse. Il m'embrassa sur les commissures des lèvres, de chaque côté. La gorge serrée, j'étais au bord des larmes. Il y avait une telle grandeur dans ces remerciements pour un plaisir partagé. Comme si je lui avais offert un présent précieux.

Il m'avait donné tellement plus !

Il se retira, sortit du lit pour jeter le préservatif, puis revint s'allonger à mes côtés. Nous étions collés l'un contre l'autre, comme si nous ne pouvions plus jamais supporter d'être séparés. Je me tournai sur le flanc, et il se serra contre mon dos, une main jouant avec mes cheveux et l'autre posée sur ma hanche à travers le drap.

Je t'aime, Daniel.

Cette phrase aurait voulu sortir de ma bouche. Cela m'effrayait et m'émerveillait à la fois. C'était la première fois que je connaissais un plaisir aussi intense : peut-être était-ce ce qui me rendait si sentimentale. Jamais auparavant je ne m'étais laissée aller à ressentir les choses. Je pouvais m'autoriser à être amoureuse, mais certainement pas à le lui avouer.

J'avais besoin de temps pour accepter tout ça. Je voulais m'assurer que ce sentiment était réel, que ce n'était pas simplement un contrecoup de la volupté. Mais je ris en moi-même à cette pensée. Je savais très bien qu'il n'en était rien. Cela faisait un moment que mes sentiments pour lui allaient croissant. À présent qu'ils venaient d'exploser devant mes yeux, je ne pouvais plus les nier.

Je posai une main sur la sienne, caressant ses doigts fins, tentant de les mémoriser, centimètre par centimètre. Je sentais le battement régulier de son cœur dans mon dos. La sueur qui trempait notre peau semblait nous rapprocher encore plus.

— Reste, cette nuit, demandai-je à mon corps défendant. Euh... si tu en as envie. Tu n'es pas obligé... Mais tu peux, si tu veux.

— Oh oui, j'aimerais bien. Mais il va falloir que je passe chez moi, soit ce soir soit demain matin, pour récupérer des affaires. J'espère que mes colocataires n'ont pas mis l'appartement à sac.

Les trois garçons avec lesquels il partageait son logement étaient bien plus fêtards que lui. Ne raffolant pas des soirées étudiantes, il ne passait pas beaucoup de temps avec eux, et je n'étais pas particulièrement encline à aller chez lui. J'avais du mal à sympathiser avec ce genre de mecs.

— Peut-être qu'on pourrait dormir un peu avant de faire un saut chez toi, proposai-je d'une voix ensommeillée. On en profiterait pour dîner.

J'étais clouée à mon matelas par une torpeur béate. Le corps de Daniel épousait le mien à la perfection. Comment était-ce possible ? Notre lien sans cesse plus fort m'emplissait de joie, mais je savais aussi qu'il me rendait vulnérable. Je le laissais entrer dans mon univers, et il pourrait me broyer si notre couple ne tenait pas. Mais je n'avais pas envie d'y penser.

Pour une fois, je voulais vivre l'instant présent et m'autoriser à être heureuse.

— Ça me va, dit-il.

Son souffle ralentit progressivement et il ne tarda pas à s'endormir.

Ça me prit un peu plus longtemps, mais la dernière chose dont je fus consciente avant de sombrer était la sensation de nos doigts toujours mêlés.

Chapitre 16

Mon cœur allait exploser. J'en étais certaine.

Daniel tendit le bras pour me presser la main. Il avait senti ma tension monter d'un coup. Sans doute parce que j'étais raide comme un piquet sur mon siège conducteur.

Je n'y pouvais rien. Nous étions en route pour la maison de mes grands-parents, pour le traditionnel repas du vendredi soir. Sauf que cette fois, j'amenais Daniel. Tard la veille au soir, alors que j'attendais dans la voiture qu'il prenne ses affaires chez lui – il était revenu avec un petit sac qui contenait du linge propre et ses livres pour le vendredi matin – j'avais appelé ma grand-mère sur un coup de tête pour lui demander si je pouvais l'inviter.

Non contente d'insister pour que je vienne le leur présenter, elle avait tendu le téléphone à mon grand-père afin qu'il en remette une couche. Comme si le fait que j'ai moi-même posé la question ne suffisait pas. Riant de bon cœur, j'avais donc promis de venir avec lui.

Mais à présent que le moment fatidique approchait, j'avais le pouls fébrile. Je sentais une veine battre à la base de mon cou. Si je ne me calmais pas tout de suite, je finirais par avoir une attaque de panique. J'étais tellement anxieuse...

— Parle-moi un peu d'eux, demanda Daniel alors que nous nous engagions sur l'autoroute.

Il alluma l'autoradio et fouilla parmi mes CD avant d'en glisser un dans la fente, une série d'instrumentaux un peu vintage.

— D'accord, dis-je en tentant de me concentrer sur la conversation et la musique plutôt que sur mon appréhension.

Il fallait que je reste dans l'instant présent au lieu d'échafauder des scénarios catastrophe. Que je fasse confiance à Daniel.

C'est normal quand on sort avec quelqu'un, me dis-je. Et c'est même une très bonne chose lorsqu'en plus on est secrètement amoureux de cette personne. Au moins, on s'assure que les deux êtres les plus importants de notre vie l'apprécient aussi.

— Eh bien, grand-maman aime cuisiner. Beaucoup. Elle est restée au foyer pendant des années quand ses enfants étaient petits. Mon grand-père est retraité ; il a travaillé à l'aéroport pendant vingt ans, comme mécanicien.

— C'est plutôt rock'n'roll, commenta-t-il. Ma grand-mère a fait toute sa carrière comme comptable chez Ford. Elle aimait tellement son métier qu'elle a continué des années après l'âge de la retraite.

— Et ton grand-père, il faisait quoi ?

— Il est mort l'année dernière, confia-t-il après une pause. Après une longue maladie... un cancer. Mais avant ça, il était dans l'assurance-vie.

— Je suis désolée, dis-je en lui pressant la main. Vous étiez proches ?

— Il était très cool, répondit-il d'une voix qui se voulait dégagée, mais où perçait de la tristesse. Il me manque beaucoup. Avec mes sœurs, on allait chez lui tous les étés. Il aimait la vie au grand air.

J'étais surprise que Daniel ne m'ait pas parlé de lui plus tôt. Mais d'un autre côté, avec tous les secrets que je gardais, je pouvais difficilement le lui reprocher... Et si je le laissais se dévoiler à son rythme, je pourrais en faire autant sans culpabilité.

Pourtant, je savais que lorsqu'il découvrirait la vérité sur mon passé – ce qui finirait bien par arriver, même si par bonheur ça ne serait pas ce soir-là, puisque j'avais demandé à mes grands-parents de ne rien dire – les choses changeraient entre nous d'une façon imprévisible. M'en voudrait-il de le lui avoir caché si longtemps ? Se montrerait-il au contraire compréhensif ?

C'était déjà assez difficile de lutter contre ma tendance à me retirer en moi-même le plus possible. Garder le souvenir de ma mère et de ma sœur vivant en moi malgré le chagrin était aussi une épreuve. Quant à ouvrir les vannes et tout laisser sortir, j'en étais incapable. Pour le moment, du moins.

Je ne pouvais pas lui faire porter ce fardeau.

Oui, j'avais le droit de garder mes secrets. Après tout, on n'était pas ensemble depuis très longtemps. Je ne voulais surtout pas le blesser. Je craignais qu'il s'éloigne de moi, après ça...

Je repoussai ces tristes pensées. Toujours main dans la main, nous nous approchions de chez mes grands-parents. Ce qui comptait, ce soir-là, ce n'était pas le passé, mais le présent. Je lui jetai un regard de côté, et vis que la ventilation de la voiture faisait danser une de ses mèches de cheveux. Sa joue était creusée par cette fossette qui apparaissait chaque fois qu'une idée amusante lui traversait l'esprit. Je voulais garder cette image de lui en moi pour toujours. Photographier mentalement chaque instant que nous passions ensemble.

— Je sais que tu me regardes, dit-il sans se retourner. C'est une vision enchanteresse, n'est-ce pas ?

— Ta modestie me laisse sans voix.

— Je suis sûr que ce n'est pas pour ma modestie que tu m'aimes.

Je retins mon souffle. Certes, il plaisantait, mais le fait qu'il puisse prononcer ces mots si facilement me pétrifiait. Peut-être qu'il connaissait mes sentiments. Mais si c'était le cas, pourquoi ne m'en avait-il jamais parlé ? Est-ce qu'il attendait que je prenne l'initiative ?

Nous étions arrivés devant chez mes grands-parents. L'ouragan de questions qui faisait rage dans ma tête prit donc fin.

— C'est là, annonçai-je en garant ma voiture dans l'allée.

Calme-toi, Casey ! Il a dit ça en passant, sans y penser. Arrête de tout interpréter...

L'amour me rendait psychopathe. Je m'efforçai de sourire et ouvris la portière à la volée.

Il sortit à son tour, mais ne claqua pas tout de suite sa porte, préférant me regarder par-dessus le capot.

— Tout va bien ?

— Oui, oui, ne t'inquiète pas, dis-je en souriant de plus belle.

— Tant mieux, répondit-il, pas très convaincu.

La porte d'entrée s'ouvrit, et ma grand-mère s'avança sur le perron.

— Entrez, appela-t-elle, une main au-dessus des yeux. Il fait trop chaud ! J'ai l'impression que l'été ne veut pas finir. Vous allez rôtir.

À présent, j'avais les mains qui tremblaient, l'estomac noué, et un sourire franchement crispé. Je m'avançai avec Daniel, qui dépassait ma grand-mère d'une tête mais faisait un effort pour ne pas se pencher vers elle comme si elle était naine.

— Grand-maman, je te présente Daniel.

— Enchanté de faire votre connaissance, madame Mackintosh.

Elle me lança un regard surpris et approbateur à la fois.

Un garçon bien élevé ! Ça existe encore ?

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-elle. Entrez. J'ai fait de la citronnade, et aussi du thé glacé, si vous préférez.

Nous entrâmes tous les trois. La climatisation était réglée au maximum, et ça me donna la chair de poule. J'avais la tête tellement à l'envers que j'avais oublié de mettre des manches longues pour venir. Zut ! Je pénétraï dans le salon en me frottant les bras, et nous nous assîmes sur le canapé.

La présence de Daniel me poussait à regarder les lieux avec un regard neuf. Le mobilier était démodé mais confortable. Moquette beige, passe-partout. Bibelots disposés dans des petites vitrines et sur des étagères. Des photos de moi couvraient la majeure partie d'un mur. Sur la cheminée trônait un portrait pris le jour de la remise des diplômes au lycée, le pompon de mon chapeau suspendu au cadre.

Il me fallut un moment avant d'oser me tourner vers Daniel. Lui aussi était en train de détailler la pièce.

— Ta grand-mère a l'air très gentille, chuchota-t-il.

— Elle l'est.

Je me détendis un peu.

Grand-maman revint avec deux verres de citronnade. J'en avais l'eau à la bouche. Malgré mes nombreuses tentatives, je n'avais jamais réussi à reproduire sa boisson à la fois douce et acidulée.

Elle s'assit sur le bord de sa chaise et croisa les jambes. Je vis qu'elle avait pris soin de se maquiller, et qu'elle portait la petite croix en or que mon grand-père lui avait offerte pour son dernier anniversaire. Ça me fit chaud au cœur. Elle aussi voulait faire bonne impression.

Je n'étais pas la seule à être nerveuse. C'était la première fois que j'amenais un garçon, donc il était logique qu'on soit toutes les deux un peu tendues. Mais je commençais à me sentir mieux.

— Grand-papa ne va pas tarder, annonça-t-elle. Il est parti acheter du lait : j'avais fini la bouteille en préparant la purée. Daniel, parle-moi un peu de toi. Tu étudies l'anglais, c'est ça ?

— Oui, et je fais aussi de l'histoire de l'art.

Ils discutèrent de son cursus pendant quelques minutes. Il était à la fois décontracté et respectueux, riant un peu mais pas trop fort tout en lui expliquant ses aspirations pour l'avenir.

— Donc, tout bien réfléchi, je pense qu'une fois diplômé, je vais devenir enseignant. J'aime tellement l'école ! Ça me semble la meilleure façon de ne jamais quitter ses bancs sans avoir à enchaîner les prêts étudiants.

— Casey a toujours été très sérieuse. Nous sommes très fiers d'elle. Elle est dans le haut du classement chaque semestre depuis sa première année.

— Grand-maman... Ce n'est pas non plus l'exploit du siècle !

— Pfff, rétorqua-t-elle avec un geste de la main. Tu es trop modeste.

La porte s'ouvrit.

— Voilà le lait, déclara grand-papa.

Il entra dans le salon en tendant sa main libre, l'air très sérieux.

— Ravi de te rencontrer, fiston.

Je réprimai un gémississement. D'accord, il avait l'intention de la jouer comme ça. Peut-être qu'on pourrait manger très vite et repartir aussitôt.

Grand-maman se leva, poussant un petit grognement sous l'effet de l'effort.

— J'ai le dos en compote, aujourd'hui. Bon, allons préparer la table. C'est l'heure.

Le dîner fut moins pénible que ce que j'avais redouté. Mes grands-parents s'abstinrent de me mettre mal à l'aise en posant à Daniel des questions indiscrètes. Petit à petit, ma tension s'apaisa. Je m'en voulais d'avoir été aussi méfiante : j'aurais dû me douter qu'ils respecteraient mes réserves et se tiendraient bien. Chacun se montra très poli.

Mais malgré la courtoisie ambiante, j'avais le cœur qui débordait d'émotions contradictoires. Sans me départir de mon sourire, je finis mon assiette – poulet frit, haricots verts et purée de pommes de terre, un autre de mes plats préférés – mais je n'arrivais pas à croire que Daniel était parmi nous. Je n'en revenais pas qu'il ait pu prendre une telle importance pour moi en l'espace de quelques semaines. C'était complètement fou.

Son genou effleura le mien. Était-ce fait exprès ?

Je bougeai un peu dans mon siège pour rapprocher mes jambes des siennes. Son genou vint de nouveau toucher le mien, et cette fois, il demeura tout contre. C'était un contact ferme, qui me réchauffait. Et qui était voulu, donc. Je tentai de réprimer le grand sourire qui menaçait de donner des soupçons à mes grands-parents.

— Casey m'a dit que vous collectionnez les souvenirs de la Seconde Guerre, annonça Daniel à mon grand-père. L'année dernière, j'ai suivi un cours sur les guerres du xx^e siècle. J'ai été frappé par les changements radicaux des techniques de combat à partir de la Grande Guerre. Les anciennes règles n'avaient plus cours, et les gens ont eu du mal à s'adapter.

Je vis une expression de surprise passer sur le visage de grand-papa.

— C'est exact. J'ai lu des récits autobiographiques de soldats des deux grandes guerres, et tous relatent combien il leur a été difficile de retourner à une existence normale après l'horreur des combats.

— Avez-vous lu *Invincible*, de Laura Hillenbrand ? demanda Daniel. C'est l'histoire d'un coureur olympique qui part au front pendant la Seconde Guerre. C'est un extraordinaire récit de survie.

Ils passèrent les vingt minutes suivantes à discuter du livre. Grand-papa était sur son terrain ; il s'animait de plus en plus au fur et à mesure que Daniel lui donnait son point de vue et ses théories sur la guerre. Ce n'était plus un simple échange poli mais une conversation à bâtons rompus.

Voir Daniel se rapprocher de mon grand-père sur un sujet qui tenait tellement à cœur à ce dernier

me bouleversait. Je posai la main sur sa cuisse, sous la table. Discrètement, il vint poser sa paume sur mes doigts et les presser tendrement.

C'était la première fois que je nouais une relation avec quelqu'un comme lui. Il me défiait, me faisait rire, m'agaçait, et m'excitait comme jamais dans ma vie. Est-ce que j'avais tort de prier pour que ce soit réel, et pour que ça dure ? Sa main sur la mienne était bien réelle, tout à fait concrète. De même que son genou appuyé contre le mien.

Et sa façon de me tenir, la nuit précédente. De me caresser les cheveux jusqu'à ce que je m'endorme.

Ça aussi, c'était réel. Tout ce que je savais, c'était que je voulais qu'il vienne dîner là de nouveau la semaine suivante. Je désirais ne plus rien ignorer de lui. Qu'on ait des petites blagues que personne d'autre ne comprendrait. Poser mes pieds froids sur ses jambes pour l'embêter. Regarder des tas de films sans s'arrêter. Partir en vacances et faire des tonnes de photos pour les mettre sur Facebook.

Faire ce que font tous les couples, et qui les unit davantage.

J'avais le cœur gonflé de toutes ces émotions.

C'était trop, beaucoup trop, et en même temps, ça ne me suffisait pas. J'en voulais plus. Mais est-ce que j'avais le courage de tendre la main pour saisir ce que je désirais ?

— Casey ? appela grand-maman. Ouh-ouh, tu es avec nous ?

Merde. Prise en flagrant délit de rêvasserie.

— Désolée. J'étais un peu ailleurs, répondis-je, contrite.

— Je disais qu'on devrait débarrasser. Ton grand-père veut montrer ses trésors à Daniel avant que vous partiez. Tu travailles, ce soir, je crois ?

J'acquiesçai.

— Je vais vous aider, proposa Daniel.

— Non, ne t'en fais pas ! répliquai-je en riant. J'ai déjà vu sa collection des centaines de fois. Toi, en revanche, tu es un bleu. Tu ne vas pas t'en tirer à si bon compte.

Les deux hommes s'éloignèrent.

Lorsque grand-maman se leva, je la vis porter la main à son dos avec une grimace de douleur.

— Reste assise, ordonnai-je. Je m'en charge.

Ça aurait le mérite de m'occuper.

— Je ne rajeunis pas, soupira-t-elle. Je peux t'annoncer que l'automne ne va plus tarder. Je le sens dans mes articulations.

— Je t'en prie... Tu n'es pas vieille. Vous avez à peine dépassé les soixante-dix ans, tous les deux, protestai-je en empilant les assiettes.

Penser à leur vieillissement m'effrayait, et je préférai me concentrer sur la vaisselle.

Nous restâmes un moment silencieuses pendant que je m'affairais. Je remplis le lave-vaisselle et le mis en marche.

— Il est drôlement gentil, déclara soudain grand-maman d'une voix sincère. Et il tient à toi.

Je me tournai, le dos contre le comptoir, pour lui faire face.

— Moi aussi, je l'aime beaucoup, avouai-je.

Ça me faisait bizarre de le dire à voix haute. Mais c'était la vérité.

— Peut-être même plus que ça, ajoutai-je.

D'accord, ce n'était pas juste « peut-être », mais je n'étais pas encore prête à reconnaître que j'étais amoureuse. Et quand je le ferais, ce serait lui le premier informé.

Grand-maman me sourit. Elle avait l'air si fatiguée que j'en eus un pincement au cœur. Qu'est-ce qui la mettait ainsi au bout du rouleau ? Était-elle malade ?

— Qu'est-ce qui ne va pas, grand-maman ? demandai-je d'une voix tremblante. Tu peux me le dire...

— Mais je suis forte comme un bœuf, ma chérie. Ne te fais pas de souci. Je ne vais pas mourir demain, va. Je suis juste fatiguée. La plupart du temps, tout va bien.

Je me laissai tomber sur le siège à côté du sien. Je savais qu'elle ne me mentirait pas. Si elle était malade, elle me le dirait. Mais cela me rappela que je devais profiter davantage de chaque moment avec eux. Et faire de mon mieux pour prendre soin d'elle.

Elle me prit la main fermement entre les siennes. Ses doigts semblaient frêles comparés aux miens.

— Je t'aime, ma chérie. Et je suis heureuse que tu nous aies présenté ce jeune homme. Mais tu dois le lui raconter. Ne remets pas ça constamment à plus tard. Je vois bien que ça te mine.

— Tu as raison, admis-je, la gorge serrée, en jetant un regard coupable vers le bureau de grand-papa. Mais... ça va tout changer.

— Si c'est le bon, tout s'arrangera.

J'acquiesçai en silence.

Elle me tapota la main avant de la lâcher.

— Tu ferais mieux d'aller chercher ce malheureux garçon avant que ton grand-père le rende complètement chèvre. Tu sais comment il est : une fois qu'il est lancé...

Elle rit doucement et ajouta :

— Remarque, s'il survit à une heure avec grand-papa, il pourra tout encaisser...

Nous prîmes congé ; Daniel les remercia chaleureusement pour leur accueil. Grand-papa lui donna une accolade avant de le laisser partir.

— Merci de m'avoir invité, me glissa Daniel dans la voiture. J'ai passé une super soirée. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Je consultai l'heure sur mon téléphone.

— Je vais repasser chez moi pour me préparer avant d'aller bosser. Et toi ? demandai-je avec un sourire en sortant la voiture de l'allée.

— Oh, je vais traîner sur mon canapé en pensant à une fille qui est en train de bosser. Rien de bien passionnant.

Je rosis de plaisir.

— Ah. Eh bien, si tu t'ennuies, passe me faire un petit coucou.

Incroyable. J'étais en train de flirter. Sans l'ombre d'un doute. Et plus je le faisais, avec lui, plus ça devenait facile.

Je m'engageai sur l'autoroute.

Il me lança un regard en biais. Il y avait tant de chaleur dans ses yeux, et dans son sourire en coin, que je me sentis fondre et vibrer d'impatience.

— Je vais peut-être me laisser tenter, Casey.

Chapitre 17

Ce soir-là au Mask, la foule était particulièrement dense. Par bonheur, Sal avait fini par faire réparer la climatisation – Justin et moi avions dû le harceler pendant des semaines – et la température était redevenue supportable. Ça tombait bien, parce que j'avais apporté un soin tout particulier à ma tenue. Maquillage, cheveux bouclés, et même un petit haut moulant au-dessus de mon jean préféré.

En me voyant sortir de ma chambre, Megan m'avait carrément sifflée. Même si j'avais levé les yeux au ciel, il fallait bien admettre que c'était agréable de se sentir séduisante.

Un jeune homme s'approcha du box de DJ. Il était beau garçon, avec de grands yeux bruns et une tignasse blonde. Il me regardait avec un sourire gourmand.

— Salut. Tu peux me dire le titre de la chanson qui vient de passer ?

— Euh, attends voir... C'était le dernier morceau de Paradise Found. Ah oui, *Gutter Mom*. Maman sur le trottoir. Ils inventent toujours de ces titres...

— En effet, c'est plutôt bizarre ! acquiesça-t-il en riant. Merci. À part ça... Je peux t'offrir un verre ?

À qui, à moi ?

— Euh... non merci, je n'ai besoin de rien.

— Il doit faire chaud, pourtant, là-haut, insista-t-il en s'approchant jusqu'à n'être plus qu'à quelques dizaines de centimètres, la main posée sur le montant du box. Tu es sûre que tu ne veux rien ?

— Je m'en occupe, intervint une voix familière dans son dos.

Daniel se faufila, un verre d'eau et une bière à la main, et vint m'embrasser sur la bouche. Après avoir posé le verre, il me passa un bras autour de la taille.

— Désolé d'arriver si tard. J'ai été retardé.

Le jeune homme observa le geste possessif de Daniel et nous fit un signe de tête.

— OK. Merci.

— Merci quand même, lui lançai-je alors qu'il s'éloignait.

Avec un sourire en coin, je me tournai pour regarder Daniel.

— C'était très intéressant, commentai-je.

— Quoi ? demanda-t-il en prenant une gorgée de bière.

— Étais-tu jaloux, par hasard ?

— Moi ? Jaloux ? Euh... Bon, peut-être un tout petit peu.

— Tu sais, ce n'est pas comme ça, d'habitude. En général, personne ne fait attention à moi, expliquai-je en préparant le morceau suivant.

— Tu imagines que tu es invisible, mais ce n'est pas le cas, protesta Daniel d'un ton étonnamment sérieux. Je crois que tu ne sais pas à quel point tu es attirante. Et je ne parle pas que du physique. Il y a quelque chose en toi... une intensité qui donne envie d'entrer dans le petit cercle des gens à qui tu accordes ta confiance. Des gens avec qui tu baisses la garde.

Je me tournai vers lui, émue. C'était la première fois qu'on me parlait comme ça. Pourtant, pendant des années, j'avais *souhaité* être invisible. Voir le cauchemar qu'avait vécu ma famille répété à l'infini par tous les journaux pendant des semaines alors que je n'étais qu'une ado m'avait traumatisée.

Mais... quelque chose était en train de changer en moi. Quand ce garçon était venu me parler, au lieu de le repousser avec un grognement grincheux, je lui avais fait la conversation.

Je n'avais même pas pensé à mes cicatrices.

— Je te trouve très attirant, toi aussi, avouai-je. Tu as une présence magnétique.

J'étais surprise de m'entendre faire une telle confession, mais dans l'intimité du box, avec la musique qui résonnait tout autour de nous, ça semblait juste. Nulle part je ne me sentais plus en sécurité que dans cet endroit. Ma confiance en moi y était totale : la musique était mon âme et ma voix.

Je me détournai pour fouiller dans mes disques. J'avais soudain envie de passer le bon morceau pour lui. De laisser la musique lui transmettre ce que je n'osais pas dire. C'était une chanson d'amour étrange mais entêtante, composée par un groupe inconnu dont je raffolais. Je la préparai pour la lancer dès la fin du morceau en cours. J'avais les mains tremblantes.

— J'aimerais bien en choisir une, moi aussi, dit-il dans mon dos.

Il vint se coller contre moi, sa peau tiède réchauffant la mienne. Je dus lutter pour ne pas me laisser aller contre lui, envahie par le désir. Il savait très bien dans quel état il me mettait.

— Hum, toussotai-je en m'écartant avec un sourire penaud. Tu peux regarder là-dedans et voir si quelque chose te tente.

La demi-heure suivante passa en un éclair. Daniel avait d'excellents goûts musicaux, assez éclectiques, plutôt rétro dans l'ensemble. Le public réagissait très bien. Nous nous éclatons et riions à gorge déployée.

— Je reviens, me glissa-t-il lorsque nous eûmes fini nos boissons.

— Ce n'est pas la peine..., commençai-je.

— Chut, me réprimanda-t-il avec un regard sévère. Ne me prive pas de ce plaisir.

Je hochai la tête, confuse.

Il sortit du box et s'élança vers le bar. Justin s'avança à sa rencontre et ils engagèrent la conversation.

Je préparai le morceau suivant et le mixai doucement dans le précédent, afin que le passage de l'un à l'autre soit insensible, les basses se correspondant parfaitement. Quand le public était déchaîné comme à ce moment-là, il aimait garder le même rythme un long moment.

En levant les yeux, j'aperçus deux jolies filles qui parlaient à Daniel, très animées.

Il leur répondit et éclata de rire en écoutant la rouquine. Un accès de jalousie me serra les entrailles. J'étais bête, ou quoi ? Piquer une crise parce que deux minettes essayaient de le draguer ? Daniel avait sans doute ressenti la même chose quand le blond était venu me trouver, quelques instants auparavant.

J'aurais voulu sortir de mon box pour aller leur montrer qu'il était à moi. C'était ridicule, un vrai comportement de femme des cavernes, mais c'était comme ça. Je connaissais le goût de sa peau, et je lui avais donné mon corps. Je l'avais senti en moi, j'avais vu l'éclat de ses yeux juste avant l'orgasme.

Il était à moi, et je n'avais pas besoin de le prouver.

Justin s'approcha et tendit deux verres d'eau à Daniel, qui salua les demoiselles et revint vers moi en contournant la piste de danse. Les filles le suivirent des yeux, reluquant ses fesses en chuchotant derrière leur main.

Je sentis mon téléphone vibrer dans ma poche.

Tu as dégotté l'homme idéal. Un vrai gentleman. Calme-toi, Miss Jalousie. C'est TOI qu'il veut !

Le message de Justin était drôle, mais j'avais quand même le rouge aux joues. Je ferais mieux d'apprendre à dissimuler mes émotions, si Justin parvenait à les déchiffrer depuis le comptoir ! Je répondis par un smiley qui tirait la langue, et remis l'appareil dans ma poche.

Daniel me tendit un verre. Il commentait les réactions du public, me montrait les couples qui se formaient, s'amusant à inventer des histoires. Nous choisissons des morceaux qui déchaînaient la foule, bougeant comme un seul homme au rythme des basses. Comme moi, Daniel s'enivrait du pouvoir que nous avions sur l'assistance.

— C'est génial ! s'écria-t-il, les joues roses d'excitation. Je comprends que tu ne puisses pas t'en passer. J'adorerais avoir un boulot comme le tien.

— Je transmets au public mon amour de la musique. C'est merveilleux.

Il me prit la main. Partager ce moment avec lui le rendait encore plus précieux. Je ne m'étais pas autant amusée au *Mask* depuis longtemps.

Et c'était grâce à lui.

À la fin de mon service, il m'aida à ranger mon matériel, me faisant gagner beaucoup de temps. Habituellement, c'était Justin qui me donnait un coup de main pour les articles les plus volumineux.

Debout à côté de ma voiture à présent chargée, je m'essuyai le front. Après avoir fait de nombreux voyages pour remplir le coffre, j'avais trop chaud.

— Merci pour ton aide, dis-je.

Il s'approcha, provoquant une chaleur d'un autre genre. Les yeux mi-clos, il me remit en place une mèche de cheveux.

— Ça m'a fait plaisir.

Son ton bas et vibrant de promesses me fit penser à une autre sorte de plaisir.

— Je ferais mieux de rentrer chez moi, soupira-t-il. J'ai un devoir important à rendre la semaine prochaine, et je n'ai pas commencé.

Il me prit le visage entre les mains et m'attira vers lui pour m'embrasser doucement.

J'ouvris la bouche afin qu'il y glisse la langue. Nous restâmes une bonne minute ainsi. J'avais le sang en ébullition. J'avais de nouveau envie de lui. Mais je manquais de sommeil, et j'avais aussi besoin d'une bonne douche.

Lorsque nous nous séparâmes, je lui souhaitai bonne nuit d'une voix si rauque que je la reconnus à peine. Ça me fit rire, un peu gênée.

Daniel m'effleura le front du bout des lèvres puis se pencha vers mon oreille pour murmurer :

— J'ai hâte de te revoir.

Il repartit vers sa voiture, et je le suivis des yeux jusqu'à ce que ses feux arrière disparaissent dans la nuit.

La nuit suivante au *Mask*, je passai d'une chanson à une autre, plus populaire. Le public hurlait de plaisir en dansant de plus belle. Je souris. C'était un travail addictif. Il me permettait de rendre les gens heureux, et de partager ce que j'aimais.

Mon téléphone vibra.

Mes colocataires ne sont pas là ce soir, et j'ai presque fini mon devoir. Tu me manques. Tu veux venir ?

Le cœur battant à se rompre, je relus le texto une dizaine de fois. Daniel me manquait aussi. On avait tous deux passé la journée à rédiger des essais ou réviser pour des contrôles.

Je ne finis pas avant 2 heures. Et il faudra aussi que je rapporte mon équipement chez moi.

J'avais tellement envie de le voir... Il ne s'était même pas écoulé vingt-quatre heures, et j'avais déjà des symptômes de manque. Ces derniers jours, on s'était vus quotidiennement. À présent, je ne pouvais plus me passer de lui.

J'étais folle de joie à l'idée qu'il ressente la même chose.

Pas de problème, je t'attends. D'accord ?

Les doigts tremblants, je répondis :

Oui.

Sa réaction ne tarda pas.

Je brûle d'impatience.

Ces quatre mots me firent vibrer jusqu'au plus profond de moi.

Contrairement à la nuit précédente, la soirée me sembla durer une éternité. Sans doute parce que je regardais ma montre toutes les cinq minutes, attendant désespérément la quille. Malgré tout l'amour que je portais à mon travail, je ne voulais pas rester une seconde de plus que nécessaire.

Avec un sourire poli, j'acceptais les demandes de chansons. Mais dans ma tête, j'étais déjà au lit avec Daniel, respirant l'odeur de sa peau, passant les doigts sur ses muscles. Goûtant le creux de son cou.

Une ou deux fois, je faillis oublier de changer de morceau. Je me secouai pour prêter davantage attention à mon travail. Tout se passait bien, mais je n'aurais pas voulu que Sal se mette à douter de moi.

Laissant son collègue William tenir le bar, Justin quitta le comptoir pour venir m'apporter de l'eau. Il était tout de noir vêtu : jean moulant, tee-shirt ajusté, cheveux hérissés avec du gel.

— Tu as l'air assoiffée, me dit-il en me tendant le verre.

— Merci, tu es adorable, confirmai-je en buvant à grandes gorgées.

— Tout va bien ? Tu sembles... un peu ailleurs, ce soir. Préoccupée, peut-être. À moins que tu ne sois en train de rêver au corps d'Apollon d'un certain jeune homme ?

Je m'empourprai aussitôt.

— Arrête tes conneries, répliquai-je tout de même en levant les yeux au ciel.

— Quelle coquine, cette Casey ! commenta Justin en riant. Tu te doutes que je ne veux ignorer aucun détail. Mais je ferais mieux de retourner bosser avant que William me plante un poignard dans le dos. Tu me raconteras tout par texto, OK ?

— Je vais plutôt te laisser avoir recours à ton imagination.

Il me dévisagea, étonné par ma réponse piquante. Pour tout dire, j'étais la première surprise. Je n'étais pas dans mon état normal : ça ne me ressemblait pas de flirter ou de faire des blagues salaces.

Ma relation avec Daniel était en train de me transformer.

Daniel enroula une jambe autour de la mienne et me passa un bras sur la poitrine. Il blottit son visage dans mon cou, juste sous l'oreille. Son souffle était tiède, formant un agréable contraste avec sa chambre, un peu fraîche.

— Je ne tiens plus les yeux ouverts, avoua-t-il en m'embrassant l'oreille, ce qui me fit frissonner. Je vote pour qu'on fasse une grasse matinée, demain.

— Ça, ce n'est pas un problème.

Je vérifiai que le drap me couvrait bien le ventre. J'avais les seins et les jambes nues, mais mes cicatrices étaient cachées.

Il soupira. Son corps irradiait une douce chaleur. Je posai une main sur son bras et écoutai avec bonheur sa respiration ralentir progressivement.

J'étais fatiguée, mais le sommeil me fuyait. Je voulais profiter encore de ce moment avant de sombrer. Nous venions de faire l'amour, et ça avait été merveilleux. Passionné, frénétique. Avec des baisers dévorants, des doigts qui s'agrippaient à l'autre, des soupirs voluptueux. J'étais toujours sur un petit nuage.

Je regardai autour de moi dans la pénombre. Les murs de sa chambre étaient couverts de posters de rock, de photos de sa famille et de ses amis, de billets de concert, de coupures de journaux et même de pages du *National Geographic*. Il avait un couvre-lit bleu vif rayé de noir, et des draps d'un blanc immaculé. Une déco éclectique, intrigante. Exactement comme je l'imaginai.

Il marmonna quelques mots inaudibles dans son sommeil. Je ne pus réprimer un sourire. Je me collai un peu plus contre lui, m'autorisant à me sentir... à me sentir être, tout simplement. En cet instant, je pouvais l'aimer, dans l'obscurité tranquille de sa chambre. Mon cœur s'ouvrait, explosait de mille sentiments que je n'osais lui murmurer. Bien que j'en aie envie. J'aurais voulu le réveiller et lui demander s'il m'aimait aussi. S'il croyait possible de m'aimer autant que je l'aimais.

L'intensité de mes émotions me faisait peur. J'étais submergée. Je m'y noyais.

Paniquée à l'idée que Daniel fasse tomber mes barrières, je me mis à pleurer. Je ne voulais pas voir s'écrouler les murs que j'avais érigés pour me protéger. Mon pouls commença à s'affoler, et je ressentis une fois de plus un fourmillement dans les doigts et autour des lèvres.

Pas maintenant, m'exhortai-je.

Il n'y avait pas de raison de paniquer. Tout allait bien. Je pouvais garder mon secret encore un petit moment, au moins le temps de savoir ce que notre relation allait devenir. J'avais encore du temps. Aucune raison de se précipiter.

Respire.

Après quelques minutes, mon rythme cardiaque ralentit un peu. Le sommeil commença enfin à m'envahir, et je me laissai aller. Je me concentrai sur l'instant, comme mon psy me l'avait conseillé toutes ces années auparavant. La sensation des doigts de Daniel sur ma peau nue. La légère chatouille que me procurait son souffle qui faisait voler mes cheveux sur mon oreille. L'odeur de nos corps mêlés.

Tout en lui, et dans notre relation, était une histoire de sensation.

Je fermai les yeux. Puis je tournai le visage vers lui, inhalant la fragrance de son shampoing, qui imprégnait aussi l'oreiller. Je remontai le drap sur nos épaules, car nous n'allions plus tarder à avoir froid.

Petit à petit, je laissai le rythme doux de la respiration de Daniel me conduire à mon tour au sommeil.

Chapitre 18

— Casey, chuchota une voix douce à mon oreille.

Je me retournai avec un grognement. La lumière du matin vint m'agresser les yeux.

— Pas encore...

— Il est presque 11 heures, annonça Daniel en riant.

Je sentis le bord du lit ployer, puis une main vint me caresser les cheveux. Ce n'était pas une façon désagréable de se réveiller. Je m'étirai et me tortillai un peu dans le lit avec un sourire endormi, enroulant le drap autour de mon torse.

— Je n'arrive pas à croire que j'aie dormi si tard.

Et plus encore, que je ne me sois pas réveillée une seule fois pendant la nuit. Pas de cauchemars : juste un sommeil serein et profond. C'était tellement rare. J'avais l'impression d'avoir dormi une semaine.

— J'ai préparé le petit déjeuner. Tu devrais venir manger un morceau.

Il se leva et me jeta un tee-shirt qu'il avait pris dans son tiroir. Il était très doux, gris foncé.

J'aurais sans doute pu remettre mon débardeur, mais porter l'un de ses vêtements était si intime... Un peu comme de crier au monde que nous étions ensemble. Que nous partagions des choses, que nous avions une vraie relation.

Je rougis.

— OK, j'arrive dans une minute. Il faut juste que...

Je baissai les yeux vers mon buste dénudé, mes tétons pointant sous le drap fin à cause de son regard.

— Prends ton temps, répliqua-t-il avec un clin d'œil. Tu pourras te doucher après le petit déjeuner, si tu veux.

Il ressortit de la pièce et ferma la porte derrière lui. J'enfilai à la hâte soutien-gorge, culotte et jean, avant de passer son tee-shirt. Il était un peu grand pour moi, mais le tissu était doux. Et il sentait le propre, comme Daniel lui-même.

Je fus accueillie dans la cuisine par une odeur d'œufs et de bacon.

— Tu t'es mis en quatre, constatai-je, touchée.

Cela faisait une éternité que je n'avais pas pris un vrai petit déjeuner du dimanche.

— Eh oui, que veux-tu, je suis un type bien. J'espère juste que c'est comestible.

Il servit la nourriture sur deux grandes assiettes blanches qu'il déposa sur la table, où le couvert était déjà mis, avec du jus de fruits et même des serviettes.

Je m'assis en face de lui. Nous attaquâmes notre repas avec appétit, sans parler pendant quelques minutes. Les œufs étaient cuits à la perfection. Il avait même mis un peu de fromage. Délicieux.

— Tu n'es pas aussi mauvais cuisinier que ce que tu m'avais laissé entendre, commentai-je après

une bouchée de bacon croustillant à souhait.

— Arrête, c'est vraiment basique ! Pour rater ça, il faudrait se lever de bonne heure. Tu fais quoi, en général, le dimanche ?

— Pas grand-chose. Mes devoirs, la plupart du temps.

De temps en temps, Megan préparait le petit déjeuner pour un de ses coups d'un soir, et me proposait de manger avec eux. Mais je déclinais et restais terrée dans ma chambre.

— Mes parents cuisinent un énorme petit déjeuner tous les dimanches. C'est un rituel. Pancakes, œufs, bacon, saucisses, etc. Je suis toujours persuadé qu'il y a beaucoup trop à manger, mais il ne reste jamais une miette. Et toi, tu avais ce genre de traditions, avec ta famille ?

L'estomac serré, je reposai ma fourchette.

Daniel soupira en voyant mon expression.

— J'aimerais seulement qu'on se connaisse mieux, Casey... Il y a un fossé entre nous, et quand je veux le franchir, tu te fermes comme une huître. On ne peut parler ni de ta famille, ni de ton passé.

— Je ne suis pas encore prête, déclarai-je avec raideur, le cœur battant de plus en plus vite.

— Mais tu seras prête quand ? Dis-moi, quand ça ? La semaine prochaine ? Dans un mois ? Dans cinq ans ? Tu n'as pas fait un pas vers moi depuis cette première soirée, quand tu m'as repoussé sans une explication. Je passe mon temps à marcher sur des œufs. À éviter tous les sujets qui pourraient sembler un tout petit peu personnels, pour ne pas risquer de te froisser ou de te faire fuir.

— Ce n'est pas vrai, protestai-je, les yeux pleins de larmes. Je me suis confiée à toi. Je t'ai présenté à mes grands-parents.

L'odeur du petit déjeuner ne me paraissait plus aussi appétissante. Je trouvais les œufs fades et le bacon trop fort. Je repoussai mon assiette.

— Moi aussi, je t'ai présenté ma famille. Ce n'est pas une compétition...

— Je n'ai pas dit ça ! Ne me prête pas des intentions que je n'ai pas.

— Pourquoi est-ce que tu ne veux pas me faire confiance, et être honnête avec moi ? Je suis comme un livre ouvert pour toi. Tu peux me poser n'importe quelle question.

Il repoussa également son assiette et se passa la main dans les cheveux.

— Tout le monde n'est pas comme toi, c'est tout ! Tu sais quoi ? Je n'ai pas envie d'en parler.

Je me levai pour partir. Je ne voulais pas m'engager dans cette voie avec lui ce jour-là. Ma bonne humeur s'était envolée, mais il était encore temps de mettre un terme à la conversation avant de provoquer de vrais dégâts dans notre relation.

— Ne me fais pas ce coup-là, tonna-t-il en se levant à son tour. Dès que tu te sens menacée, tu t'enfuis. Chaque fois. Et moi, je passe mon temps à m'écraser. Je laisse faire. Mais...

— Arrête d'insister, Daniel. Je ne veux pas parler, l'interrompis-je d'une voix glaciale.

J'avais l'estomac noué, les mains tremblantes. Je les enfonçai dans mes poches.

Je ne l'avais jamais vu aussi énervé. Une veine battait sur sa tempe, et il avait les narines pincées.

— De quoi est-ce que tu as peur ? Pourquoi tu refuses de me dire ce que tu ressens, ce que tu penses ? Je suis assez bien pour que tu couches avec moi, mais pas assez pour que tu me parles ?

Je reçus cette remarque comme un coup de poing. Le silence se fit, perturbé seulement par notre respiration haletante.

— Tu es injuste, bredouillai-je, la gorge nouée.

— Non, c'est toi qui es injuste. Cette situation me tue à petit feu, Casey. Arrête de me rejeter. Je veux t'aider, mais tu es tellement têtue ! Tout ce que tu fais, c'est dresser mur après mur, dès que j'aborde un nouveau sujet. Je ne suis pas là pour te blesser, tu sais. Je t'ai fait entrer dans ma vie. Tu m'as vu, tout entier : le bon et le moins bon. Alors que moi, je n'ai droit qu'à des bribes de toi, celles que tu veux bien me montrer. Et du coup, je ne te connais pas. Après tout ce temps, tu ne me fais toujours pas confiance...

J'étais submergée par la culpabilité et la colère.

— Tu ramènes tout à toi, alors que ça n'a rien à voir, dis-je en pointant un doigt sur sa poitrine. Contrairement à ce que tu as l'air de penser, tout ça a commencé bien avant que je te rencontre. Si personne ne sait rien de moi, c'est pour une bonne raison. Sauf que bien sûr, pour toi, tout est ma faute. Mais que tu le veuilles ou non, c'est ma façon de faire face. C'est ce qui me permet de tenir. Mais toi... Tu crois que tu peux débarquer dans ma vie, et que je vais tout laisser tomber et changer pour te faire plaisir ? Ça ne marche pas comme ça !

— Je rêve ! Tu ne penses pas ce que tu dis ? Je ne t'ai jamais demandé de changer. Tu es injuste, répéta-t-il.

— Non, c'est toi qui es injuste ! rétorquai-je à mon tour, les bras croisés.

Ma colère ne faisait que croître, et la culpabilité familière n'était pas en reste. Depuis le début, je savais que ça allait se produire. Que cette sérénité partagée ne pouvait pas durer.

Il me dévisagea sans mot dire pendant un long moment. J'avais beau me sentir tomber en miettes, je refusai de baisser les yeux. Comment les choses avaient-elles pu tourner aussi mal ? Tout avait pourtant bien commencé. Nous avions passé une merveilleuse soirée. Mais comme toujours avec moi, les choses avaient dégénéré.

— Après tout ce qu'on a vécu, je pensais avoir mérité un peu d'honnêteté et de confiance.

— C'est ça que tu veux ? Que je sois honnête ? criai-je en levant mon tee-shirt pour lui dévoiler ma honte.

Je contemplai résolument le sol, bien décidée à ne pas voir l'expression d'horreur qui devait se peindre sur ses traits.

— Voilà, c'est ça que je cache, à toi et à tout le monde.

Mon cœur tambourinait si fort dans ma poitrine que j'avais peur qu'il se casse.

Je laissai retomber le vêtement, mais ne tournai pas les yeux vers lui, préférant examiner les dessins du carrelage.

— Mon père était dépressif. Amer. Aigri. C'était un alcoolique. Il n'avait jamais connu le bonheur. Mais il ne prenait pas ses médicaments : il disait que ça l'abrutissait. Ma mère faisait de son mieux pour se montrer patiente. Elle l'encourageait, lui souriait, et faisait tout ce qu'elle pouvait pour le rendre heureux.

L'image du visage doux de ma mère me revint en mémoire et je me tus quelques secondes, la gorge nouée. Depuis combien de temps n'avais-je pas raconté cette histoire ?

Je connaissais la suite... je savais bien ce que j'allais lui dire, mais ça me déchirait quand même les lèvres.

— Un soir, mon père était d'une humeur particulièrement exécrationnelle. Il avait hurlé sur ma mère, se plaignant de la vie misérable qu'il menait.

Des paroles tellement cruelles, qui me blessaient toujours autant, toutes ces années après.

— Je n'avais que treize ans. Lila, ma sœur, en avait dix. Nous sommes restées une heure terrées dans le salon, à attendre la fin de la dispute. À écouter sans un bruit.

Les larmes que je retenais depuis le début de la conversation coulaient à présent sur mes joues. J'apercevais les pieds de Daniel, immobiles comme s'il était pétrifié, mais j'étais toujours incapable de lever les yeux vers lui. J'étais en même temps dans cette cuisine, et dans mon ancienne maison. Je croyais sentir le parfum des bougies à la pomme que maman aimait tant, se répandant depuis la table basse. J'entendais un train rouler au loin. Le chien du voisin aboyer.

— Ça a fini par se calmer. J'ai emmené Lila à l'étage. On s'est préparées pour aller au lit, et on s'est endormies, poursuivis-je, une main sur la poitrine, le souffle court.

— Casey, dit Daniel d'une voix timide.

— C'est le premier coup de feu qui m'a réveillée, enchaînai-je sans l'écouter.

Les mots coulaient de ma bouche comme une rivière en crue. Je n'aurais plus pu les arrêter, même si je l'avais voulu. L'histoire exigeait à présent d'être racontée jusqu'au bout.

— Je n'ai pas compris ce que c'était. J'ai cru qu'un objet s'était cassé en tombant. Ça venait de la chambre de mes parents. J'ai réveillé Lila, et on est restées au milieu de la chambre, main dans la main, ne sachant que faire. Puis, quelqu'un a ouvert la porte... c'était mon père, le regard sombre et un peu flou, une carabine à la main.

— Oh, Casey, non ! s'étrangla Daniel, bouleversé.

J'avais la vision complètement brouillée.

— Il a tiré sur ma sœur devant mes yeux. Il a pressé la gâchette... et elle est tombée. Et puis il a pointé son arme sur moi. Tout s'est passé si vite ! J'étais paralysée par la peur. Je suis restée à le regarder, sans faire un geste.

Je respirais de plus en plus mal. Une main sur la bouche, je me mis à sangloter.

Tout va bien. Mais tu dois finir, maintenant.

Je tentai de dominer mes émotions. J'avais la gorge si serrée que ma voix n'était qu'un murmure.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai survécu. Ni comment. Je ne me souviens pas très bien de ce qui s'est passé ensuite. J'en rêve souvent, mais je ne sais pas si ce que je vois correspond à la réalité ou si c'est juste mon cerveau qui essaie de trouver des réponses. Dans mon rêve, sa main tremble au moment de me tirer dessus. La balle n'a pas atteint mes organes vitaux, même si mes intestins ont souffert. Ensuite, il... il a retourné son arme contre lui. Un voisin a dû entendre le raffut : quand j'ai repris conscience, j'étais à l'hôpital. J'ai demandé où était ma famille. Tout le monde était mort.

Morts parce que mon père n'avait pas pu se contrôler, et qu'il avait souhaité que nous mourions avec lui.

Les jambes flageolantes, je dus m'agripper à une chaise. Daniel se précipita vers moi, mais je levai

la main. Je ne voulais pas qu'il me touche. Son contact me ferait voler en éclats. Je tenais à peine debout, retenue par un fil.

— Donne-moi juste une seconde.

Respire profondément. Inspire, expire. Inspire, expire.

Dans ma tête, la voix de grand-maman tentait de m'apaiser. Je suivis ses conseils, qu'elle m'avait répétés nuit après nuit, lorsque je me réveillais en plein cauchemar, pendant ma première année chez eux.

Je me redressai.

Courage, Casey.

Je regardai enfin Daniel dans les yeux. Il pleurait à chaudes larmes : le haut de son tee-shirt était mouillé. Le chagrin que je lisais dans ses yeux était si vif que je me sentis vaciller.

— Je vais rentrer chez moi, murmurai-je.

J'allais me rouler en boule sous mes draps et ne plus bouger pendant un an. J'avais fait tant d'efforts pour ne pas penser au passé. Mais Daniel avait refusé de me foutre la paix...

Il s'essuya les joues.

— Il faut qu'on en discute. Je ne peux pas te laisser partir après... après tout ça.

— Je vais rentrer chez moi, répétais-je.

Je retournai dans sa chambre et enlevai le tee-shirt qu'il m'avait prêté, avec des gestes soigneux. Je le pliai et le posai sur le lit défait. Je pris soin de ne pas regarder les oreillers qui portaient encore la marque de nos têtes, l'une contre l'autre. J'enfilai mon débardeur et me penchai sous le lit pour récupérer mes chaussures.

— S'il te plaît, supplia-t-il d'une voix déchirante. Il faut que tu arrêtes de me fuir. Tu viens juste de... t'ouvrir à moi, et maintenant tu veux partir. Mais il faut qu'on parle de tout ça. S'il te plaît. Si on veut que ça marche entre nous, il faut qu'on en parle.

Sa voix vibrait d'une émotion qui ressemblait dangereusement à de la pitié.

— Je suis désolé que tu aies traversé cette épreuve, Casey. Je n'aurais jamais deviné...

— Je ne veux pas de pitié, répliquai-je en me tournant vers lui. Je suis forte. Ça fait huit ans que je me construis une nouvelle vie, toute seule. Mais tu tenais absolument à connaître la vérité, quoi qu'il m'en coûte. Tu n'as pas cessé d'insister. Et je t'en veux.

— De la pitié ? Mais ce n'est pas de la pitié, c'est de l'empathie, se défendit-il, choqué. Je n'ai jamais rien vécu d'aussi traumatisant, et j'en suis bien conscient. Mais ça ne signifie pas que je ne peux pas partager ta douleur. Pourtant, tu es tellement déterminée à être indépendante, que tu n'acceptes l'aide de personne.

Il était de nouveau frustré, mais tentait de dominer ses émotions.

— Tu ne peux pas partager ma douleur, déclarai-je en attrapant mon sac à main. Tu n'as aucune idée de ce que ça fait de savoir que ton propre père a voulu te tuer. Et pire encore...

Je pris une inspiration tremblante et me forçai à poursuivre. Tout était déballé, à présent. Au point où j'en étais, autant arracher le sparadrap d'un coup, et lui montrer mes cicatrices, morales aussi bien que physiques.

— Pire encore, savoir qu'il existe un risque que je devienne comme lui. Que je perde contrôle, que je craque.

— Tu n'es pas lui ! protesta-t-il avec véhémence.

Il croyait ce qu'il disait. Mais comment était-ce possible ? Je m'étais bercée d'illusions en croyant que ça pouvait marcher entre nous.

— C'est ce que tu crois ! J'évite de penser à lui, parce que ça me rend folle de rage. Ma mère et ma sœur me manquent, tous les jours de ma vie, parce que c'était un monstre et qu'il me les a arrachées !

Je sortis de la chambre et me dirigeai vers la porte d'entrée que j'ouvris d'un geste furieux.

Daniel me suivait de près.

— Tu ne peux pas conduire dans cet état.

— Je vais parfaitement bien.

Il n'avait pas besoin de me traiter comme sa fille. Tout ce que je voulais, c'était m'enfuir, laisser derrière moi ces émotions violentes et destructrices.

Une fois devant son immeuble, je me mis à fouiller dans mon sac à la recherche de mes clefs. Où pouvaient-elles bien être ? La panique m'avait envahie jusqu'au bout des doigts, jusqu'aux lèvres aussi.

Oh, par pitié, non. Attends d'être arrivée à la maison. Pas ici.

— Je t'en prie, Casey... Laisse-moi te raccompagner.

— Non.

— Mais merde ! Arrête de faire ça ! Laisse-moi t'aider.

Je me tournai vers lui.

— Daniel, j'ai envie d'être seule. Fous-moi la paix. Tu ne m'as pas déjà assez fait de mal ?

J'avais parlé sous le coup de la colère. À peine avais-je prononcé ces mots que j'aurais voulu pouvoir les effacer. Il recula, peiné.

Je baissai la tête et me remis en quête de mes clefs. Je finis par les trouver, tout au fond du sac. Enfin. Je tenais à peine debout. Je sautai dans ma voiture, mis le contact, et sortis de mon stationnement. Je sentais le regard blessé de Daniel dans mon dos, mais j'étais incapable de me retourner.

Je pris un CD au hasard et le glissai dans le lecteur, poussant le volume au maximum. La musique était forte et rythmée, faisant vibrer chacune de mes cellules. Je me laissai envahir par la chanson, évitant de penser ou de sentir.

C'était ma consolation.

Je roulai comme ça pendant une heure, me contentant d'écouter. Les larmes avaient séché sur mes joues en sillons salés. Je serrai le volant si fort que j'en avais mal aux doigts. Mais peu à peu, la musique parvint à apaiser la douleur, suffisamment pour que j'accepte de rentrer à la maison.

Une fois à l'appartement, je courus directement à ma chambre sans m'arrêter pour parler à Megan, assise sur le canapé. Je me roulai en boule sur mon lit sans même prendre la peine d'enlever mes chaussures. J'éprouvais une douleur terrible dans la poitrine, comme si quelqu'un l'avait labourée avec une cuillère. J'étais en train de tomber en morceaux, et je ne savais pas comment chasser cette souffrance.

Chapitre 19

Le lundi matin, lorsque je me levai pour aller en cours de philo, j'avais l'estomac noué comme jamais. Je n'étais pas prête à affronter Daniel. Pas ce jour-là, alors que je me sentais encore aussi mal. J'avais passé une nuit de merde, me tournant et me retournant dans mon lit, revivant l'horreur de mes treize ans chaque fois que je fermais les paupières. Je voyais ma sœur tomber sur le sol, les yeux rivés sur moi, du sang jaillissant de ses plaies.

Au lieu de me doucher et de m'habiller, je restai assise sur le bord du lit, à essayer de me calmer. Une demi-heure s'écoula, et je n'étais pas plus près de me mettre en route que lorsque je m'étais réveillée. J'étais au bord de la nausée. J'aurais voulu me donner des baffes, car je détestais être ainsi à la merci de mes émotions, mais c'était comme ça.

Le visage de Daniel passa dans mon esprit, ainsi que le souvenir de sa respiration saccadée alors que je lui décrivais l'horreur. Je me forçai à inspirer profondément. Je crispai mes doigts tremblants sur mes genoux. Non, je n'allais pas me laisser happer par une attaque de panique. Je contrôlais mes émotions. Mes émotions ne me contrôlaient pas.

Je n'étais pas comme mon père. Je ne tomberais pas dans ces états obscurs. Ce petit discours d'encouragement finit par avoir raison de ma panique, mais cela ne résolvait pas le problème de Daniel. J'avais besoin de recul. J'avais peur de le voir, sachant que ses yeux seraient chargés de chagrin, et peut-être de colère. Des émotions qui se refléteraient dans les miens.

Et quand je le verrais, que lui dire ?

« Désolée de t'avoir envoyé mon passé monstrueux dans la gueule » ?

Est-ce que tout était fini entre nous ? Je m'empourprai. Il m'avait bousculée au point que je ne puisse plus rien cacher. J'avais soulevé mon tee-shirt pour lui montrer les cicatrices. Comme si de rien n'était, comme si c'était facile. Il devait être dégoûté à vie.

Je passai les doigts sur les bourrelets de mes anciennes plaies. J'y étais habituée, mais il m'arrivait encore d'être écoeurée. Surtout quand je voyais le ventre plat et lisse des autres filles. Je savais que le mien ne serait jamais comme ça. Les médecins m'avaient sauvé la vie ; je me sentais à la fois soulagée, et coupable.

Coupable d'être vivante.

Coupable parce que je détestais le fait d'être marquée physiquement, portant à jamais le souvenir de ce qui s'était produit.

J'étais une ingrate.

On frappa doucement à la porte.

— Oui ? dis-je en reposant la main sur mes genoux.

Megan passa la tête dans l'encadrement.

— Tout va bien ? me demanda-t-elle, inquiète.

Elle me regarda, remarquant que j'étais toujours en pyjashort. La veille, je n'étais pas sortie de ma

chambre, ne mettant le nez dehors que pour me faufiler jusqu'aux toilettes. J'espérais qu'elle ne m'avait pas entendue pleurer.

— Je... Je ne sais pas trop, finis-je par avouer. Je ne me sens pas très bien.

C'était un petit mensonge : je n'étais pas malade à proprement parler, mais j'avais l'âme toujours meurtrie par la dispute de la veille. Et je ne savais que faire pour aller mieux.

J'avais le cœur qui vibrait d'un chagrin profond dont je ne parvenais pas à me débarrasser, et j'étais épuisée. J'aurais voulu me réfugier dans le sommeil. Pleurer encore. Crier. Et aussi, cesser de penser à tout ça, même pendant une heure.

— Tu as besoin de quelque chose ? D'habitude, à cette heure-ci, tu pars pour la fac, alors je me suis doutée que quelque chose n'allait pas. Toi qui es si ponctuelle... Et puis, hier matin, quand tu es rentrée à la maison, tu avais l'air bouleversée. Je n'ai pas voulu être indiscrete. Et ça ne me regarde pas. Mais si tu as envie de parler, je suis là.

Elle essayait de m'aider, et ça me faisait plaisir, mais je ne me voyais pas tout lui raconter. La gorge serrée, je répondis par un signe de tête.

— Je crois que je vais rester à la maison, aujourd'hui. Je n'ai pas le courage de sortir.

— Je te comprends. Il y a de la soupe en boîte dans le placard. Tu sais, celle au poulet, avec des vermicelles. Parfois il suffit d'un peu de nourriture et d'un bon soap à la télé pour se sentir mieux. Tu veux que je reste avec toi ?

— Non, ce n'est pas la peine.

Certes, j'étais lâche et je préférerais me cacher chez moi que d'affronter Daniel, mais je n'allais quand même pas entraîner Megan avec moi.

— Je vais juste cocooner un peu aujourd'hui, sécher les cours. Et peut-être rattraper un peu de sommeil en retard, conclus-je.

Je ne me souvenais pas de la dernière fois que j'avais manqué des cours. Sans doute lors de l'horrible épidémie de grippe, en première année. Et encore, je n'étais restée que deux jours à la maison.

J'avais bien mérité un peu de répit...

— Repose-toi, ma puce, souffla Megan. J'ai des comprimés de mélatonine sur ma table de chevet, pour t'aider à dormir, si tu veux. Il n'y a pas d'accoutumance... ça permet juste de trouver le sommeil. Tu peux en prendre, si ça te dit.

Elle quitta ma chambre.

Quelques instants plus tard, j'entendis la porte d'entrée se refermer. J'étais seule dans l'appartement. J'attendis une minute avant d'aller faire pipi. Dans la salle de bains, je vis mon reflet dans le miroir : yeux rouges et bouffis, cheveux hirsutes. Pas étonnant que Megan se soit inquiétée. J'avais l'air d'une ruine.

J'avais l'estomac trop noué pour avaler quoi que ce soit, mais je suivis les conseils de ma colocataire. Enroulée dans une couverture, je m'installai sur le canapé et allumai la télé, afin que le bruit m'empêche de penser. Qu'il fasse taire les idées qui se bouscuaient dans ma tête. Ma colère contre Daniel. Ma peur de le perdre. Ma culpabilité de blesser les gens qui m'aimaient. Colère. Peur. Culpabilité. Une spirale sans fin.

Je me couchai sur le canapé, resserrai la couverture autour de moi, et fermai les yeux. Ils me piquaient. Tout mon corps était douloureux.

Je finis par m'endormir. Je ne savais pas quelle heure il était quand une main vint me secouer doucement. Je soulevai mes paupières lourdes pour découvrir Megan, penchée sur moi avec un sourire.

Il faisait sombre : quelqu'un avait fermé les volets et éteint la télé.

— Je t'ai réchauffé une soupe, chuchota-t-elle. Je l'ai posée sur la table basse. Essaie de manger, d'accord ? Tu n'as rien avalé depuis que tu es rentrée, hier matin. Il faut que tu t'hydrates, c'est important quand on est malade.

J'aurais voulu lui dire que je n'étais pas malade, mais c'était tellement adorable de sa part de me soigner comme ça... Du coup, je me contentai d'acquiescer et de m'asseoir. J'avais la tête qui tournait un peu, la bouche cotonneuse. Je pris une gorgée de soupe, chaude et riche, m'apercevant avec surprise que j'étais affamée, et ne tardai pas à finir mon bol.

Megan revint de la cuisine, attrapa le récipient et la cuillère, et fila les déposer dans l'évier. Elle s'assit à côté de moi et ralluma la télé, zappant pour s'arrêter sur la rediffusion d'une sitcom célèbre.

— Rien de tel que de rigoler pour se changer les idées, déclara-t-elle.

Elle avait raison. À la moitié de l'épisode, je me mis à rire, moi aussi. J'étais bien, assise à côté d'elle. J'avais la poitrine un tout petit peu moins oppressée.

Le lendemain, j'assistai à l'ensemble de mes cours. Je ne croisai pas Daniel sur le campus, ce qui me soulagea et m'attrista à la fois. Le reste de la semaine, je suivis tous mes cours, sauf ceux de philo. Je dînai chez mes grands-parents le vendredi, et parvins à leur cacher ce qui s'était passé, mettant mon attitude bizarre sur le compte de la fatigue. Je travaillai au *Mask*, fis mes devoirs, mangeai, dormis. Tout ça sans Daniel.

Et mon cœur ne me laissa pas l'oublier une seule seconde.

Le dimanche matin, je m'installai sur le canapé en pyjashort, pour manger une tartine devant un dessin animé débile. Megan, qui n'était pas rentrée la nuit précédente, m'avait envoyé un texto – ponctué de points d'exclamation – pour me prévenir qu'elle dormait chez Bobby. L'appartement était donc désert et silencieux.

On frappa à la porte d'entrée. Je me levai pour ouvrir.

C'était Daniel. La première chose que je remarquai fut son regard fatigué, les cernes noirs sous ses yeux.

— Salut, dit-il, de cette voix rauque qui me procurait des frissons.

— Salut, répondis-je, le cœur battant.

Je me sentais terriblement mal à l'aise face à cet homme qui m'avait tenue dans ses bras, qui avait posé sa bouche sur la mienne, était entré en moi et m'avait donné l'impression de compter. Je détestais cette situation.

Il soupira et se frotta la nuque.

— Je... Il faut qu'on discute. J'ai... Tu n'es pas venue en cours, et je...

Il me faisait de la peine. Je ne l'avais jamais vu si déstabilisé, lui d'habitude plein d'assurance. L'inquiétude se lisait dans ses yeux verts, et il pinçait les lèvres comme s'il avait peur de parler.

J'écartai le battant davantage, faisant de mon mieux pour ne pas le dévorer des yeux. Même torturé, il était terriblement séduisant.

— Viens t'asseoir sur le canapé. Laisse-moi le temps de m'habiller, d'accord ?

J'avais les mains qui tremblaient, l'estomac noué. Je me ruai dans ma chambre, pour enfiler un tee-shirt rouge à manches longues et un jean.

En revenant, je ne le trouvais pas assis, mais debout près de la porte, l'air partagé.

— On peut sortir d'ici ? Il faut que je te parle.

Une bouffée de son eau de toilette marine me parvint, et j'éprouvai un pincement de tristesse, tant il me manquait. Cette semaine loin de lui m'avait paru une éternité. J'avais fait de mon mieux pour ne pas y penser, mais il s'était logé au plus profond de moi. Malgré tous mes efforts pour me persuader du contraire, notre dispute n'avait pu effacer ce sentiment.

Je respirai un grand coup, pris mon sac à main, et le suivis.

Nous montâmes dans sa voiture. Il sortit du parking et ne tarda pas à s'engager sur l'autoroute. Un silence tendu régnait entre nous. Daniel avait les mains crispées sur le volant. Il les frotta sur son jean à deux reprises. Lorsque je hasardai un regard vers son profil, je vis un muscle battre sur sa mâchoire.

Avait-il peur de me parler ? Je me tordais les doigts. J'étais contente de ne pas être la seule à éprouver de l'anxiété, mais ça me brisait le cœur de le voir aussi déchiré. J'ignorais ce qui lui occupait l'esprit, mais ces pensées le rongeaient, c'était évident.

Peut-être m'emmenait-il au loin pour m'annoncer qu'il ne voulait plus me voir. Je ressentis comme une douleur à la poitrine à cette idée. Mais pourquoi ne pas l'avoir fait dans l'appartement ? Pourquoi m'entraîner dans sa voiture ?

— Je suis vraiment nerveux, avoua-t-il avec un soupir. Ça a mal tourné, dimanche. J'ai tant de choses à te dire, mais j'ai peur de le faire...

Je me serrai les mains encore plus fort.

— Tu ferais mieux d'en finir.

S'il avait l'intention de me larguer, je n'avais pas envie de rester avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête pendant des heures. Je préférais rentrer à la maison et essayer de ramasser les miettes de ma dignité. Et attendre d'être bien à l'abri dans ma chambre pour m'effondrer.

— Je n'arrête pas de penser à ce que tu m'as raconté. Et tout s'éclaire, maintenant, dit-il si bas que je devais tendre l'oreille pour saisir ses mots malgré le bruit de l'autoroute. Je comprends pourquoi tu restes toujours couverte, pourquoi tu ne comptes que sur toi-même, et pourquoi tu es si fermée... Ce n'est pas une critique ! Je comprends que tu veuilles éviter d'être blessée.

Je ne proférai pas un son pendant qu'il se tournait pour me regarder brièvement.

— Je suis désolé d'avoir insisté comme ça. Je ne peux pas imaginer ce que tu as vécu. Ma vie de famille ne ressemblait en rien à la tienne. Mais... Casey, j'ai vu combien tu as changé depuis qu'on est ensemble, même si tu ne t'en rends pas compte. Tu souris, tu rigoles bien plus qu'avant. Tu as baissé la garde. Et même si je sais que c'est difficile pour toi de me faire confiance, je vois bien que cette

confiance t'aide à guérir. Tu t'autorises à t'ouvrir aux autres, à t'intéresser à eux.

J'avais les yeux pleins de larmes. Il avait raison.

— Tu as fait preuve de beaucoup de courage en me racontant tout ça. Et je ne veux pas que tu continues à me fuir. J'essaie de t'aider, pas de te faire du mal. Mais tu es tellement à vif... Ça me tue de te voir souffrir comme ça. Quand tu arriveras à laisser ton chagrin derrière toi, je crois que tu seras émerveillée de te sentir tellement mieux.

— Plus facile à dire qu'à faire, commentai-je. Je ne sais pas comment me débarrasser de mes sentiments.

Je me tus, surprise de voir qu'après tout ce qui s'était passé, je me confiais encore à lui. Le sang battait à mes oreilles. Mais je continuais à lui ouvrir mon cœur.

Avec une hésitation palpable, il avança une main vers moi et prit la mienne, posée sur mes genoux. Ce contact tendre me procura des frissons. Je me sentais réconfortée. Et de nouveau, j'avais les larmes aux yeux.

— Je m'en doute. Je suis fier de tout le mal que tu t'es donné. Et... je crois que j'ai des idées pour t'aider, annonça-t-il en remettant sa main sur le volant pour quitter l'autoroute.

Je regardai par la vitre. Où allions-nous ?

Quelques minutes plus tard, mon estomac se contractait si violemment que j'avais peur de vomir. Non, il ne pouvait pas savoir où nous allions passer. C'était juste une horrible coïncidence.

Les yeux rivés droit devant, Daniel décéléra. Il entra dans le cimetière par la grille ouverte.

Là où reposaient ma mère, ma sœur et mon père.

— Non ! criai-je d'une voix vibrante de désespoir.

Je n'étais venue dans cet endroit qu'une fois, en sortant de l'hôpital. L'enterrement avait eu lieu des semaines auparavant. Mes grands-parents me soutenaient alors que je pleurais en les suppliant de m'amener chez eux. C'était un souvenir affreux.

Je tentai vainement d'ouvrir la portière, cherchant à m'échapper.

Daniel freina et me mit une main sur l'épaule.

— Arrête. Casey, arrête. Écoute-moi. Il faut que tu me fasses confiance. Écoute ce que j'ai à te dire. Si tu n'es pas d'accord, on partira. Mais d'abord, laisse-moi t'expliquer.

Je pleurais à chaudes larmes sous l'effet de la colère et de la terreur.

— Je n'arrive pas à le croire ! crachai-je d'un ton rageur. Après tout ce qu'on a traversé, tu choisis de m'amener ici ? Tu es malade...

— Tu ne pourras guérir que si tu acceptes de tourner la page, affirma-t-il, résolu. Tu dois affronter ton père. Lui dire que tu lui en veux, que tu le détestes, tout ce que tu as sur le cœur. Tu dois sortir tout ça, parce que ça t'empoisonne.

— Tu te prends pour mon psy ? sifflai-je d'une voix haletante. Je suis ton nouveau joujou ?

— Pas du tout ! Je me fais du souci pour toi ! Pourquoi tu ne veux pas comprendre ? Tu n'es pas seule contre le monde entier. Je suis là pour toi. Laisse-moi t'aider, s'il te plaît !

Il se passa une main dans les cheveux, les ébouriffant dans tous les sens.

Je regardai autour de moi, envahie par un sentiment de trahison. Il avait dû faire des recherches sur

Internet et lire des tas d'articles afin de découvrir où les cadavres de ma famille étaient en train de pourrir.

— Je n'arrive pas à le croire.

La voiture me semblait soudain trop confinée. J'ouvris la portière et m'échappai, respirant l'air vif du dehors. L'automne était enfin arrivé, et la température avait baissé. J'avais la chair de poule. Je tournai le dos à la voiture en entendant Daniel ouvrir sa portière à son tour.

— Je n'ai pas besoin de guérir. Je vais bien.

— Oui, tu vas bien. Tu arrives à tenir, un jour après l'autre. Mais quand tu auras affronté ton père et évacué ces sentiments, tu iras mieux que « bien ». Tu pourras enfin guérir pour de vrai.

Je savais qu'il était convaincu de ce qu'il disait. Mais il avait franchi une limite en m'amenant là – en me prenant par surprise. Je poussai un petit cri de rage. S'il m'avait demandé mon avis, j'aurais refusé de venir, et il ne l'ignorait pas. C'était pour cette raison qu'il avait agi en secret. Comment lui faire confiance après ça ?

J'avais l'impression que mon cœur était pris dans la glace.

— Je rentre chez moi, déclarai-je d'un ton rageur. Soit tu me ramènes, soit je me débrouille pour trouver un bus ou faire du stop. Mais je ne parlerai pas à mon père. Pas ici, et pas avec toi.

— Casey...

— Non. J'en ai assez de t'écouter. Et de te laisser tenter de me soigner, de me changer, de transformer les choses pour ton plaisir. Si tu te souciais vraiment de moi, tu m'accepterais comme je suis.

Et tu arrêterais de me renvoyer mon passé dans la gueule.

Dans le silence qui suivit, on entendait quelques oiseaux gazouiller dans les arbres, au loin.

Je contemplais le sol, refusant de regarder autour de moi. Un rayon de soleil jouait sur le gravier.

— Je te ramène, dit-il.

Je sentais qu'il était déçu, mais ça m'était complètement égal.

De retour dans la voiture, la tension était presque insoutenable. Je gardai les yeux rivés sur la route, voulant m'assurer qu'on roulait bien vers chez moi, comme promis.

Arrivé devant mon immeuble, Daniel mit son moteur au point mort.

— J'essayais juste de t'aider. Je ne voulais pas te faire de mal. J'aimerais tellement que tu le comprennes...

J'avais la gorge si serrée que je ne crois pas que j'aurais pu répondre, même si j'en avais eu l'intention. Si j'ouvrais la bouche, je me mettrais à hurler sans pouvoir m'arrêter.

Les mains tremblantes, je me débattis quelques secondes avec la poignée. Je sortis, et sans me retourner, claquai la portière et me dirigeai vers mon appartement.

Tout était fini entre nous. Je le savais. Fini pour de bon. Cette idée me faisait de la peine, mais en même temps, elle m'apportait un curieux soulagement. Je ne pouvais supporter qu'on essaie de me soigner, qu'on me force sans cesse. Je voulais traverser la vie selon mes propres règles.

Je mis la clef dans la serrure. L'appartement était toujours désert. Je m'assis sur le bord du canapé, et toutes mes émotions s'apaisèrent d'un coup, me laissant froide et hébétée.

À cet instant, j'aurais voulu que mon existence reprenne son cours d'avant. Avant que Daniel entre dans ma vie et me change à jamais, me donnant de nouvelles attentes. Me pousse à tomber amoureuse de lui, à baisser toutes mes défenses. À lui faire confiance.

À l'aimer.

Je voulais recouvrer ma prudence et ma sécurité. Ma stabilité.

Et je n'étais pas certaine d'y parvenir un jour.

Chapitre 20

Je passai l'après-midi à comater devant la télé, essayant de mon mieux de ne pas penser, ni ressentir quoi que ce soit. Si je m'accordais ne serait-ce qu'une minute pour ressasser ce qui s'était produit, je plongerais de façon si profonde que je ne referais peut-être jamais surface. J'avais eu toutes les peines du monde à m'extraire de ce puits de noirceur, lorsque j'avais treize ans. Je n'étais pas sûre d'avoir la force d'endurer ça une deuxième fois.

Mon téléphone vibra. Les mains tremblantes, le cœur affolé, je le sortis de ma poche. Mais ce n'était pas Daniel.

J'espère que tout s'est bien passé au travail, hier soir. Je t'aime ! Grand-maman. PS : Oui, j'ai signé. :-P

Ces quelques mots tout simples suffirent à faire voler en éclats les murs que j'avais tenté de reconstruire. J'étais dans la détresse. J'avais besoin de rentrer chez moi, de me nourrir de la sécurité rassurante de ceux qui étaient là pour moi quand tout allait mal.

Je peux passer te voir ?

La réponse ne tarda pas.

Grand-papa est en train de bricoler chez un ami, mais je suis à la maison. Il y a un rôti dans le four. Viens, ma chérie. Bisous, grand-maman

Sans même savoir ce qui me torturait, elle avait deviné que j'avais besoin d'être consolée. Son amour me donna la force de quitter le canapé, de prendre mon sac, et de me diriger vers la porte.

Pendant tout le trajet, je m'efforçai de me concentrer sur les chansons qui passaient à la radio. Je ne voulais pas prêter attention aux pensées qui tourbillonnaient dans mon cerveau. Je ne pouvais pas me permettre de craquer tout de suite. Grand-maman était minuscule, mais ses bras minces avaient eu la force nécessaire pour me tenir pendant bien des crises de larmes. Grand-papa et elle étaient pour moi comme un phare dans la nuit.

Arrivée chez elle, je frappai à la porte. Grand-maman m'ouvrit, le visage rayonnant d'amour et de tendresse. J'étais tellement tendue que j'avais mal partout. Je tenais à peine debout.

— Coucou, ma chérie, dit-elle en me prenant par la main pour m'entraîner au salon.

De la cuisine me parvenait l'odeur du rôti en train de cuire, et d'une miche de pain à peine sortie du four, que grand-maman avait probablement posée sur le fourneau pour qu'elle reste tiède.

— Tu veux boire quelque chose ?

Je fis « non » de la tête. Bien que j'aie mille choses à raconter, je me trouvai subitement incapable de proférer un son.

Fronçant les sourcils, elle vint s'asseoir à côté de moi sur le canapé, et reprit ma main dans les siennes.

— Je ne veux pas te bousculer, mais je vois bien que quelque chose ne va pas. Et je me fais du souci pour toi. Tu n'as pas donné beaucoup de nouvelles, cette semaine, sans compter que tu avais l'air un peu bizarre vendredi soir, au dîner.

Il faut croire que je ne les avais pas trompés aussi bien que je l'espérais. Je laissai échapper un sanglot étouffé, et pressai ma main libre sur ma bouche.

Contrôle-toi. Garde la maîtrise. Tu ne peux pas parler et pleurer en même temps.

La réprimande fit son effet. Je me détendis juste assez pour réussir à articuler.

— J'ai passé une mauvaise semaine.

J'avais du mal à retenir mes larmes, mais je ne voulais pas m'enfoncer dans mon chagrin.

Je dis tout à grand-maman, en phrases entrecoupées. Que j'étais en train de tomber amoureuse de Daniel, qu'il m'avait incitée à m'ouvrir, à rire, à sourire. À l'aimer. La dispute lors de laquelle je lui avais dévoilé mes cicatrices et raconté mon passé. Le fait que j'avais séché les cours pendant la semaine, et qu'il était venu me rendre visite le matin même. Et le cimetière.

Alors que je parlais, les émotions que j'avais voulu faire taire me submergèrent en énormes vagues de douleur. Je pleurais à chaudes larmes.

— Je n'arrive pas à croire qu'il ait pu me faire une chose pareille, commentai-je d'une voix étranglée, que je ne parvenais plus à raffermir.

J'avais mal aux mains : j'avais dû lâcher celles de grand-maman, parce qu'à présent, je serrais si fort les poings que les ongles m'entraient dans la peau. Je desserrai les doigts et appuyai les paumes sur mes cuisses.

— Je lui faisais confiance, et il m'a trahie.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il s'agit d'une trahison ? demanda-t-elle avec curiosité.

Je me raclai la gorge et m'essuyai les yeux.

— Il savait que c'était compliqué pour moi, et il m'y a amenée sans me prévenir.

Rien que d'y penser, je sentais la colère monter. Et la douleur, aussi.

Comment Daniel aurait-il pu ignorer que retourner là-bas me tuerait ?

— Oh, ma chérie... J'imagine que ça a dû être très dur pour toi. Je suis désolée...

Elle se pencha pour me prendre dans ses bras. De ses petites mains, elle me caressait les cheveux, m'appuyant la tête sur son épaule.

— Casey, ce qu'il a fait n'était pas bien. Ce n'était pas une bonne idée de t'infliger ça à l'improviste. Je comprends ta colère. Mais il avait raison sur un point très important, soupira-t-elle en me serrant plus fort, comme si elle savait que ses paroles allaient me blesser. Il faut que tu dises adieu à ton passé, si tu veux guérir.

Je me raidis. Elle me serra encore un peu plus fort. Pas pour m'écraser, mais pour me demander de

ne pas m'écarter.

— S'il tenait vraiment à moi, il n'essaierait pas de me changer, murmurai-je avec ferveur. Je suis comme je suis !

Elle m'embrassa sur le front.

— Je ne pense pas qu'il veuille te changer. Tout ce qu'il souhaite, c'est que tu sois heureuse.

Elle m'écarta pour me regarder dans les yeux avant d'ajouter :

— J'ai bien vu la façon dont il te contemplait quand il est venu dîner. Il tient à toi. Vraiment. D'accord, il n'a pas choisi la meilleure méthode, mais il faut reconnaître qu'il n'a pas tort sur le fond. Je sais que c'est difficile pour toi. Affronter un passé tel que le tien ne serait simple pour personne.

Les larmes lui montèrent aux yeux, et ça me brisa le cœur. Je me sentis soudain égoïste. Une fois de plus, je me regardais le nombril, pleurant sur mes peurs et mon chagrin. Mais je n'ignorais pas que ma grand-mère aussi avait passé plus d'une nuit sans dormir. Que le coup de folie de mon père lui avait arraché le cœur, à elle aussi.

À l'adolescence, il m'arrivait de rester allongée dans mon lit, incapable de m'endormir, et de l'entendre sangloter dans la pièce voisine. Certes, j'avais perdu ma famille, mais elle aussi. Elle avait perdu son fils, sa belle-fille, et son adorable petite-fille. Pourtant, elle ne s'était pas laissé abattre. Elle ne s'était pas cachée au fond de son lit, à boire ou prendre des somnifères. Elle s'était ressaisie pour m'aider à traverser la pire période de mon existence.

— Comment tu as fait ? demandai-je.

— De quoi parles-tu ? répliqua-t-elle en me coinçant une mèche de cheveux derrière l'oreille.

— Comment tu as fait pour lui pardonner et pour dépasser ta colère ? Je n'y arrive pas, grand-maman. Il me suffit de penser à lui pour avoir envie de hurler. Ça fait huit ans, et je le déteste toujours autant. Il ne mérite pas mon pardon.

Une haine amère revint à la surface. En vérité, j'étais incapable de lui pardonner. Comment serait-ce possible ? Après tout, il n'était plus là pour m'expliquer pourquoi il avait pété les plombs. Ce qui s'était passé dans sa tête quand il avait décidé de prendre une carabine pour abattre toute sa famille avant de se suicider. Aucun moyen de comprendre ce qui s'était passé...

Je n'en avais même pas envie. Car si je comprenais un assassin, qu'est-ce que ça révélait de ma personne ?

— Je sais, ma chérie... Ça m'a pris longtemps. J'ai beaucoup parlé avec le psy et avec ton grand-père, et c'est comme ça que ma colère s'est apaisée. Lui pardonner a pris davantage de temps. J'y travaille encore tous les jours. Je ne vais pas te mentir : la douleur est toujours là. Je ne connais rien de pire que de savoir que votre fils était dans une telle détresse que le seul moyen qu'il ait trouvé d'y échapper ait été celui-ci. Je n'ai pas su l'aider...

Je lui pris la main. Nous étions unies par la même douleur. Je n'étais pas seule... et je ne l'avais jamais été, même s'il m'avait parfois semblé le contraire.

— Je suis désolée, chuchotai-je.

— J'ai dû apprendre le pardon, reprit-elle. Pas parce que ton père le méritait. Pas parce que c'est ce qu'une mère est censée éprouver. Mais parce que si je ne lui avais pas pardonné, je serais devenue aigrie, noyée dans ma colère. Et comment aurais-je pu avancer, prendre soin de toi et de ton grand-

père, en étant submergée par des émotions négatives ?

Je repensai à mon passé. À la façon dont j'avais enfermé toutes les terribles émotions que me causait la mort de ma famille dans un tout petit recoin de mon cœur, refusant de les ressentir une nouvelle fois. Mettant tellement d'énergie à feindre que ces événements ne m'avaient pas marquée à jamais.

— Je ne sais pas comment lui pardonner, avouai-je.

— C'est un combat. Mais tu sais, Casey, cette tristesse ne te définit pas, même si tu peux parfois le penser. Avant la tragédie, tu étais une enfant heureuse. Et puis, toute cette joie de vivre a été écrasée, et toi avec. Mais je la vois de nouveau en toi, ma puce. Tu ris et tu souris beaucoup plus, depuis que tu as rencontré Daniel.

À mon grand agacement, j'avais une fois de plus les yeux pleins de larmes. Je serrai doucement sa main dans la mienne.

— J'essaie, balbutiai-je.

— Je sais, je le vois bien. Et ce que je vais te dire ne va pas te plaire, mais tant pis. Si tu veux avancer, être heureuse pour de vrai, il y a quelques points que tu ne dois pas oublier. Et que je ferais bien de garder en mémoire, moi aussi.

Elle prit une grande inspiration avant de poursuivre.

— Ton père t'aimait, à sa façon. Et il aimait aussi Lila et ta mère. Mais il était hanté par ses démons, et ils ont eu raison de lui. Il était trop malade pour s'en sortir, mais il refusait d'être aidé. Mon fardeau, c'est d'avoir été témoin de ce combat contre ses problèmes pendant les dernières années de sa vie. Je le voyais lutter contre l'obscurité, mais elle a quand même gagné. Peut-être que si je n'avais pas baissé les bras, j'aurais pu le pousser à entrer dans une institution où on l'aurait soigné. Et alors, rien de tout ça ne serait arrivé.

C'était la première fois qu'elle se confiait ainsi. Je n'étais donc pas la seule à culpabiliser. J'en avais mal pour elle.

— Non, dis-je avec détermination. Aucun d'entre nous n'aurait pu empêcher ce qui s'est passé. Papa était têtu, il ne t'aurait pas écoutée.

Je me tus. Soudain, je comprenais que ce que je venais de dire était vrai.

— Je me souviens, quand vous étiez petites... Tu étais en maternelle, donc Lila devait avoir dans les deux ans. C'était Halloween. Ton père aimait cette fête – il préparait vos costumes des semaines à l'avance. Cette fois-là, il t'avait fabriqué des ailes de fée. Quand tu es rentrée de ta tournée du voisinage, tu avais un gros sac de bonbons, et les joues toutes rouges d'avoir reçu tant de compliments.

Ah oui, je m'en souvenais, à présent. Tout le monde s'était extasié sur mon déguisement. Mon père me donnait la main, tirant de l'autre le chariot où ma sœur était assise. Nous nous étions gavées de sucreries au point d'en avoir mal au ventre. Mais c'était une merveilleuse soirée.

Ça me mit mal à l'aise. Je ne voulais pas repenser aux bons moments avec lui. J'avais passé toutes ces années à lutter pour conserver les souvenirs de ma mère et de ma sœur, victimes innocentes. Mais à présent que grand-maman venait de les rappeler à la surface, tous ceux que j'avais tenté d'oublier exigeaient de revenir dans ma conscience.

Papa et moi partageant une barbe à papa à la foire.

Papa me teignant les pointes des cheveux en bleu, parce que je voulais ressembler à une photo que j'avais vue dans un magazine.

Papa et Lila en train de dessiner sur le trottoir avec des craies de couleur, puis se pourchassant pour se barbouiller l'un l'autre.

Le souffle court, je pressai une main sur ma poitrine. À ma colère se mêlait désormais un immense sentiment de perte. J'avais perdu ma mère et ma sœur. Et le père que j'aimais quand j'étais petite. C'était trop de chagrin...

Je pris grand-maman dans mes bras, respirant son parfum de vanille. Secouée de sanglots violents, je pleurai de longues minutes sur son épaule, au point de m'écorcher la voix.

— Est-ce qu'un jour, je cesserai d'avoir mal ?

— Là, ma chérie... c'est bien. Laisse tout sortir.

Je savais bien que la colère et la peur étaient des poisons qui bouillonnaient dans mon sang et finiraient par me tuer. Je voulais m'en débarrasser. Pourtant, je redoutais ce qui m'arriverait quand elles ne seraient plus là. J'avais vécu comme ça pendant si longtemps que je ne connaissais plus d'autre état.

Peu à peu, les paroles de ma grand-mère prirent sens, faisant écho à ce que j'avais entendu plus tôt dans la journée. Daniel m'avait suppliée de dire à mon père tout ce que je ressentais, avait maintenu que je ne pourrais guérir qu'à condition d'évacuer ces sentiments. Mais comment me défaire de ces émotions tellement ancrées en moi qu'elles me définissaient ?

Je m'écartai, renflant et m'essuyant les joues. J'avais le nez bouché, les yeux brûlants, et un début de migraine.

— Désolée, soupirai-je.

Grand-maman me prit le menton pour lever mon visage vers elle.

— Je t'interdis de t'excuser. Tu n'as pas à être désolée de tes sentiments. Jamais. Ni devant moi, ni devant personne. Mais je t'en prie, pense à ce dont nous venons de parler. Je sais que tu as peur de perdre le contrôle. J'ai bien vu le mal que tu te donnes pour ne laisser personne s'approcher de toi... pas seulement pour te protéger, mais pour les protéger eux-mêmes. Tu as peur de devenir comme lui. Mais, ma chérie, tu n'es pas ton père. Ce qui lui est arrivé ne t'arrivera pas à toi. Si tu veux te libérer de cette souffrance, tu dois accepter de lâcher prise. Tu ne dois plus laisser sa maladie te gâcher la vie. Arrête de te rendre responsable de ses actions. Personne ne peut te montrer la voie. À toi de chercher ta vérité. Toutes les réponses sont dans ton cœur.

J'avais du mal à encaisser. C'était facile, pour les autres, de me recommander de lâcher prise. Je croyais l'avoir fait. Certes, je n'avais pas écrit de lettre à mon père, comme me l'avait conseillé le psychologue. Mais je m'étais accrochée à l'école. J'étais allée à la fac. Je m'étais donnée à fond pour la musique. Est-ce que ce n'était pas ce qu'on appelait « avancer dans la vie » ?

Cela ne suffisait-il pas ?

La minuterie de la cuisine sonna.

Ma grand-mère me fit me lever.

— Je pense qu'une bonne tranche de mon délicieux rôti est la meilleure des thérapies.

Je lui adressai un sourire larmoyant. Elle voulait faire baisser la tension palpable dans la pièce, mais j'étais trop bouleversée. Je n'étais pas capable de faire ce que grand-maman et Daniel me conseillaient. La seule idée de parler à mon père me soulevait l'estomac. Grand-maman avait eu beau me dire que je n'étais pas responsable des problèmes de mon père, j'avais quand même l'impression que j'aurais dû faire quelque chose pour l'empêcher. Même si je ne savais pas quoi. Que j'aurais dû sauver ma mère et ma sœur.

Et si je suivais leurs conseils, et que je ne me sentais pas mieux ? Si je faisais face à la vérité de mes émotions, et que j'affrontais mon père ? Contre qui pourrais-je alors diriger ma colère, si ce n'est contre moi-même ?

Je n'étais pas certaine d'être prête un jour à me libérer de cette rage enracinée profondément. Cette pensée m'attristait autant qu'elle m'effrayait.

Chapitre 21

La température baissait de jour en jour. L'automne étant désormais bien avancé, j'avais ressorti tous mes pulls, et ce lundi matin, alors que je me dirigeais vers la salle de philo, je portais un tricot vert foncé tout doux. Comme toujours depuis à présent deux semaines, c'était avec les nerfs en pelote que je marchais vers le bâtiment. Sirotant mon café, je me forçai à me détendre. Le morceau de dubstep que j'écoutais s'infiltrait dans mes veines, m'aidant à me relaxer un peu.

Autour de moi, les étudiants bavardaient et riaient, certains courant à toutes jambes pour arriver à l'heure.

Une brise fraîche balayait le campus, m'ébouriffant les cheveux et me donnant la chair de poule. L'automne était ma saison préférée. D'habitude, je l'attendais avec impatience. Mais cette année-là, je n'avais pas tellement de raisons d'être joyeuse.

En entrant dans la salle, je m'installai à ma place et posai mon sac à mes pieds. J'éteignis ma musique et rangeai téléphone et écouteurs.

Le bureau devant le mien était désert, comme toutes les fois depuis que j'étais revenue en cours. J'avais pris mon courage à deux mains, après ma conversation avec grand-maman, pour retourner en cours de philo. Rattraper toute une semaine était énorme, et j'allais devoir redoubler d'efforts si je ne voulais pas écoper d'une note catastrophique. Mais j'étais terrifiée à l'idée de revoir Daniel.

J'étais encore peinée en repensant au choc que j'avais éprouvé. Daniel ne s'asseyait plus à la place devant la mienne. Il s'était installé dans un coin tout au fond de la salle, penché sur son cahier, refusant de lever la tête tant que le cours n'était pas commencé. Il ne m'avait pas regardée une seule fois.

Pour ne rien arranger, j'étais dans un état lamentable. Lui, à l'inverse, était plus beau que jamais. Ses prunelles vertes étaient encore plus vives que dans mon souvenir. J'avais le cœur brisé, comme si on m'en avait arraché un morceau. J'étais déchirée entre le désir de parvenir à l'oublier et celui de m'autoriser de nouveau à le dévorer des yeux.

À la fin du cours du lundi, il avait ramassé ses affaires et filé. Depuis, le rituel s'était répété sans exception.

Nous étions devenus des étrangers l'un pour l'autre. Nous n'échangions plus ni messages, ni coups de fil. Rien du tout. Comme si jamais nous n'avions été proches ou partagé quoi que ce soit. Comme si je n'avais jamais respiré son parfum dans son cou, comme s'il ne m'avait jamais embrassée, ou comme si nous n'avions pas vécu des moments plus intimes que jamais deux êtres n'en avaient connus.

Daniel me laissait tranquille, comme je le lui avais demandé. Il respectait mon souhait de ne plus être bousculée.

Mais mon cœur, cet idiot, débordait de tristesse. L'amour que j'avais ressenti pour lui ne s'était pas envolé, malgré ma colère. L'absence n'avait pas suffi à l'étouffer. À l'inverse, j'avais toutes les peines du monde à me concentrer en classe. Les moments que nous avons passés ensemble se répétaient inlassablement dans mon esprit. Mon lit était tellement vide, sans lui... Ne plus pouvoir déchiffrer les

émotions dans son regard était une torture. Lui qui était autrefois comme un livre ouvert pour moi s'était refermé.

Mme Wilkins entra et se mit à écrire au tableau. Je me risquai à jeter un coup d'œil à Daniel. Mon cœur s'arrêta quand nos yeux se rencontrèrent, mais il se détourna, le visage neutre, et reporta son attention sur le devant de la salle.

Je n'aurais jamais cru pouvoir souffrir autant à cause d'un garçon. Surtout qu'il avait trahi ma confiance, m'arrachant tous ces sombres secrets alors que je n'étais pas prête à les affronter. Je prenais des notes sans conviction, essayant de m'intéresser à la leçon. Mais ce cours était vraiment morne.

Ou plutôt, c'est moi qui étais morne.

Comme si ma flamme intérieure s'était éteinte. Je n'étais plus qu'une coquille vide. Chaque jour, je me levais, m'habillais, allais en cours, mangeais, puis me couchais, et je recommençais le lendemain. Sans aucune passion. Quand j'essayais de composer de la musique, c'était complètement nul. La chanson sur laquelle je travaillais était creuse, dépourvue de sens, comme si j'avais perdu une richesse que j'étais incapable de retrouver. Mon travail au *Mask* n'était plus qu'un job ordinaire, et je comptais les heures en attendant la fin de mon service.

Je soupirai et me coinçai une mèche de cheveux derrière l'oreille. J'en avais vraiment marre d'être aussi déprimée. Ça m'usait... J'avais l'impression qu'on m'avait arraché la peau pour ne laisser qu'une pelote de nerfs. Amanda chuchotait avec une autre fille, évoquant leurs soirées du week-end précédent, les choses hilarantes qu'avaient faites ceux qui avaient trop bu, et ce qu'elles allaient manger au déjeuner.

Le cours se termina. Je restai assise à ma place pendant que les autres étudiants sortaient peu à peu. Dans la salle déserte, je rangeai mes affaires et me glissai dans le couloir, puis à l'extérieur du bâtiment, dans l'air frais de l'automne. Les feuilles avaient changé de couleur à une vitesse étonnante, décorant le campus de nuances rouges, orange et jaunes. Pendant quelques instants, je me sentis mieux.

Devant moi, Daniel s'éloignait, le sac sur une épaule, la tête levée et le dos bien droit. Il me manquait terriblement.

Incapable de résister, je lui emboîtai le pas. Je gardai une certaine distance, voulant juste le contempler, même s'il ne me voyait pas. J'enfonçai les mains dans les poches de mon jean pour masquer leur tremblement. Au fil des jours, la colère que j'avais éprouvée après l'affaire du cimetière avait commencé à s'émousser. À présent, il me restait surtout des remords.

Des remords, et une grande solitude. Tout en lui me manquait. Sa façon de me sourire, de me tenir la main, de me faire rire. Ce qu'il voyait en moi, cette connaissance intime qu'il avait de moi.

Avais-je eu tort de le repousser sans prendre le temps de discuter ? En y repensant, je savais que grand-maman avait raison. Je devais dire au revoir à ma souffrance si je voulais guérir. Mais je me demandais s'il n'était pas trop tard, si je n'avais pas été empoisonnée par tout ce ressentiment, cette animosité et cette peur au sujet de mon père. Ça m'avait conduite à repousser tout le monde, même les gens bien.

Je ne quittais pas Daniel des yeux. Quand il s'arrêta pour discuter avec un grand type latino, je m'immobilisai près d'un arbre et fis semblant de chercher quelque chose dans mon sac. Sur le

moment, j'étais tellement certaine que Daniel était en tort que ça m'avait paru normal de lui dire de me laisser tranquille. Mais avec le temps, je commençais à voir les choses d'un autre œil. Et soudain, c'était moins clair. Parfois, on agit mal, mais pour une bonne raison. Était-ce ce qui s'était passé ?

Quand je levai les yeux, il avait disparu. Et je me sentis encore plus triste.

Je me blottis sur le canapé et zappai d'une chaîne à l'autre. Il n'y avait jamais rien d'intéressant à la télé le mardi soir, mais je n'en pouvais plus de rester dans ma chambre à regarder les murs. Un peu plus tôt, j'avais essayé de travailler sur ma chanson, mais ça n'avait fait que me déprimer davantage car tout allait de travers. Aucune des pistes que j'avais ajoutées ne correspondait vraiment. C'était la première fois que j'échouais à composer un morceau, et c'était vraiment affreux de me trouver ainsi privée de mon réconfort habituel. Je ne savais pas quoi faire pour me sentir mieux. Sur un coup de tête, j'avais écouté la composition que j'avais créée avec Daniel, et fondu en larmes. C'est ainsi que j'avais éteint l'ordinateur, découragée, pour venir m'installer dans le salon dans l'espoir de me vider l'esprit.

Je choisis une sitcom au hasard et serrai un coussin contre mon ventre. Le temps passait avec une morne lenteur.

Un peu plus tard, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir.

— Oh, chouette, tu es là, dit Megan.

Elle se dirigea vers la cuisine pour déposer ses deux gros sacs de courses.

— La journée a été bonne ? demandai-je par pure politesse.

Au lieu de répondre, elle se laissa tomber sur le canapé à côté de moi, un pot de crème glacée dans chaque main. Elle m'en tendit un, avec une cuillère.

Je la regardai attentivement, pour la première fois depuis des semaines. J'avais été tellement plongée dans mes ennuis que je ne lui avais pas accordé beaucoup d'attention ces derniers temps. Elle avait des cernes sous les yeux, et ses vêtements flamboyants avaient été remplacés par un jean tout simple et un pull noir. Sans maquillage, elle avait perdu beaucoup de panache.

Je retirai l'opercule de mon pot de glace et pris une bouchée. Chocolat et beurre de cacahuètes : exactement ce dont j'avais besoin !

— Tout va bien, Megan ?

— Et toi ? demanda-t-elle, la bouche pleine.

Elle poussa un soupir de plaisir en dégustant sa glace et se tourna vers moi.

— Casey, tu ne trouves pas que cet appartement est devenu complètement déprimant, ces dernières semaines ?

— Je suis navrée, bredouillai-je, honteuse.

Megan prit la télécommande pour changer de chaîne. Elle tomba sur un vieux thriller en noir et blanc qui commençait tout juste, le générique défilant encore à l'écran.

— Écoute, reprit-elle. Je sais bien que quelque chose ne va pas. Et je me doute que c'est en rapport avec Daniel, puisque ça fait un moment que je ne le croise plus. J'imagine que tu n'as pas envie d'en parler, mais ça m'attriste vraiment de te voir comme ça... Que dirais-tu d'une orgie de glace devant la

télé ?

Les larmes me montèrent aux yeux. Je passais mon temps à repousser les gens, et pourtant, ils ne baissaient pas les bras, bien que je ne mérite pas leurs efforts. J'avais beau me sentir seule, il n'en était rien en réalité. Je posai ma glace sur la table basse.

— Tu es vraiment super, tu sais..., bredouillai-je avec un sourire tremblant.

— Oh oui, je sais. Mais je suis contente que tu t'en aperçoives enfin. On peut dire que tu as mis un moment.

— Et toi, ça va ? Tu as l'air fatiguée, demandai-je d'une voix hésitante.

Je n'avais pas l'habitude de la voir comme ça.

— Bobby et moi, on s'est séparés, expliqua-t-elle avec une petite moue.

— Oh... je suis désolée pour toi !

— Tu ne devrais pas. Je suis mieux sans lui. Je l'ai surpris au lit avec deux filles après une soirée arrosée. Je n'allais pas accepter ça. Les seuls plans à trois qui m'intéressent, c'est avec Ben et Jerry, dit-elle en contemplant son pot de glace de la même marque.

Je ne pus retenir un éclat de rire.

— Excuse-moi, je ne devrais pas rigoler, mais...

Le fou rire la gagna à son tour.

— Pourquoi est-ce que les mecs ne pensent jamais au-dessus de la ceinture ? Ils n'en ont jamais marre, d'être des gros obsédés ?

Les yeux verts de Daniel me vinrent à l'esprit. Ma joie s'évanouit aussitôt.

J'avais besoin de vider mon sac. L'amitié de Megan était soudain précieuse pour moi, et j'avais envie de me confier à elle, de lui montrer qu'elle était importante pour moi, que j'appréciais ses efforts pour nouer une vraie relation. Sa franchise, et aussi le fait qu'elle m'ait présenté sa famille, et partagé sa vie avec moi. Elle s'était comportée comme une véritable amie, et bien que je n'aie rien fait pour le mériter, elle était toujours là pour moi.

— Je peux te parler ?

Elle posa sa crème glacée et me tapota le bras avec douceur.

— Bien sûr. Tu sais que tu peux tout me dire.

Je lui racontai toute l'histoire. Ça me prit une bonne demi-heure, au cours de laquelle je soulevai mon tee-shirt pour lui montrer mes cicatrices. Débordante de compassion, elle m'écoutait avec les yeux humides.

Je lui expliquai que mes grands-parents avaient pendant longtemps constitué tout mon univers, et que j'avais du mal à accorder ma confiance à d'autres. Pas seulement parce que j'avais peur d'être trahie comme je l'avais été par mon père, mais aussi parce que je craignais de devenir comme lui. Je laissai les larmes rouler sur mes joues sans même les essuyer. Je serrai le coussin contre mon ventre, mais je poursuivais mon récit.

Je lui parlai de Daniel. De la façon dont il m'avait attirée, de nos baisers. De la cour patiente qu'il m'avait faite, de mes barrières qui étaient tombées peu à peu. De la façon dont nous avons fait l'amour, quand il m'avait permis de me sentir à l'aise, sexy et désirée, et de mes sentiments pour lui.

Megan m'écoutait en silence. De vives émotions passaient dans ses yeux, mais elle s'abstenait de tout commentaire, me laissant parler à mon rythme.

Lorsque j'arrivai au moment où je lui avais exposé mon secret, où il m'avait emmenée au cimetière, causant notre rupture, j'étais si bouleversée que j'avais mal partout. J'avais des difficultés à m'exprimer, parce que l'histoire était encore toute fraîche, mais je me forçai.

Après avoir achevé mon récit, je respirai profondément pour chasser la douleur qui s'était installée dans ma poitrine. Avec un petit rire gêné, je repris ma glace, qui ressemblait désormais à un coulis de chocolat.

— Pffiou, soupira-t-elle. On peut dire que tu n'as pas eu un semestre de tout repos.

— Je ne sais pas comment m'en sortir, reconnus-je. J'ai l'impression que ça n'est pas possible. Que je vais me retrouver enfermée dans un cycle de douleur parce que je suis...

Je me mordis la lèvre et me remis à pleurer.

— Parce que je suis trop démolie pour connaître le bonheur. Alors que je ne demande que ça. Tout ce que je voulais, c'était la paix et la sécurité. Une vie normale.

Megan se pencha pour me débarrasser du pot de glace et me prendre dans ses bras. Je la serrai à mon tour avant de me mettre à sangloter sur son épaule. C'était curieux : je m'habituais à trouver du réconfort auprès des autres. Au lieu de toujours ravalier mon chagrin.

Elle s'écarta, sans me lâcher tout à fait.

— Je suis fière de toi, tu sais. Tu as traversé plus d'épreuves que la plupart des gens, et pourtant, tu es là. Après tout ça, tu vas à la fac. Tu as un super boulot, que tu adores. Et tu composes.

Je me sentis tout de suite mieux. Elle ne me jugeait pas pour la façon dont j'avais réagi avec Daniel, ni sur les moyens que j'avais trouvés pour continuer à vivre. Elle n'avait pas pitié de moi, et n'était pas triste au point de me donner envie de fuir.

Elle se souciait de moi, avec une réelle empathie. Elle était sincère dans ses émotions. J'en fus si surprise que je restai incapable de proférer un son.

— À t'entendre, on croirait que tu attends que ta vie veuille bien commencer. Que tout s'arrange à l'intérieur de toi pour que tu puisses enfin être heureuse. Mais, ma puce, c'est fait : tu vis déjà. Tu t'es fait une place dans le monde, tu as pris des risques. Tu as su découvrir ce qui t'apportait de la joie, et tu t'es donné du mal pour l'avoir. Tu n'as pas à rougir de toi, au contraire. La vie ne sera jamais parfaite, sûre et paisible, alors il faut profiter de ce qui nous plaît, chaque fois qu'on en a l'occasion.

J'allais protester, lui dire qu'elle se trompait. Mais soudain, je pris conscience qu'elle avait raison. Je retins mon souffle, stupéfaite.

Pendant toutes ces années, j'avais attendu ce moment magique où je cesserais de me sentir brisée, et où le monde retrouverait du sens à mes yeux. Je m'étais raconté que je nageais sur place, par prudence, veillant à ne pas faire de vagues, et que j'aimais ce filet de sécurité que j'avais tendu autour de moi.

Pourtant, j'avais sauté sur l'occasion de travailler comme DJ, alors que je n'avais aucune garantie que ça marche. Je m'étais engagée dans une relation avec Daniel, j'étais tombée amoureuse. J'avais pris le risque de m'ouvrir et d'être rejetée, aussi bien côté musique que côté cœur.

Ce n'était pas la façon d'agir de quelqu'un qui ne recherche que la sécurité.

C'était vrai que je vivais déjà ma vie. Bien qu'elle soit pleine de dangers, aujourd'hui comme autrefois. Pendant trop longtemps, je m'étais aveuglée en croyant m'accrocher à quelque chose que je n'avais jamais eu : une existence stable et ennuyeuse. Et à la réflexion, je n'étais pas du tout certaine d'en avoir envie. Que serait ma vie, sans les risques que j'avais pris pour la musique, et pour l'amour ?

Je n'avais plus la poitrine oppressée. Ébahie, je levai les yeux vers Megan. Pourquoi n'avais-je pas compris cela plus tôt ?

C'était elle, par son acceptation tranquille de moi-même, par sa patience et sa discrétion, qui m'avait permis de me confier, et surtout de l'écouter.

Et par là même, d'écouter ma propre voix.

Je me remis à pleurer, mais pas de chagrin. Plutôt de soulagement.

— Merci. C'est ce dont j'avais besoin. Merci.

Elle avait elle aussi les yeux pleins de larmes.

— Merci de m'avoir fait confiance. Je sais que ça n'était pas facile pour toi. Mais je serai muette comme une tombe.

Je n'en doutais pas une seule seconde. Je me penchais vers elle pour la serrer contre moi.

— Tu m'as beaucoup aidée, et moi je n'ai rien fait pour toi. Tu veux que j'aie crever les pneus de la voiture de Bobby ?

Elle éclata de rire et essuya ses larmes.

— Non, ne t'en fais pas. Je n'étais pas amoureuse de lui, de toute façon. Et avec ce qu'il a dû se choper cette nuit-là, il aura probablement besoin d'une grosse piqûre de pénicilline. Il sera déjà assez puni.

— Tu as raison, acquiesçai-je, prise de fou rire.

Megan regarda son pot de glace et fit une grimace.

— Merde, elle est à moitié fondue... Heureusement que j'ai fait des provisions. On va pouvoir remettre ces deux pots au congélateur pour qu'ils durcissent, et se rattraper avec autre chose en attendant.

Elle retourna dans la cuisine en chantonnant, et je me laissai aller dans le canapé. Je me sentais différente, moins oppressée. Mon obscurité intérieure avait été remplacée par une lueur d'espoir. Un souffle de vie habitait mes veines, comme des milliers de petites bulles. Je n'étais pas condamnée à l'échec et au chagrin, comme je l'avais cru. Je voulais être heureuse, et ça n'avait rien d'impossible.

Je voulais ressentir encore cette sensation délicieuse. Mais avant de tourner la page et de prendre ma vie en main, j'avais un ou deux points importants à régler.

Chapitre 22

Le samedi matin, je me glissai dans ma voiture, m'installai au volant et mis le contact. Mais j'étais incapable de bouger. Je pris plusieurs profondes inspirations pour ouvrir mes poumons qui semblaient avoir rétréci sous l'effet de l'anxiété, et considérai sans les voir les rangées d'immeubles en briques devant moi.

J'étais morte de peur.

Pour me donner du courage, je me représentai le visage souriant de Megan. Je lui avais dit où j'allais. Elle m'avait fait promettre de l'appeler en cas de coup de blues. Elle m'avait même proposé de m'accompagner, mais j'avais besoin de faire ça toute seule.

Dix minutes s'écoulèrent en hésitations – fallait-il y aller, ou attendre ? Était-ce une bonne idée de partir seule, ou aurais-je mieux fait d'accepter la proposition de Megan ? – puis je me secouai et démarrai enfin.

J'essayai de me concentrer sur le paysage pour ne pas penser à l'endroit où je me rendais. Des feuilles marron et sèches volaient à travers la rue. La lumière du soleil matinal frappait de ses rayons obliques les arbres, les maisons et les pelouses. En arrivant sur l'autoroute, j'eus la surprise de la trouver presque déserte. Il faisait trop froid pour rouler la fenêtre ouverte, et j'avais poussé le chauffage à fond.

Plus j'approchais du cimetière, plus mes oreilles bourdonnaient.

Je débouchai devant la grille juste quand elle s'écartait pour laisser entrer les visiteurs. J'avais le cœur dans la gorge, battant si fort que mes mains tremblaient. Je n'avais pas été aussi nerveuse depuis des siècles.

Seigneur, je ne prie pas souvent, mais je te demande de m'aider à tenir le coup.

Mes pneus crissaient sur le gravier. Je consultai les flèches et pris la bonne direction. Les rangées de tombes se succédaient en lignes nettes, comme une dentition de pierre qui pousserait sur l'herbe. Je me garai et coupai le contact.

Un fourmillement familial se fit sentir dans mes lèvres. Une vague de panique vint s'abattre sur moi.

Non.

Je me mordis la lèvre inférieure pour couper court à la crise d'angoisse. Les doigts entremêlés, je m'efforçai de respirer lentement. Tout irait bien. De toute façon, je n'avais pas le choix.

Je resserrai mon écharpe autour de ma gorge, attrapai la petite boîte sur le siège passager et me dirigeai vers la rangée de tombes qui hébergeait mes parents et ma sœur.

Je m'arrêtai entre ma mère et ma sœur et me laissai tomber au sol. Pendant une longue minute, je contemplai les lettres propres et douces du prénom de ma sœur, « LILA », gravées dans la pierre. J'écartai les quelques feuilles qui étaient venues se poser sur leur carré de pelouse.

Le cimetière était désert. J'étais seule avec elles. Quelques oiseaux gazouillaient dans les arbres tout proches, leur chant semblant très fort dans le silence.

— Coucou, petite sœur, dis-je.

Mes paroles ne sonnaient pas naturel, mais je me forçai à poursuivre.

— Tu me manques tellement... Il ne se passe pas un jour sans que je me demande ce que tu serais devenue si tu avais pu vivre.

Je promenai mes doigts sur les lettres, comme si ça pouvait nous rapprocher. Une image de son sourire juvénile me passa devant les yeux, me brisant le cœur.

Je fouillai dans la boîte pour en sortir une petite poupée de porcelaine que j'avais trouvée au centre commercial la veille, avec Megan. Elle ressemblait à ma sœur, avec ses grands yeux bruns et son sourire rayonnant. Ses cheveux étaient remontés en chignon, et elle portait une robe de princesse d'un bleu vif. Dès que je l'avais vue, j'avais su que je devais l'acheter.

Lila adorait les princesses.

Avec des mains tremblantes, je creusai un trou près de la pierre tombale pour y déposer la poupée avant de la recouvrir entièrement.

— Je t'ai apporté un cadeau. Je ne veux pas qu'on te le vole, alors je le cache. C'est un secret, d'accord ?

Puis je pris un sachet plastique où j'avais écrit « Lila » et emballai un peu de terre pour l'emporter avec moi.

— Tu me manques terriblement...

J'avais la gorge si serrée que les mots avaient du mal à sortir. Des larmes se mirent à ruisseler sur mes joues. Je les laissai couler, me forçant à ouvrir les vannes du chagrin que j'avais gardé enfermé pendant si longtemps.

— Et... je suis désolée de ne pas t'avoir rendu visite. J'ai eu tort... Mais j'avais peur d'affronter la vérité. Je craignais de craquer, et de ne plus jamais avoir la force de me reprendre. C'était idiot...

Je m'essuyai les yeux pour regarder la tombe de ma mère. Silencieuse, comme les autres. Elle n'était plus là-dessous, je le savais. Son âme avait quitté son corps la nuit de sa mort. Celle de ma sœur aussi. Mais j'aurais quand même dû venir plus souvent, en signe de respect, au lieu de fuir avec tant d'obstination.

Car en fuyant le passé, c'étaient elles que je fuyais aussi.

— Je suis désolée, maman, sanglotai-je, la tête basse, en m'agrippant à la pierre glacée. Il y a tant de choses que je n'arrive pas à me pardonner. Avoir survécu alors que vous êtes tous morts. Être un fardeau pour grand-maman et grand-papa. Ils ont été super, tu sais. Je ne veux pas dire qu'ils m'ont fait sentir que je leur pesais.

Je me tus, essayant de chasser ma peine. Je n'étais pas venue pour me complaire dans ma culpabilité. Au contraire, j'étais là pour m'en défaire.

J'avais les doigts gelés. Je les frottai pour les réchauffer, mais le froid montait du sol et s'infiltrait jusque dans mes os, me donnant des frissons.

— Bref. Je vais à la fac, maintenant. J'habite dans un appartement avec une colocataire adorable.

C'est ma dernière année, en fait. Je pense que vous seriez fiers de moi. Je n'ai pas toujours les meilleures notes, mais je me suis bien débrouillée jusqu'ici. Et... je suis aussi DJ. Je travaille dans une boîte de nuit, et je m'en sors pas mal du tout. C'est dingue, pas vrai ?

Je reniflai et m'essuyai le nez.

Je contemplai le cimetière autour de moi. Une brise soutenue balayait l'espace ouvert, faisant danser les pans de mon écharpe. Bien qu'il n'y ait que moi, je ne me sentais pas seule. Je savais que ma famille était là, à m'écouter.

Leur parler était bien moins douloureux que ce que j'avais imaginé. Je m'en voulais de ne pas l'avoir fait plus tôt.

— J'aime la musique, maman. J'ai composé quelques chansons. Tu ne t'y attendais pas, n'est-ce pas ?

Et pourtant... Lila et moi, nous passions des heures à danser, chantant à pleins poumons avec la radio. Nous avons même tenté d'en écrire quelques-unes, bien que Lila ne soit pas douée pour les rimes.

Et un soir, maman avait assisté, avec une patience d'ange, au spectacle musical que nous avions préparé. Lila s'occupait du magnéto pendant que je chantais en agitant un tambourin. Maman avait applaudi à tout rompre ; on se serait cru à Broadway.

La tombe de mon père se dressait à ma droite, mais je ne pouvais pas la regarder. Pas tout de suite. Je voulais me ressourcer dans les chaleureux souvenirs de ma mère et ma sœur, encore quelques instants. Je gardai donc les yeux tournés vers le reste du cimetière, caressant du regard le paysage serein.

— J'ai rencontré un garçon, avouai-je. Il s'appelle Daniel, et il fréquente la même université que moi. Maman, il te plairait. Il est comme toi, il aime me bousculer.

Je me mis à rire et pleurer en même temps.

— Il a voulu m'emmener ici il y a quelque temps, mais je me suis énervée. Je me sentais trahie, comme s'il était allé contre mes souhaits. Mais en réalité, il avait raison. Il m'a forcée à ouvrir les yeux sur ma culpabilité. J'ai compris que si j'étais tellement repliée sur moi-même, c'est parce que j'avais peur. Je n'étais pas prête pour une telle franchise. Pas prête à venir affronter ce que j'avais fui pendant si longtemps : mon désespoir face à votre mort.

Daniel me manquait si fort ! J'aurais voulu qu'il soit là, tenant ma main dans la sienne. Qu'il me félicite pour mon courage. J'irais au bout du monde pour sentir de nouveau ses bras puissants autour de moi.

— Je suis tombée amoureuse de lui, mais j'ai tout gâché en le repoussant...

Je sanglotai un moment, la tête sur les genoux, indifférente au froid de plus en plus mordant.

— J'en ai tellement marre de souffrir, maman... D'être tout le temps triste et esseulée... Ça fait des semaines que je n'ai pas adressé la parole à Daniel. Et ça me tue à petit feu. Je donnerais n'importe quoi pour t'entendre me chuchoter des conseils...

Mes sanglots redoublèrent, et je ne cherchai pas à les calmer. Je ne voulais plus lutter contre le chagrin, ni le cacher. Acceptant la douleur, je me remis à parler en pleurant, comme une enfant.

— Vous me manquez tellement... Je voudrais que vous soyez près de moi... Rien n'est pareil, sans vous !

Pendant un long moment, on n'entendit rien d'autre dans le cimetière que le bruit terrible de mes pleurs. Puis je reniflai et tentai de me ressaisir. Après un regard larmoyant aux tombes de maman et de Lila, je me levai et époussetai mon jean. À présent que j'avais exprimé toute cette souffrance, je me sentais libérée. Pour une fois, je n'essayais pas d'étouffer mes émotions, de faire semblant d'être normale, en bonne santé mentale. J'avais besoin de cesser définitivement de faire comme si c'était possible. Ou du moins, comme si c'était possible rapidement.

Je prenais conscience de qui j'étais. Je devais m'accepter. Avec des défauts, des peurs et des cicatrices, mais aussi avec la capacité d'aimer, malgré tout ce qui m'était arrivé. Je m'étais reconstruite, un jour à la fois, et j'avais ouvert mon cœur à mes grands-parents, à Megan. Puis à Daniel.

Je m'approchai de la tombe de mon père et la contemplai. Je ressentis la colère familière, brûlante, mêlée de culpabilité. Ces sentiments aussi, je les avais réprimés pendant des années. Je m'étais raconté que pour guérir, je devais le chasser de mes pensées et de mon cœur.

Mais le souvenir de mon père était toujours enfoui en moi, que je le veuille ou non.

Les mots venaient difficilement.

— Je... je ne te comprendrai jamais. Et je pense que je n'en ai pas envie. Est-ce que tu étais mauvais depuis le début, sans qu'on s'en soit rendu compte ? Est-ce que tu étais fou ? Était-ce un trouble psychiatrique sévère, non diagnostiqué ?

Frissonnante dans la brise glaciale, les poings serrés, je me tus pour reprendre une grande inspiration. Je ressentis comme une explosion dans la poitrine et je me mis à hurler.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, bordel ? Si tu étais tellement malheureux, si tu étais trop dérangé pour guérir un jour, si tu ne voulais pas faire l'effort de te soigner, pourquoi est-ce que tu n'es pas parti ? Pourquoi ne pas avoir pris tes cliques et tes claques ? Ou pourquoi est-ce que tu ne t'es pas suicidé, tout simplement ? À cause de ce que tu as fait, je te déteste !

J'étais en train de me purger, et même si je me sentais coupable, ça me faisait du bien. Je proférais d'horribles paroles, mais je n'aurais pas pu les reprendre. Je ne le souhaitais pas. Je les avais ravalées pendant huit ans. C'était déjà bien assez long.

— Pourquoi est-ce qu'il fallait que tu nous fasses du mal, à Lila, maman et moi ? Qu'est-ce qu'on t'avait fait ? On essayait juste de te rendre heureux. Tout le monde voulait t'aider, mais tu nous rejetais.

Les jambes flageolantes, je me laissai tomber par terre, les bras croisés autour de mon buste frissonnant. Mes genoux cognèrent brutalement contre le sol, mais ça m'était égal.

— Pourquoi est-ce que tu ne nous as pas aimées comme on t'aimait ? Tu as bousillé ma vie, papa. Tu m'as démolie et je ne sais pas si je pourrai un jour te pardonner. Tu m'as arraché les gens que j'adorais le plus au monde. C'était horriblement égoïste.

Pendant de longues minutes, je restai face à la tombe de mon père. Mon chagrin était si violent qu'il semblait me déchirer l'âme. J'avais l'impression que mon cœur volait en éclats alors que j'affrontais mes démons. Je frissonnais, mais je ne quittai pas la pierre tombale des yeux. Mon père ne pouvait plus me faire de mal, et je me répétais inlassablement cette idée rassurante.

Il ne pouvait plus blesser maman ni Lila non plus.

Non, je ne pouvais lui accorder mon pardon. Du moins, pas pour le moment. Mais ça n'était pas

grave.

La brise retomba et un chaud rayon de soleil passa entre les branches de l'arbre le plus proche pour venir me caresser. Mes frissons se calmèrent peu à peu, et mes émotions diminuèrent. Les yeux fermés, je levai le visage vers le soleil. J'absorbais la lumière à travers ma peau, et cela me réchauffait autant l'âme que le corps.

J'avais l'impression que ce moment était un cadeau de ma mère et ma sœur, leur façon de me dire qu'elles seraient toujours près de moi, et que tout irait bien. Ma respiration revint à la normale.

Je me levai, les genoux douloureux après ce long contact avec le sol froid, et ouvris les yeux. J'avais des sillons salés sur les joues, mais ça m'était égal. Les replis sombres de mon cœur étaient en train de fondre dans la lumière, et l'acceptation prenait peu à peu sa place en moi.

Maman aurait voulu que je vive pleinement, heureuse. Lila aurait souhaité que je m'amuse et que je suive mes rêves.

Je le ferais, pour elles deux. Et pour moi.

Non, toutes les ombres ne s'étaient pas dissipées. Pas pour le moment. Alors que je ramassais un peu de terre pour la ranger dans le sac que j'avais étiqueté « Maman », je sentais toujours les derniers élancements de la colère me tordre le ventre. Mais ce n'était pas grave. J'avais le droit d'être en colère.

Quand ça se produirait de nouveau, à l'avenir, j'en parlerais à quelqu'un. C'était fini, de ravalier mes sentiments. De me cacher.

— Au revoir, murmurai-je à ma famille avant de me diriger vers ma voiture, portant dans une main la boîte qui contenait les deux sachets de terre.

En sortant du cimetière, je n'étais pas la même qu'en entrant. Ou plutôt, si, mais... plus légère. Comme si j'avais abandonné une tonne de souffrance derrière moi. Mon corps tout entier s'était détendu.

Quoi qu'il arrive par la suite, je pouvais être fière de ce que j'avais accompli ce jour-là. Je mis le contact et repris le chemin de l'appartement. Une vieille chanson passait à la radio. Je poussai le volume et laissai la musique déferler sur moi. J'avais froid, et mon jean était humide. J'avais mal au dos, et mes yeux rouges et bouffis étaient douloureux.

Mais je me sentais mieux. Fatiguée, vidée, mais enfin prête à aller de l'avant. Mon père ne pouvait plus me blesser. Je ne le laisserais plus prendre le pouvoir sur mes émotions, occuper mes pensées. Voilà ce qu'on gagnait à lâcher prise...

J'avais repris possession de moi-même.

Je n'allais pas devenir comme mon père, qui avait toujours gardé les gens à distance, se retranchant derrière des barrières et refusant d'avouer qu'il avait besoin d'aide. Vivant dans le noir, malgré l'insistance des autres à avoir une place dans sa vie. Mes peurs ne m'avaient pas empêchée d'avoir mal ; elles m'avaient seulement empêchée de nouer de vraies relations. À présent que je le comprenais, j'étais prête à vivre autrement.

Mais j'allais devoir convaincre le garçon que j'aimais de me donner une nouvelle chance.

Chapitre 23

Le lundi matin, avant le début du cours de philo, Amanda se tourna vers moi avec un regard suppliant.

— Je t'en prie, dis-moi que tu as les notes de la séance de vendredi. Je n'ai pas pu venir, j'avais une gastro carabinée. Et déjà que je ne comprenais pas grand-chose avant, maintenant c'est la panique...

Je feuilletai mon cahier, arrachai les pages, et les lui tendis.

— Tiens. Tu n'auras qu'à me les rendre au prochain cours. Et si tu as des questions, n'hésite pas.

J'allais me replonger dans mes notes quand un souvenir me revint.

— Oh, au fait, on a une interro en fin de semaine. Il faut réviser tout le chapitre sur Kant.

— Je ne savais pas. Heureusement que tu es là ! Tu me sauves la vie. On pourrait peut-être se voir, cette semaine. Pour potasser autour d'un café, par exemple. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Euh, d'accord. Ça serait... sympa.

J'étais surprise qu'elle me le propose, mais plus encore de constater que l'idée me tentait.

— Merci, dit-elle en arrachant un petit morceau de papier de son cahier pour y noter son prénom et son numéro de téléphone. Appelle-moi pour trouver une date.

Je lui donnai à mon tour mon numéro, qu'elle entra aussitôt dans son téléphone, rayonnante.

Voir Amanda si reconnaissante et désireuse de passer du temps avec moi, malgré mon attitude pendant tout le semestre, remua quelque chose dans ma poitrine. Depuis que j'étais rentrée du cimetière, deux jours auparavant, je me sentais différente. Je m'étais réveillée tôt et j'avais préparé le petit déjeuner pour Megan. Lorsqu'elle était entrée dans la cuisine, elle en était restée sur le cul. Je pris alors conscience du peu d'actes désintéressés que j'avais réalisés pendant toutes ces années. Pas étonnant que je n'aie pas d'amis. Ou du moins, pas encore.

Du coup, en passant au *Coffee Baby* avant d'aller en cours, je payai d'avance le café de la personne derrière moi dans la queue, et laissai en outre un généreux pourboire. Je ne restai pas pour voir comment le gars en question allait prendre la chose : le but n'était pas de flatter mon ego, mais de faire un geste pour m'ouvrir au monde.

Je me tournai vers le fond de la salle pour voir Daniel. Il avait les yeux posés sur moi, une expression indéchiffrable sur le visage. Mais pour une fois, il ne se détourna pas. Il avait un soupçon de barbe, comme s'il n'avait pas pris la peine de se raser en se levant, et ça le rendait irrésistible. J'aurais voulu passer les doigts sur son menton piquant... Et aussi respirer son parfum.

Malgré les battements désordonnés de mon cœur, je ne baissai pas les yeux.

La prof entra, rompant l'enchantement. Daniel se tourna vers elle, tripotant son stylo.

Avec un soupir, je commençai à prendre des notes. Mme Wilkins couvrait le tableau de citations. Daniel m'avait regardée quelques instants... Était-ce bon signe ? Est-ce qu'il accepterait de me parler ?

La nuit passée, j'étais restée éveillée dans mon lit, à contempler le plafond en me rejouant les

événements des jours précédents dans la tête. Après la visite sur la tombe de mes parents et de ma sœur, j'avais enfin compris ce que Daniel avait tenté de faire pour moi. Il avait voulu me débarrasser de mes peurs, mais je l'avais repoussé. Et je n'avais pas été très douce dans mes paroles.

Je l'avais rejeté violemment.

Est-ce qu'il m'en voulait ? J'avais l'estomac noué à cette idée. Il s'était passé tellement de temps depuis la dernière fois qu'on s'était parlé... Peut-être que si j'étais allée le trouver tout de suite au lieu d'attendre aussi longtemps en me regardant le nombril, j'aurais pu rattraper le coup.

S'il me repoussait à son tour lorsque j'essaierais de me rapprocher, j'en mourrais. C'était ce qui me paralysait le plus. Pourtant, je savais que ce n'était que de la lâcheté. Et je ne voulais plus être lâche.

Je me tournai de nouveau vers lui. À la place voisine de la sienne, une blonde à l'air perplexe se penchait vers lui. Il lui chuchotait des explications en lui montrant quelque chose dans le manuel. Elle hocha la tête une ou deux fois avant de lui adresser un sourire reconnaissant.

Une nouvelle bouffée de chagrin vint me serrer le cœur. Je me mordis la lèvre inférieure. Daniel était toujours prêt à aider ceux qui en avaient besoin. Il était généreux de son temps, et de son affection. Comment avais-je pu rejeter tout ça si facilement, comme s'il ne comptait pas à mes yeux ?

Pas étonnant qu'il m'évite. Je lui avais donné l'impression de n'être pas important, ni digne de ma confiance et de mes secrets. Oui, je l'aimais. Mais comment aurait-il pu s'en douter ? Je n'avais rien fait pour le lui montrer.

À présent, il se protégeait. Pouvais-je le lui reprocher ?

Je serrais mon stylo d'une main un peu tremblante. Daniel valait tous les risques. Il méritait quelqu'un qui soit prêt à tout pour le reconquérir. Je n'étais pas sûre qu'il accepte de me parler – de m'écouter lui expliquer pourquoi j'avais paniqué, ou de recevoir mes excuses – mais j'étais décidée à essayer. Et à y mettre tout mon cœur.

Si ça ne marchait pas, je n'aurais pas de reproches à me faire. Je serais fière de mes efforts. Mais bon sang, j'espérais que ça marcherait. Parce que l'amour que j'éprouvais pour lui, et que j'avais refusé de regarder en face pendant toutes ces semaines, était toujours là, bouillonnant sous la surface. Il me manquait terriblement. J'avais besoin de lui.

Et je voulais qu'il sache qu'il n'avait rien à craindre, qu'il avait le droit d'avoir besoin de moi, lui aussi. Que je serais là pour lui, comme il avait voulu l'être pour moi.

Je n'en pouvais plus d'attendre la fin du cours. L'impatience courait dans mes veines. J'avais du mal à me concentrer sur la leçon alors que mon cœur et ma tête débordaient de pensées pour Daniel. Je me forçais à prendre des notes, sans conviction.

Quand enfin la prof nous autorisa à partir, je rangeai mes affaires le plus vite possible et allai me poster à côté de la porte. Les étudiants sortaient tandis que la classe suivante commençait à entrer. Daniel était parmi les derniers.

Le cœur battant à se rompre, je lui touchai le bras.

— Dis, je peux te parler ?

Il écarquilla les yeux de surprise avant d'afficher son air le plus impassible.

— Je n'ai pas le temps, désolé.

— Ce soir, alors ? Tu es libre ? Juste pour un café ?

À mon grand désespoir, il secoua la tête. Il me lança un regard furtif puis se détourna, décontenancé.

— Écoute, je... je ne peux pas, c'est tout.

— Cinq minutes, suppliai-je. Je te promets de ne pas te retenir longtemps.

Avec un profond soupir, il finit par me regarder. Des émotions fugitives passèrent dans ses yeux, aussitôt remplacées par son masque froid. Il se frotta la nuque.

— Je n'en peux plus, Casey. Je ne peux pas continuer à faire les montagnes russes. Je suis désolé.

Il s'éloigna, franchit le couloir et quitta le bâtiment sans se retourner.

J'avais du mal à encaisser le coup. Malgré tout ce qui s'était passé dans le cimetière, j'aurais pensé qu'il accepterait de me parler. Mais ce n'était pas le cas.

Je me sentais complètement écrasée. Je m'appuyai contre le mur, luttant pour ne pas pleurer. Non, ça ne pouvait pas se finir comme ça. Je n'allais pas renoncer sans me battre. Il fallait juste que je parvienne à le convaincre de m'écouter : il verrait que j'avais changé. Je comprenais qu'il redoute de souffrir à cause de moi : il avait de bonnes raisons. Mais si je lui ouvrais mon cœur, si je lui montrais que j'étais prête à faire des efforts, peut-être qu'il baisserait la garde et m'accorderait une chance.

Un plan commença à germer dans ma tête. Je m'efforçai de respirer lentement pour calmer les battements de mon cœur. Je savais que je pouvais y arriver. J'allais me donner à fond... et prier pour que ça marche.

Mon téléphone vibra. Je le sortis de ma poche avec des doigts tremblants, espérant que ce soit Daniel. Mais c'était un numéro que je ne connaissais pas.

Coucou, c'est Amanda. On peut réviser aujourd'hui ? S'il te plaît, dis oui ! Je t'offre un café ! ;-)

Je me mordis la lèvre. J'aurais voulu courir me rouler en boule sur mon lit avec mes écouteurs, pour tenter de soigner mon cœur brisé. Mais les vieilles habitudes ne me seraient d'aucune aide dans ma quête de renouveau. En plus, ça ne me ferait pas de mal de travailler un peu dès à présent, histoire d'avoir l'esprit dégagé plus tard pour me concentrer sur Daniel.

Tu es libre tout de suite ?

La réponse ne tarda pas.

Carrément ! On se retrouve au Coffee Baby dans 10 minutes ?

Je nouai mon écharpe autour de mon cou et sortis. Quelques étudiants couraient à toutes jambes pour arriver à l'heure en cours. Des couples marchaient sur les feuilles mortes qui jonchaient les trottoirs, main dans la main. Mon haleine faisait de la buée. J'essayais de ne pas repenser à la première fois que j'avais fait ce trajet avec Daniel, lorsque nous avons bu notre premier café

ensemble.

Il me manquait tellement...

Le *Coffee Baby* était bondé et il y régnait une agréable chaleur. Amanda était déjà installée à une table, avec deux gobelets de café et une pile de sachets de sucre.

— Je suis arrivée en avance, dit-elle d'un air désolé. Je ne savais pas ce que tu préfères, alors je t'ai pris un café noir, mais si ça ne te convient pas, je peux y retourner.

— C'est adorable. Ne t'en fais pas. Et tu n'aurais pas dû, tu sais !

— C'est la moindre des choses. J'ai vraiment les chocottes de rater cet examen !

Après avoir enlevé mon manteau, je m'installai près d'elle et vidai deux sachets de sucre dans mon gobelet.

— Je ne suis pas une bête en philo, la prévins-je.

— Tu as la moyenne ?

— Pour l'instant, oui.

— Alors, tu es meilleure que moi. Mais j'ai bien l'intention de m'accrocher !

— Dans ce cas, c'est parti.

Je sortis mes affaires et nous passâmes la demi-heure suivante à comparer nos notes. Malgré sa tendance à roucouler devant les garçons et ses affirmations selon lesquelles elle était une bille, Amanda était loin d'être idiote. Je m'en voulus de l'avoir considérée comme une dinde pendant tout le semestre. Les questions qu'elle posait montraient qu'elle avait déjà compris beaucoup de choses.

Je ne pouvais m'empêcher de repenser à la fois où j'avais étudié Nietzsche avec Daniel. Ce souvenir me serrait le cœur.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demanda-t-elle, les sourcils froncés.

Incapable de parler, je commençai par lui adresser un sourire crispé et un petit geste de la main.

— Euh... juste des problèmes personnels.

— Désolée. Je ne voulais pas être indiscrete, marmonna-t-elle en se penchant de nouveau sur ses notes.

La culpabilité me tomba aussitôt dessus.

Arrête de repousser les gens.

Amanda avait voulu s'assurer que j'allais bien, ce qui était parfaitement compréhensible.

— Non, c'est moi qui suis désolée... Je suis un peu novice en la matière, tu sais. Je n'ai pas l'habitude de me faire des amis, de papoter. D'être normale, quoi. Tu n'y es pour rien... c'est moi.

Elle rit doucement en m'entendant sortir cette phrase bateau.

— Celle-là, ce n'est pas la première fois qu'on me la sert !

J'éclatai de rire à mon tour, détendue. Amanda reprit son sérieux et se pencha vers moi.

— Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais... tu n'as pas l'air bien, ces temps-ci. Tu parles encore moins que d'habitude. Est-ce que tout va bien ? Est-ce que tu as rompu avec Daniel ? J'ai bien vu qu'il avait changé de place...

— Tu savais qu'on était ensemble ? m'étonnai-je.

— Évidemment ! Un mec aussi sexy, tu penses bien que j'ai mené l'enquête !

— J'ai merdé, confiai-je, les yeux baissés. Et j'ai peur de l'avoir perdu à tout jamais. Je l'ai repoussé si longtemps que maintenant, il ne veut plus de moi. Il préfère éviter que je lui fasse du mal...

— Alors, comment tu vas t'y prendre ? demanda-t-elle d'un ton de défi. Tu ne vas pas rester les bras croisés, j'espère !

— Je crois que j'ai une idée... mais... si jamais ça ne marche pas...

— Non, arrête. Il ne faut jamais baisser les bras par crainte de l'échec, déclara-t-elle avec passion. Daniel est un mec super. Il va t'écouter parce qu'il tient à toi. Le véritable amour ne disparaît pas en quelques semaines. Fais-moi confiance. Tout est encore possible.

Je la regardai boire son café, admirative de sa force, de sa confiance en elle.

— J'espère que tu as raison.

— J'en suis sûre. Les hommes, ça me connaît.

Avec un clin d'œil, elle me serra gentiment le bras, avant d'ajouter :

— Il y a quelque chose en toi qui l'a attiré. Le charme va opérer de nouveau. Aie confiance en toi, et en lui aussi.

— J'ai du mal à faire confiance, avouai-je, les yeux pleins de larmes. Il m'est arrivé des choses... difficiles, et j'ai encore du mal à m'en sortir.

— Mais tu me fais confiance, là.

C'était vrai. Je fus surprise de constater que je pouvais avoir une conversation aussi profonde et intime avec une fille que je connaissais à peine. Quelques secondes plus tard, je lui narrai à grands traits ce qui s'était passé quand j'avais treize ans, et comment je m'étais retrouvée à habiter chez mes grands-parents. Je lui épargnai les détails les plus horribles, mais je m'aperçus que parler de mon passé était moins douloureux que je ne m'y attendais.

Je lisais toutes sortes d'émotions sur le visage d'Amanda. Elle m'écoutait en buvant son café, pleine de commisération. Puis elle me raconta son enfance avec une mère alcoolique et violente, qui pouvait rester une semaine sans dessoûler. Lorsque son grand frère avait eu dix-huit ans, il était parti avec Amanda, et ils n'avaient plus jamais revu leur mère.

Son récit me bouleversa. C'était tellement facile pour moi de m'apitoyer sur mon sort. Mais les autres aussi avaient leurs peines, et ça ne les empêchait pas de se lever chaque matin, et de vivre avec leur douleur. *Malgré* leur douleur. Amanda souriait, flirtait, riait et s'amusait.

— Comment tu fais ? m'enquis-je. Où est-ce que tu trouves la force d'avancer ?

Elle réfléchit un moment en se mordillant le pouce.

— Je n'ai pas vraiment le choix. C'est la vie. Et je ne vais pas laisser ses problèmes à elle m'empêcher de vivre, moi. Je vau mieux que ça.

Elle se tut quelques instants, puis reprit :

— Les gens sont plus forts qu'ils ne le croient. Tu vas t'en sortir, Casey. J'en suis convaincue. Tu es quelqu'un de bien.

Malgré la blessure du refus de Daniel, je passais plutôt une bonne journée. Finalement, m'ouvrir aux autres n'était pas si douloureux. Et ça devenait de plus en plus facile.

— Je suis vraiment contente qu'on ait pris ce café ensemble, avouai-je à Amanda d'une voix sincère. Merci.

— Je t'en prie, c'est le moins que je puisse faire, avec toute l'aide que tu me donnes ! répliqua-t-elle avec un grand sourire. Maintenant, on ferait mieux de se remettre au boulot, histoire de réussir ce contrôle à la con. C'est ça qui surprendrait la vieille bique... Remarque, avec ma chance, elle risquerait de croire que j'ai triché !

Amanda me fit un clin d'œil avant de reprendre son livre. L'heure suivante se passa en révisions et en bavardages. Au moment de partir, je proposai à Amanda de venir faire un tour au *Mask* pendant mes heures de travail. Son enthousiasme me fit chaud au cœur. Ma mère aurait été fière de moi, pour tous ces efforts de sociabilité.

Pour le fait de vivre, et non de survivre.

Chapitre 24

Ça me prendrait toute mon énergie. J'espérais que ce serait suffisant.

Il était 3 heures du matin passées dans la nuit de jeudi à vendredi. Je m'étais mise au travail aussitôt après le dîner. Dans un peu moins de six heures, je remettrais ma chanson à Daniel. Je travaillais dessus non-stop depuis plusieurs jours. Ce morceau exprimerait ma personnalité et mes sentiments en termes non équivoques. C'était comme de lui présenter mon cœur sur un plateau d'argent. Aucun autre garçon ne m'avait donné une telle envie de m'offrir à lui.

Penchée sur mon ordinateur, je posai les coudes sur mon bureau. J'avais les yeux qui piquaient de fatigue, mais c'était presque fini. Encore une heure ou deux, et la chanson serait prête.

J'avalai les dernières gouttes de mon café. Il était froid depuis des heures, mais j'avais besoin d'énergie pour ne pas m'endormir. J'avais le dos en compote à force de rester assise depuis des jours et des jours. Mais ça n'avait aucune importance.

L'inspiration était là, et j'étais déterminée.

J'avais repris une mélodie dans le morceau que nous avons composé ensemble. D'un clic, je la collai dans ma nouvelle composition, et me mis au travail pour la mixer de façon adéquate.

La reconnaîtrait-il ? S'en souvenait-il avec la même clarté que moi ?

Je me levai pour m'étirer, puis sortis de la chambre afin d'aller me resservir un café froid. Tout me rappelait Daniel : le canapé où il s'était assis, le réfrigérateur dans lequel il avait pioché, la table à laquelle nous avons révisé ensemble.

Mon lit, désormais désert. Depuis combien de semaines n'avais-je pas eu une bonne nuit de sommeil ? Trop !

Mon mug à la main, je retournai dans ma chambre. Je me saisis du micro et l'allumai. L'heure était venue d'ajouter l'élément final.

Je pris une grande inspiration et me mis à parler.

Le trajet vers le bâtiment des cours, ce matin-là, fut partagé entre impatience, appréhension, et une forte dose de fatigue. J'avais consacré toute la semaine à mes devoirs et à mon projet, m'accordant à peine le temps de manger et de dormir.

Ma main, crispée sur mon iPod, se mit à transpirer. Je me forçai à détendre mes doigts douloureux. Le vent d'automne qui se glissait entre les arbres faisait voler les feuilles desséchées sur les trottoirs et les pelouses couvertes de givre.

J'entrai dans le bâtiment et me dirigeai vers la salle de philo, le sang battant à mes oreilles. J'étais venue en avance pour être certaine d'arriver avant lui. La classe était déserte, la lumière encore éteinte.

Après avoir posé sur son bureau l'iPod et une paire d'écouteurs que j'avais tirés de ma poche, je sortis également le petit mot dans lequel je lui demandais d'écouter la chanson et le disposai

soigneusement sur le reste, de manière à ce que ça ne soit pas trop visible. Je n'aurais pas voulu que quelqu'un le fauche en passant.

Le souffle court, les mains tremblantes, je me précipitai vers ma place, déballai mes affaires, et fis de mon mieux pour ne pas m'évanouir.

Les étudiants commencèrent à entrer. Je n'osais pas lever les yeux : si je croisais son regard, je ne tiendrais pas le coup. Savoir qu'il allait soit écouter la chanson, soit refuser, était absolument terrifiant. Dans le deuxième cas, je ne supporterais pas d'en être témoin.

Autour de moi, les sièges se remplissaient, mais je n'y prêtais aucune attention. Lorsque Daniel entra, j'en eus aussitôt conscience : ma peau vibrait de la sensation de sa présence dans la pièce. Mais je gardai les yeux baissés vers ma feuille, les ongles enfoncés dans le bois de mon crayon.

Ce n'est pas le moment de craquer.

— Coucou, chuchota une voix féminine devant moi. Merci encore pour la séance de révisions. Ça m'a vraiment aidée.

Je levai le visage vers Amanda et lui adressai un sourire tremblant.

— Je t'en prie.

— Ça va ? me demanda-t-elle, inquiète. Tu as une tête de déterrée !

J'avais la main tellement crispée sur mon crayon qu'il me semblait que je n'arriverais jamais à le lâcher. Il resterait éternellement collé à mes doigts. Le sourire que je lui présentai ne devait pas être très convaincant, mais je ne voulais pas qu'elle se fasse du souci juste avant le contrôle.

— Je... j'ai juste un peu la trouille.

— Oh, tu ne devrais pas ! s'écria-t-elle, rassurée. Tu vas assurer. Pour l'examen et pour tu sais quoi. Je suis dans ton camp. Appelle-moi si tu veux que je l'immobilise pendant que tu lui dis ce que tu as à dire. Parle avec ton cœur. Il tient toujours à toi, il va t'écouter.

Pourvu qu'elle ait raison...

— Merci, murmurai-je. Je te ferai signe s'il faut employer les grands moyens.

Elle me serra doucement la main pour m'encourager.

Pendant les quelques minutes qui suivirent, je parcourus mes notes, essayant de me rafraîchir la mémoire. Mon cerveau, privé de carburant, avait du mal à fonctionner. Les mots semblaient se brouiller sur le papier.

Tout le monde se tut lorsque Mme Wilkins entra. Je pris mon courage à deux mains et levai les yeux. Elle nous regardait un par un, sa longue natte ébouriffée pendait sur son épaule.

— Sortez une feuille, dit-elle d'un ton neutre, comme d'habitude.

Quelqu'un poussa un petit grognement derrière moi. Je ne pus réprimer un sourire. Certains espéraient toujours que le prof allait oublier l'interro. Ça ne risquait pas d'arriver avec Mme Wilkins !

Elle nous distribua les sujets, et le contrôle commença. Le temps me semblait tantôt s'étirer avec une mortelle lenteur, tantôt s'accélérer à un rythme affolant. J'avais à la fois hâte et peur que le cours s'achève. Mon cerveau refusait de se concentrer sur les réponses. Qu'allait-il se passer ? Daniel avait-il déjà écouté la chanson ? Ou préférerait-il remettre ce moment à plus tard ?

Allait-il se contenter de jeter l'iPod sur ma table avant de quitter la salle ?

L'appréhension me contractait l'estomac. J'étais incapable de réfléchir. Merde, j'allais complètement foirer cette interro...

Reporter mon attention sur ma feuille exigea un effort surhumain. Il n'y avait aucune question de cours : on nous demandait une série d'essais. C'était épuisant, mais au moins, ça me forçait à me concentrer. Je cessai donc de penser à Daniel et tentai de répondre de mon mieux. Normalement, je ne devais pas trop m'inquiéter : dans ce type de devoir, elle accordait toujours des points pour la bonne volonté.

— C'est fini ! Posez vos stylos et faites passer les copies vers l'avant, clama Mme Wilkins alors que je traitais la dernière question.

Je soupirai, déçue. Je n'avais pas eu le temps de finir... J'espérais quand même avoir la moyenne.

Quelqu'un me tapota l'épaule. Je me retournai pour prendre les feuilles que me tendait la fille de derrière, y ajoutai la mienne et les transmis à l'étudiante deux rangs devant moi. À présent que l'interro était finie, mon angoisse se réveillait.

Mme Wilkins s'avança pour ramasser les devoirs, auxquels elle jeta un bref coup d'œil.

— Vu la tête que vous faisiez en répondant aux questions, je sais déjà que ça va être une catastrophe, assena-t-elle avant de regarder sa montre. Pour la semaine prochaine, vous devez lire le chapitre suivant dans le manuel. Vous pouvez partir.

Le sang battait si fort à mes oreilles que j'entendis à peine ses derniers mots. Le cours était fini : le moment de vérité était arrivé. J'étais pétrifiée de terreur, prise d'un léger vertige, la vision brouillée.

Autour de moi résonnaient des bruits de papier froissé alors que chacun rangeait ses affaires et se dirigeait vers la porte.

Amanda se leva et se tourna vers moi avec une grimace.

— C'était affreux !

J'acquiesçai d'un hochement de tête muet.

Elle ramassa son sac et me serra l'épaule.

— Envoie-moi un texto si tu as besoin de quoi que ce soit, OK ? Je croise les doigts pour toi.

Les mains tremblantes, je remballai mes affaires. Je dus me mettre de côté pour éviter de me faire bousculer par des étudiants qui se ruaient sur la porte. Je mourais d'envie de regarder dans la direction de Daniel, mais j'étais trop terrifiée.

J'avais rarement eu aussi peur.

Le silence finit par se faire dans la salle. Je fermai les yeux et me concentrai. Je pouvais le faire. J'avais le contrôle sur la vie, et le jeu en valait la chandelle. J'avais écrit cette chanson pour lui, certes, mais aussi pour moi.

Je levai la tête et m'autorisai enfin à parcourir la pièce des yeux. Elle était entièrement déserte.

Daniel était parti sans m'adresser la parole.

Je me retins de crier de désespoir. Tous ces efforts, pour rien !

J'avais échoué.

Je m'accordai une minute entière pour ressentir pleinement ma douleur. Mais je n'allais pas pleurer dans cet endroit. J'allais rassembler les restes de ma dignité et sortir de la salle, fière de moi.

J'avais sauté sans filet. Je m'étais ouverte à lui, prenant le risque d'un chagrin d'amour. J'avais toutes les raisons d'être fière.

Megan serait aussi de cet avis. On se blottirait toutes les deux sur le canapé pour pleurer un bon coup. La connaissant, elle essaierait peut-être de m'entraîner dehors pour me changer les idées. Je n'en avais toujours pas envie, mais ça ne me faisait plus peur. Je savais que c'était par amitié.

J'enfilai mon manteau et descendis l'allée pour sortir. En franchissant le seuil, je m'arrêtai, pétrifiée. Daniel se tenait à quelques mètres de là, un écouteur dans l'oreille gauche, le visage empreint d'émotions que je ne parvenais pas à lire.

Je toussotai, gênée.

— Coucou, dit-il en retirant l'écouteur.

Il s'écarta un peu du mur, décontenancé.

— Comment ça va ? demanda-t-il avec une politesse excessive.

Je m'apprêtais à répondre : « bien ». J'aurais voulu garder un semblant de dignité, éviter de lui révéler que j'étais dévastée. Mais quelque chose m'arrêta. Je ne voulais pas lui mentir. Je m'approchai, me mettant à l'abri du flux d'étudiants qui parcouraient le couloir, et posai mon sac par terre. Je le dévorais des yeux – ses prunelles vertes, sa tignasse noire, ses adorables taches de rousseur. Je me repaissais de lui.

— En fait... En fait, je ne vais pas bien du tout, bredouillai-je.

Il resta interdit.

Allez, Casey, dis-le-lui.

— Tu... tu me manques tellement ! Tout en toi me manque, avouai-je en le regardant dans les yeux, espérant lui transmettre mes émotions par la puissance de mon regard.

Il se raidit, mais ne fit pas un geste. Il me dévisageait, apparemment stupéfait.

— Tu veux savoir ce qui me manque le plus ? ajoutai-je, bravache, sachant que je n'avais rien à perdre. Ta façon de me piquer les draps dans le lit, et de mettre ton bras sur moi comme pour me protéger. Et l'odeur de tes cheveux quand je m'endors.

Il battit des cils et reprit son souffle.

— Casey..., balbutia-t-il d'une voix étranglée.

— Et aussi, ton habitude de me pousser dans mes derniers retranchements. Je suis sûre que tu ne t'y attendais pas ! commentai-je avec un petit rire honteux. Mais c'est vrai. Tu m'as contrainte à me dépasser, et ça m'a aidée à grandir. Je n'ai plus peur de vivre... et c'est grâce à toi.

J'avais un poids sur la poitrine, et les yeux commençaient à me piquer, mais je me forçai à poursuivre.

— Ce qui me manque aussi, c'est que tu me fasses rire, et que tu me surprennes avec tes questions bizarres.

Je me tus et tentai de recouvrer une respiration normale.

Je ne parvenais pas à déchiffrer son expression, et ça me tuait à petit feu. Je baissai les yeux pour ne pas perdre pied au moment de lui faire une dernière révélation. Mes mains tremblaient si fort que je dus les presser contre mes jambes pour les immobiliser.

— Tu es tellement bon, et je ne m'en rendais pas compte. Et ce qui me manque, c'est... c'est de parler de tout et de rien avec toi, et de sentir l'odeur de ta peau, et que tu me fasses l'amour comme si j'étais belle...

Je ne pus finir ma phrase : Daniel avait posé sa main sur mon menton pour me lever le visage vers lui et m'embrasser avec une passion intense qui faisait vibrer mon âme. D'abord trop surprise pour faire un geste, je mis quelques secondes à prendre conscience que Daniel se pressait contre moi, me serrant d'un bras possessif autour de ma taille, et se délectait de ma bouche comme d'un nectar précieux.

Mais mon corps ne tarda pas à se mettre au diapason, la peau frémissante d'un désir si puissant qu'il en était presque douloureux. Je m'agrippai à ses bras, savourant sa bouche sur la mienne. Chacune de mes cellules exigeait d'être près de lui, avec une intensité qui m'effrayait.

Quelqu'un nous siffla avant d'éclater de rire.

— Eh, allez faire ça dans votre chambre !

Nous nous écartâmes, les joues en feu, le souffle court. Le sourire éclatant de Daniel reflétait le mien. La ferveur de ce baiser me faisait tourner la tête.

Il ramassa mon sac et me prit la main.

— Viens avec moi, dit-il en me tirant vers la sortie.

Il me conduisit vers un banc sur la pelouse. Par ce froid, le parc était presque désert.

— Tu n'as pas de manteau, protestai-je.

— Ce n'est pas grave, répliqua-t-il en me faisant asseoir.

Il s'installa si près de moi que nos genoux se touchaient. Il tenait mes doigts enveloppés dans les siens.

— Casey, je...

Il soupira, essayant de se détendre.

— J'ai aimé ta chanson.

— Je suis tellement contente ! avouai-je, soulagée.

— C'est la première fois que je reçois quelque chose comme ça, me confia-t-il, le regard brillant de sincérité.

Il ne tentait plus de me cacher ses sentiments. Je lisais dans ses yeux une intensité qui me laissa sans voix.

— Et j'ai adoré le fait que tu reprennes une partie de notre morceau. Ça rendait ta chanson encore plus unique à mes yeux.

Ainsi, il s'en était souvenu...

— Écoute, Daniel... Je... Ce qui s'est passé au cimetière..., articulai-je avec difficulté.

— Je suis tellement désolé, avoua-t-il en rougissant, les yeux baissés. J'ai eu tort. C'était stupide, je n'aurais jamais dû agir de façon aussi impulsive. Je voulais que tu t'ouvres à moi, que tu te libères de tes peurs pour qu'on puisse avancer ensemble. Mais je n'aurais pas dû te faire tomber ça sur le coin de la tête, par surprise.

— Je ne t'en veux pas.

— Je t'ai fait du mal.

Ses paroles étaient simples mais chargées de sens. Il était habité d'une tristesse infinie.

— Tu n'imagines pas combien de nuits j'ai passées sans dormir, à me rejouer cette scène à l'infini. Tu semblais si désespérée... trahie, même. Je m'en voulais à un point... et je m'en veux toujours. Je t'ai fait fuir, et c'est le contraire de ce que je souhaitais.

— Ce n'était pas la meilleure approche, je l'admets, dis-je en caressant sa joue toute froide. Mais tu avais raison sur le fond. À l'époque, je n'étais pas prête, mais ensuite j'y suis retournée. Toute seule.

— Et... ça va ? Comment ça s'est passé ? demanda-t-il, inquiet.

— Oui, ça va. Ou disons, ça va aller. J'ai parlé à mon père, et j'ai pu sortir toute cette colère que j'avais sur le cœur. Ça m'a fait du bien de lui gueuler dessus, de lui dire combien il m'avait démolie. Et j'ai pris un peu de terre sur les tombes de ma mère et de ma sœur. Ensuite j'ai acheté deux orchidées, et j'ai ajouté la terre dans le pot. Je les garde dans ma chambre. Ça peut paraître macabre, mais j'ai envie qu'elles soient près de moi.

Les pétales rose vif et violets m'arrachaient un sourire chaque fois que je posais les yeux dessus.

Le voyant frissonner, je fis un mouvement pour me lever.

— Non, j'ai envie de rester ici, dit-il en venant doucement se coller contre moi.

Il passa un bras sous mon manteau et se pencha vers moi. Son souffle me caressa l'oreille, me donnant des frissons.

— Ça m'a manqué, ça aussi...

— Pareil pour moi, répliquai-je d'une voix étranglée par l'émotion.

— Je suis désolé de t'avoir fait du mal, répéta-t-il en me mordillant l'oreille. Je voulais t'aider, mais je m'y suis mal pris. Je désirais que tu sois heureuse, même si c'était sans moi.

Certes, je pouvais survivre sans Daniel, les dernières semaines me l'avaient montré. Je pouvais vivre, mais guère plus.

— Je ne peux pas être heureuse sans toi, dis-je en entremêlant mes doigts aux siens.

— Je t'aime, me murmura-t-il à l'oreille, comme un secret intime qui me prit par surprise et me donna une bouffée de plaisir. Je t'aime, Casey, et je ferais n'importe quoi pour toi.

Je me tournai pour le regarder. Il avait les yeux brûlants d'amour.

— Tu me pardonnes de t'avoir repoussé ? demandai-je.

— Tu n'as pas à me demander pardon. Ton passé fait partie de toi. Je l'accepte, même si j'ai forcément envie de te consoler. Et je sais que tout ne sera pas parfait du jour au lendemain, mais je suis là pour toi. Mais s'il te plaît... ne te ferme plus jamais. J'essaierai de ne plus te bousculer. Je ne veux plus jamais vivre ça.

Ses paroles honnêtes, prononcées d'une voix rauque, firent voler mon cœur en éclats.

— C'est promis. Daniel, je t'aime tellement...

Cela faisait si longtemps que je rêvais de lui dire cette phrase en face. Je posai ma bouche sur la sienne, et nos lèvres se réchauffèrent instantanément.

Je sentis ses doigts dans mes cheveux, et il enfonça un écouteur dans mon oreille. M'écartant un peu, je vis qu'il avait mis l'autre dans la sienne. La mélodie douce de la chanson que j'avais composée

pour lui démarra.

Ce n'était rien de spectaculaire. Ni sophistiqué, ni recherché. Mais la simplicité laissait transparaître toutes mes émotions. À la fin, alors que les dernières notes se taisaient, ma voix s'élevait pour lui faire un aveu.

« Daniel, tu m'as transformée. Tu m'as montré ce qu'on éprouve lorsqu'on est vraiment vivant, et je ne serai plus jamais la même. Merci d'avoir partagé tant de toi avec moi, même quand je ne le méritais pas. J'aime tout en toi. Je t'aime. »

— Je l'ai écoutée pendant toute l'interro, me confia-t-il avec un sourire en coin. Je l'avais mise en boucle, et j'étais incapable de l'éteindre. J'aurais voulu me lever pour aller t'attraper et t'embrasser à en perdre haleine, au milieu de la salle.

— C'est Mme Wilkins qui aurait été contente, tiens !

J'étais ivre de joie. J'enlevai mon écouteur pour le poser dans sa main.

— C'est à toi pour toujours.

J'avais acheté exprès un iPod Mini et y avais transféré des chansons qui devaient lui plaire, y compris celle qu'on avait composée ensemble.

— Et moi, je suis aussi à toi pour toujours, repartit-il en m'embrassant sur le front.

C'était vrai. Et réciproquement, mon cœur reposait entre ses mains puissantes. La fragilité de dépendre l'un de l'autre nous rendait plus forts.

Nous quittâmes le banc pour marcher sur le trottoir, d'un même pas, collés l'un contre l'autre. Je n'avais l'intention d'aller nulle part, à part là où j'étais, c'est-à-dire à ses côtés. Le reste pouvait attendre.

Les feuilles craquaient sous nos pieds. Le vent se levait, et je serrai Daniel contre moi.

J'étais heureuse. J'avais l'impression d'être habitée par une chaude lumière. Cette félicité qui m'avait fuie si longtemps...

Nous marchions en silence dans le vent qui forcissait, comme pour nous prévenir que l'hiver approchait. À partir de ce jour, nous aurions de nombreux souvenirs partagés. Nous marchions sans savoir où, main dans la main, reliés par un réseau invisible d'émotions.

Je pressai sa main, et il pressa la mienne.

Playlist

Voici quelques chansons qui m'ont semblé constituer un bon accompagnement pour *Scratch*, soit par leurs paroles soit par leur mélodie, et d'autres que Casey aurait pu passer dans sa boîte de nuit ou écouter. On peut les trouver en cherchant « SCRATCH by Rhonda Helms » sur Spotify (compte Spotify requis). J'espère que vous prendrez autant de plaisir à l'écouter que mon correcteur Peter et moi en avons eu à la constituer !

Rhonda Helms

Concrete Angel, de Gareth Emery et Christina Novelli

Cette chanson pourrait être le thème principal de *Scratch*, celui qui illustre la façon dont Daniel voit Casey. C'est un classique de l'électro-dance.

Rewind de Emma Hewitt

On trouve d'excellents remix sur le single, mais celui de Mikkas est mon préféré. J'imagine Casey et Daniel en train de danser sur cette chanson lorsqu'ils vont écouter DJ Enrique.

Lovers (Pure Mix), de Solarstone, avec Lemon

« Love me into life, take away my pain... » (*Ramène-moi à la vie par ton amour, guéris-moi de ma douleur...*)

Je suis certaine que Casey passerait ce morceau au *Mask*, et j'aime la tonalité très Depeche Mode des voix.

Live for the Night de Krewella

Une autre chanson que Casey aimerait passer. On trouve de bons remix, mais la version album est très pop-dance. *Alive* de Krewella a aussi des paroles qui vont bien avec *Scratch*.

Welcome To The Jungle (Original Mix) de Alvaro et Mercer

Dans ma tête, j'imagine Casey en train de le passer au *Mask*, peut-être quand la piste de danse est chargée d'un courant érotique.

Red Lights de Tiësto

Je crois que Casey écouterait cette chanson juste pour elle, loin du *Mask*. J'aime la version longue. Elle a des changements de rythme intéressants pour danser.

Frost Nova de Aqua & Arctic

C'est un chouette instrumental d'électro-dance. Ça ressemble à ce que Casey pourrait composer.

Under Control (Extended Remix) de Calvin Harris avec Alesso et Hurts

Je vois bien Casey écoutant ça quand elle traverse le campus entre les cours. J'aime particulièrement le *crescendo*.

Need You Now (How Many Times) de Plumb

Elle a une voix tellement chargée d'émotion, tellement suppliante dans le refrain, qu'avec le fond d'électro-dance, ça donne l'impression d'écouter un hymne. J'aime le J-C Club Mix. C'est le genre de choses que Casey pourrait composer pour Daniel, afin de lui transmettre ses sentiments.

Back to You (Wach Remix) de Fabio XB & Christina Novelli

C'est la voix de Christina Novelli dans *Concrete Angel* qui m'a conduite à cette chanson, et j'ai trouvé qu'elle correspondait parfaitement aux thèmes du livre. « No matter what I do, this current pulls me back to you... » (*Quoi que je fasse, je suis ramenée vers toi par ce courant...*) C'est à la fois beau et entêtant.

Moves (Vinny Vero & Steve Migliore Radio Edit) de Bright Light Bright Light

Une fois encore, les paroles résonnent avec l'histoire : « Moving on is the hardest thing to do... » (*Avancer, c'est le plus dur*). Le groove est super, et je trouve que c'est un remix génial d'une chanson déjà excellente à la base. On peut aussi écouter la Blueprints Version si on préfère des tonalités acoustiques plus tendres, qui soulignent les paroles.

In The Dark de Tiësto et Christian Burns

Une chanson plus ancienne, mais les paroles conviennent bien à Casey et Daniel : « Cause I will be there, and you will be there, we'll find each other in the dark » (*Comme je serai là, et toi aussi, nous nous retrouverons dans le noir*).

Swagga de Excision et Datsik

Comme *Welcome To The Jungle*, c'est un morceau que Casey programmerait après minuit, quand le public est d'humeur plus sensuelle.

Like Satellites de Manufactured Superstars

Je vois bien Casey passer ça au *Mask*.

All of Me (Tiësto's Birthday Remix) de John Legend

C'est une belle chanson, riche de sentiments, et le remix trouve vraiment son rythme dans la deuxième moitié. Ce serait sur la playlist personnelle de Casey, et une fois encore, les paroles

correspondent bien à *Scratch*.

Steal You Away (Club Mix) de Dash Berlin, Alexander Popov et Jonathan Mendelsohn

Un beau *crescendo* ici aussi, et je vois bien Casey écrire un morceau comme celui-là, et même le passer au *Mask*.

Parachute (tyDI Mix) de Ingrid Michaelson

« I don't need a parachute, baby, if I've got you, you're gonna catch me... » (*Je n'ai pas besoin de parachute, chéri, quand tu es là pour me rattraper*). Je pense que c'est le genre de chansons que Daniel – pour changer – mettrait dans une playlist pour Casey. Et elle a une très belle voix, comme toujours.

Say Something de A Great Big World

Encore une chanson qui ferait un bon thème pour *Scratch*, particulièrement vers la fin. On trouve de bons remix, mais les paroles brutes sont mieux mises en valeur par un accompagnement minimaliste. J'ai les larmes aux yeux chaque fois que je l'écoute.

Remerciements

Merci à mon correcteur, Peter, pour ses conseils avisés qui m'ont aidée à donner à ce livre toute la force qu'il pouvait recéler. Et à toute l'équipe de Kensington pour son soutien.

Merci à mes camarades d'écriture. Si je ne pouvais pas m'appuyer sur vous, je me roulerais en boule pour pleurer. C'est vous qui me permettez de garder la tête sur les épaules.

Merci à ma merveilleuse famille et à mes amis. Vous ne manquez jamais de vous précipiter pour acheter mes livres, et d'insister lourdement auprès des autres pour qu'ils en fassent autant. C'est adorable.

Et pour finir, merci à toi, lecteur ! J'espère que cette histoire te plaira.

Rhonda Helms est diplômée en littérature et écriture d'invention. Quand elle n'est pas en train d'écrire, elle dévore des romans et se consacre à la photographie amateur. Elle avoue aussi un dangereux penchant pour le fromage. Elle vit dans l'Ohio avec sa famille, un discret toutou et un chat qui miaule particulièrement fort.